Louis Moreau de Bellaing

LES MAUX DE LA JEUNESSE

Les illusions de l’espoir**

LA FOLIE DOUCE

Les personnages

Germain Gromier, fils d'André Gromier et de Louise, née Garantier qui habitent Rasmes
Robert Gérault, ancien résistant, journaliste
Marc Agout, professur de Littérature à l'Université de Manville
Rose Léty, une malade
Avanchy, un infirmier
Henri Garant, secrétaire d'ambassade, ancien aide de camp
Célia Conti, serveruse et gérante de la buvette de Malval
Docteurs Sarkoff, Butier, Bavin, Grapont

Le village de Marquigny est à quelques kilomètres du fleuve, dans une large vallée que bordent à l'Est et à l'Ouest des coteaux couverts de vignes. Sur l'un des coteaux se dresse le château de Malval, une ancienne propriété convertie dès avant la guerre en maison de santé. Le village a gardé ses vieilles maisons quelque peu rénovées. Son église en occupe le centre. Elle a subi de nombreuses restaurations qui l'ont blanchie et agrandie. Le château a été entièrement refait au milieu du XIX° siècle. par l'un de ses derniers propriétaires, le baron de la Motte. Parti très jeune, lors de la Révolution, en émigration, il en était revenu à la fin de l'Empire. Le château Renaissance, glacial, inchauffable, avait coûté la vie à la baronne, elle était morte d'une pneumonie. Par d'heureuses spéculations sur sa part du milliard des émigrés, le baron s'était enrichi et avait entrepris, dès qu'il fut en mesure de le faire, la destruction du vieux château, sauf du donjon, et la construction du nouveau, avec tous les éléments de confort qui existaient à l'époque. Il y avait vécu, près de sa bru et de son fils Arnaud, jusqu'à sa mort. Le fils d'Arnaud avait dilapidé l'héritage. L'arrière petit-fils du baron était mort en 1940 dans un accident de voiture, laissant veuve sa femme et orphelin de père son unique enfant Georges. Dès la mort du fils d'Arnaud, dans l'après-guerre de 14, sa femme avait du, pour payer ses dettes, vendre le château de Malval et les terres ainsi que ses parts dans une usine de textile à Manville, la ville voisine. Elle vendit également la propriété où elle avait vécu avec son mari et son fils, à Vinsange près de Bellance dans le Bocage. Elle acheta, en face de l'église de Vinsange, une belle maison où elle acheva sa vie. Elle mourut en 1935. Le château de Malval avait été vendu au département. Il devint une sorte de dépendance de l'hôpital psychiatrique local qui se trouvait à Manville. Le bâtiment du XIX° siècle avait été conservé ; mais la grange qui avait succédé au donjon - brûlé en 1880, lors d'une émeute de paysans de Marquigny et d'ouvriers de Manville - avait été rempla-

cée par un pavillon qui abritait des malades. D'autres pavillons avaient été construits dans le parc. L'intérieur de l'ancien château avait été refait. Les chambres de domestiques sous les combles étaient devenues des chambres de malades et avaient été aménagées à grand frais. De même le premier étage était devenu une suite de chambres, faisant disparaître un petit salon et l'ancien bureau du baron. Seul le rez-de-chaussée comporte toujours son grand salon et sa salle à manger. Mais celle-ci ressemble désormais à un restaurant, tandis qu'au milieu du salon trône un billard. A l'entrée du bâtiment où l'on parvient comme auparavant par un chemin gravillonné, a été construit un autre bâtiment où se tient l'administration hospitalière : chefs de service, dactylos, etc. Il a deux étages, contient la section financière, celle d'entretien et la succursale des bureaux qui n'ont pas trouvé place à l'hôpital psychiatrique de Manville. Un peu plus haut, derrière le château dont la terrasse, sur le devant, s'étend sur une partie du coteau au dessus du village de Marquigny, une maison en briques à un étage rassemble les médecins qui y ont chacun leur bureau : le docteur Sarkoff, le docteur Bavin chargé des malades habitant le château, le docteur Butier qui s'occupe du pavillon des malades graves, enfin le docteur Grapont qui dirige l'établissement. Le pavillon des malades graves est sur le côté droit du château, entre le bois et la terrasse, là où autrefois se dressait le donjon des de la Motte. Le parc a été quelque peu rogné par les constructions de pavillons. Des arbres ont été abattus. Mais il en reste suffisamment pour former un bois traversé d'une allée qui mène à une porte, autre entrée ou sortie possible de la maison de santé De l'autre côté du château, au bord de la terrasse, une cabane en bois abrite des outils de jardinier.

Ce matin de Février, le parc autour des bâtiments n'attire pas grand monde. Il fait froid. Les arbres sont une masse grisâtre qui se confond avec les murs du château et des pavillons. Sur un banc, près de la cabane, est assis l'un des malade de Malval. Ils ne sont pas très nombreux : six ou sept dans le pavillon des malades graves, à peu près autant au château, une dizaine dans chacun des pavillons construits dans le bois. Ils ne se connaissent pas tous entre eux. certains ne se voient jamais.

Le malade est immobile sur le banc, les mains sur les genoux, les yeux à demi fermés. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années à peine. Il rêvasse, en attendant le déjeuner dans deux heures. Il est dix heures du matin. Le temps hospitalier est long .On en compte les quart d'heures, les demi-heures et les heures. Mais le jeune homme semble si absorbé dans ses pensées que toute durée doit lui échapper. Parfois il pousse un soupir, murmure : quelle vie !

- Germain, Germain, crie une voix dans le lointain, viens te promener;
- Non, répond Germain, je me repose.
- Bon, j'y vais toute seule.

Jacqueline, une malade, l'a appelé. Dès le premier jour, ils ont sympathisé. Ils bavardent souvent ensemble. Germain s'est replongé dans ses pensées. Il est à Malval depuis plusieurs mois. Au début de l'hiver, quand il est arrivé, il y avait de la neige sur les coteaux environnants. Il avait traversé Manville, blanche sous le ciel gris, remonté la route le long du fleuve dans le car qui le conduisait à Malval. «Le pays des ancêtres» se disait-il à chaque tournant. Pourtant aucun Gromier - son nom de famille - n'avait épousé une de la Motte, nom des anciens propriétaires de Malval. En revanche, une Dubarry, Désirée, originaire de Manville, était son arrière-grand-mère

du côté maternel. Une autre Dubarry avait épousé l'arrière-petit-fils du baron. Tout enfant, Germain avait entendu parler de Malval, de Manville et des Dubarry.

Loin de sa mère, il se sent soulagé. Pourquoi, depuis cinq ans, depuis son arrivée à la maison de Rasmes, rue aux Herbes, l'a-elle tant persécuté ?

Jacqueline a achevé sa promenade. C'est une grande fille brune, du même âge que Germain, avec de longues boucles de chaque côté du visage. Elle vient s'asseoir sur le banc.

- On gèle ce matin, dit-elle.

- Oui, répond Germain, mais on est mieux là qu'au billard.

- Là-bas, c'est le silence, dit Jacqueline. Ils se regardent, assis chacun dans un fauteuil, sans se parler. Ou ils cognent les boules.

- J'en ai marre, dit Germain.

- Moi aussi, dit Jacqueline, je voudrais m'en aller.

Elle lui a raconté son histoire, sans dire de quoi elle souffrait. Ses parents habitent Oran. Son père est colonel. Elle avait été mise - elle ne disait pas pourquoi - il y a deux ans, dans l'hôpital psychiatrique de la ville. Elle se souvient du nom du directeur, un certain Porot, une brute. Les infirmiers faisaient ce qu'il voulait et frappaient les malades algériens lorsqu'ils n'obéissaient pas assez vite. Ses parents, au vu sans doute des insuffisances de soins,. l'avait envoyée en France à Malval. Elle avait dit à Germain : Je me rappelle d'un accident de voiture. Je devais avoir à peine un an. La vitre a éclaté. J'étais sur les genoux de ma mère. Germain lui a raconté ses démêlés avec sa propre mère, en supprimant la fin de l'histoire : il lui avait jeté un objet à la tête. Assis côte à côte, ils parlent de leur ennui.

- Que faire ici ?, dit Jacqueline.

- Moi, je lis, dit Germain, mais je voudrais bouger, agir.

- Nous sommes malheureux, dit Jacqueline.

- Oui, répond Germain.

- Je vais demander à mes parents de me faire revenir à la maison.

- Ils voudront bien ?

- Je crois, dit Jacqueline. Il parait que je vais beaucoup mieux.

Germain ne pose pas de questions. Il craint celles de Jacqueline.

- Il fait trop froid, dit-elle. Je rentre. Tu viens ?

- Non je suis bien là, répond Germain.

Il s'est néanmoins levé et s'engage dans une allée du bois, laissant Jacqueline rejoindre le château. Il pense à Philippe son ami. Que s'est-il produit entre eux ? Après son départ, en I945, de Brévigneux - la petite ville où il avait passé la guerre -, et la rupture de ses amours avec Annette, sa petite amie, il s'était retrouvé seul à Rasmes près de son père. Laurent, son frère, était là aussi, mais en réalité peu présent. Plus âgé de deux ans, il était déjà dans la vie adulte et ne rentrait qu'un soir sur deux à la maison. Leur mère, Louise, était restée à l'Ormée, la propriété de leurs grand-parents qui, accusés de collaboration criminelle, s'étaient réfugiés en Espagne. Philippe avait été, pour Laurent et lui, un compagnon toujours distant, peu porté à rechercher les filles - à la différence des deux frères qui avaient chacun une amie, Germain Annette et Laurent Paulette -. Lorsque Germain vécut seul à Rasmes avec son père - fort occupé - et son frère, il n'eut comme ami que Philippe. Celui-ci était revenu lui

aussi de Brévigneux avec ses parents, Françoise et René Pons qui enseignaient tous les deux au lycée de Rasmes. Comment les relations de Philippe et de Germain en vinrent-elles à changer ? A vrai dire Germain avait quinze ans lorsqu'il vint à Rasmes et Philippe dix-sept ans. Ils vécurent leur amitié comme des amours adolescentes. Philippe l'initiateur avait été lui-même initié par un résistant, Robert Durand, fusillé par les nazis juste avant la Libération. Germain se soumit à des pratiques, nouvelles pour lui, sans y attacher une grande importance. Elles ne transparaissaient pas dans le milieu jeune du collège de Germain et du lycée de Philippe. Non qu'ils en eussent honte, mais plutôt parce qu'elles n'auraient pas été tolérées. Germain était attaché à Philippe. Il l'aimait d'une véritable amitié, ne se lassait pas de le rencontrer, de parler avec lui. Or Philippe ne se satisfaisait pas de sa relation avec Germain. Comme on dit, il allait ailleurs. Germain ne supportait pas ses absences trop longues, les attentes. Il restait des heures devant sa fenêtre à guetter la rue, espérant le voir apparaître. Il n'était pas jaloux, se disait-il. Mais être privé longtemps de Philippe était pour lui une torture.

Dans son bureau situé près de l'entrée de l'établissement, au coeur du bâtiment réservé aux médecins, Sarkoff attend Germain. Il lui a donné rendez-vous à onze heures. Depuis son arrivée il y a quelques mois, il le voit deux fois par semaine. Non pour l'interroger. Seulement pour le soutenir, l'aider à conjurer son angoisse qui prend maintenant la forme d'une violence rentrée. Sarkoff sait où en est Germain. Une mère tyrannique et une aventure homophile l'ont déstabilisé. Il a raté la deuxième partie de son bac et, depuis, refuse absolument de travailler. Enfin, il est devenu très agressif, frappant sa mère. Devant cette situation sans issue, son père l'a confié aux psychiatres, d'abord à Rasmes, puis à Malval. A Rasmes, le psychiatre, relevant le goût de Germain pour la lecture, lui a conseillé de lire *Les sept piliers de la sagesse* de T.E Lawrence. Germain et Philippe ont aimé le livre dont ils ont souvent parlé ensemble. Sarkoff a repris la piste ouverte par le psychiatre de Rasmes. Il guide Germain dans ses lectures, lui prête des livres. Deux coups sur la porte avertissent Sarkoff de l'arrivée de Germain. Il se lève pour lui ouvrir.

- Comment vas-tu ?, dit-il aussitôt.

Pour le mettre à l'aise, il a choisi de le tutoyer. Germain le vouvoie.

- Mal, toujours mal, dit Germain.
- On t'a mis sous traitement d'insuline. Cela devrait, à la longue, te faire du bien.
- Je n'en sais rien, dit Germain. On me fait la piqûre le matin. Cela m'étourdit. Ce genre de soins m'empoisonne.
- Nous ne sommes pas des empoisonneurs, dit Sarkoff en riant. Ecoute, je viens de recevoir une nouvelle édition d'*A la recherche du temps perdu*, illustrée par Van Dongen. Je peux te prêter le premier volume.

Germain ne cache pas sa joie. Il lisait Dickens, *Les Grandes Espérances*, qu'il avait trouvé à la bibliothèque de Marquigny. Proust allait prendre la suite. A midi, Sarkoff met fin à un long entretien sans confidences, mais ponctué par la colère de Germain contre son sort présent ; il quitte le bureau avec le tome premier de *La Recherche* sous le bras. Il va aussitôt au château, monte dans sa chambre et le dépose sur sa table. Puis il s'apprête pour le repas. Une sonnerie l'annonce, qui retentit dans les couloirs. Germain descend l'escalier et se rend à la salle à manger. C'est une vaste

pièce - modifiée depuis la reconstruction au XIX° siècle -, où sont disposées des tables rondes de belles dimensions. Les malades s'y assied, leur place demeurant celle qu'ils avaient prise lors de leur arrivée à Malval. La salle est bientôt remplie. Il n'y a aucun brouhaha, mais des conversations particulières peu nombreuses qui brisent ici et là le silence. Seul le bruit des assiettes et des couverts s'entrechoquant légèrement se fait constamment entendre. A sa table, Germain reconnaît, comme à chaque repas, une vieille dame russe, immigrée depuis 1917, et qui achève, il ne sait pourquoi, sa vie à Malval. Près d'elle un gros industriel dont on sait qu'il a fait une dépression, parce que, dit-on, sa fabrique de boutons risquait la faillite. A côté de lui, Jacqueline le regarde en souriant. Sur le côté droit, est assis son copain Marc Agout avec qui il s'est lié, dès son arrivée, autant qu'avec Jacqueline. Marc est enseignant à l'université de Manville. Des troubles psychiques graves l'ont conduit provisoirement à Malval. Mais déjà il réagit et espère bientôt reprendre son travail.
Habitué longtemps à être souvent seul, Germain mange, d'ailleurs comme d'autres malades, sans respecter les bonnes manières. Quelques morceaux de nourriture retombent de sa fourchette dans l'assiette. Aussitôt un infirmier, Avanchy, posté dans un coin de la salle, se précipite et lui dit à voix murmurée :
- Vous dégoûtez les autres personnes.
Furieux, Germain lui répond :
- Mêlez-vous de vos affaires.
Le repas est achevé. On passe dans le salon qui est aussi la pièce où se trouve le billard. Le café est apporté. Sans caféine, il n'a guère d'arôme. Puis Marc propose à Germain de faire une partie de billard. Les autres malades se sont dispersés. Marc et Germain sont bientôt seuls dans la pièce. La partie s'éternise, Marc, bon joueur, s'efforçant de ne pas vaincre aussitôt Germain peu habile. Tout en jouant, ils discutent.
- Sarkoff m'a prêté le premier tome de *La Recherche*, dans une édition superbe, dit Germain.
- Tu verras, ce premier tome, avec *Du côté de chez Swann* et *Un amour de Swann*, est magnifique. Je connais cette édition .
- Comment la connais-tu ?
- Elle vient de sortir. Sarkoff achète toujours les nouveaux livres, surtout les belles éditions.
- Qu'est-ce que tu enseignes, cette année, en littérature ?, demande Germain à Marc.
- J'ai choisi *La Rabouilleuse*, de Balzac. Par ailleurs, j'ai un cours en littérature moderne sur Lautréamont.
- Je n'ai lu de Balzac qu'*Eugénie Grandet*, dit Germain. Et je ne connais pas Lautréamont.
- C'est un ancêtre des surréalistes, dit Marc.
- Un jour, j'irai à l'université de Manville, pour t'écouter.
- Ben oui, dit Marc. Ca te remettra un peu au travail.
Germain lui a expliqué son refus de travailler.
- Ne te moque pas de moi, Marc, répond-il gravement. J'irai t'écouter parce que cela me fait plaisir.
La vieille dame russe entre dans le salon, s'assied dans un fauteuil et les regarde jouer.

- Bravo, monsieur Agout, lance-t-elle lorsque Marc réussit un bon coup. Quand j'étais jeune, mon mari jouait au billard avec Nijinski le danseur. Mon mari était bon, l'autre nul. Mais mon mari dansait mal.
- Moins bien que Nijinski, dit Germain.
- Nijinski avait le génie de la danse, dit la vieille dame.
La partie finie, Marc retourne dans sa chambre. Il n'est plus là pour longtemps et doit préparer ses cours. Germain va dans le parc. Jusqu'au soir, malgré le froid - l'hiver est dur à Marquigny -, il erre dans les allées; sans pouvoir bloquer un instant les images, les souvenirs, les réflexions, les questions qui lui viennent. Pourquoi tient-il tant à la présence de Philippe ? Annette - son amie à Brévigneux pendant la guerre - habite maintenant Rasmes avec ses parents. Ceux-ci sont devenus propriétaires d'une scierie qui avait appartenu aux Garantier, les grands parents de Germain. L'Etat l'avait confisquée juste après la guerre. Les Garantier étaient accusés de collaboration avec l'ennemi. Mal vu dans le pays après cette acquisition, le père d'Annette, Roger Gordes, avait préféré venir vivre à Rasmes et mettre la scierie en gérance. Annette prépare son second bac au lycée. Elle s'est mise quasiment en ménage avec Eddie Rugel, un vieil ami de Laurent, de Germain et de Philippe. Elle a gardé des relations d'amitié avec Germain, mais leur amours sont achevées.
Pourquoi cette souffrance dès qu'il ne voit plus Philippe ? Brusquement s'impose à lui le visage de sa mère, courroucé, marqué de dédain. Elle ignore ce qui se passe entre lui et Philippe, bien que les bons pères du collège l'ait avertie qu'ils le considéraient comme un débauché. Elle ne les a pas crus, au vu de la timidité de Germain et de l'absence de femmes autour de lui. A cela elle avait veillé, le brouillant avec toutes celles qu'il avait amenées à la maison et avec qui il eut pu avoir une aventure. Elle profitait de sa solitude - son père et son frère étaient rarement là - pour l'accabler d'ironie, le comparant à un demeuré. Il ne répondait plus à ses sarcasmes, mais il s'interrogeait - et il continue de s'interroger - sur leur cause. Que cherche-t-elle ? Que veut-elle ? Se venge-t-elle ainsi des absences de son père et de son frère ? Il ne voit pas d'issue à ce qu'il vit. A quoi bon travailler ? Pour lui-même ? Ou pour qui ? Mais il sait que son refus de travailler n'a pas suffi pour le faire soigner. Sa violence a déclenché la crise et la décision de son père. Sa violence contre sa mère. Il ne s'est plus contenté de briser des objets lui appartenant, il l'a attaquée, frappée. Affolée, elle a appelé André, son mari, à son secours. Revenu d'une de ses longues absences, il a pris fait et cause pour elle. Laurent a soutenu son frère, disant que la vie à la maison était devenue insupportable. André a entrepris des démarches, pour que Germain soit éloigné. D'abord près du psychiatre de Rasmes qui l'a orienté vers un autre de Paris, puis vers Malval et son directeur le docteur Grapont. Ce dernier a accepté d'accueillir Germain.
Le soir est venu. Germain rentre au château. Chacun se prépare pour le dîner à sept heures et demi. Manger si tôt est pour lui un supplice. A Rasmes, on ne mangeait guère avant huit heures et demi. Dans la salle à manger, Avanchy, l'infirmier, est absent. Bon dieu, se dit Germain, ce soir je risque d'être tranquille. Il s'assied à la table habituelle, près de Jacqueline, avec, en face de lui, l'industriel en faillite, son copain Marc et deux autres malades qu'il ne connaît pas. Le dîner s'écoule quasiment en silence. A la table de Germain, on entend seulement : Pouvez-vous me passer le pain ?.

Ou il s'agit du sel ou de l'eau. Chacun semble enfermé dans sa tour, comme s'il ne pouvait en sortir. Pourtant, Jacqueline, Marc et Germain sont amis. Mais les autres malades les rendent comme hébétés.
Au salon, des apartés deviennent possibles. Une dame de cinquante ans, hospitalisée pour un léger délire - elle vit dans son ménage une situation difficile -, parle avec Germain. Une demoiselle dont les parents ont été déportés et qui est seule dans la vie se joint à eux. Un jeune homme soigné pour zoophilie - il aime les vaches - vient les distraire. Enfin Rose Léty, intelligente, matraquée par ses amours - elle a tenté de s'empoisonner - apporte sa vivacité au dialogue. A dix heures, tous retournent dans leur chambre.

Sous les combles, Robert Gérault, récemment arrivé à Malval, ne parvient qu'avec peine, en ce petit matin de Février, à trouver le sommeil. Il sait qu'à huit heures un infirmier viendra le réveiller et qu'il devra quitter la chambre. Malgré les calmants, il ne dort plus ou presque plus. Dès qu'il est allongé, l'angoisse l'envahit, et une sorte de culpabilité sans limites. Robert est chrétien et il ne sait comment résoudre son problème qu'il vit comme une faute grave : préférer les hommes aux femmes. Son père était mort quand il était encore très jeune : quatre ans. Il avait été élevé par sa mère, une femme impérieuse, très dévote, qui l'avait fait vivre dans un cadre rigide. Le corps pour elle n'existait guère. A cinq ans, Robert fut terrifié en découvrant qu'il avait un nombril ; il crut qu'il avait un trou dans le ventre. A l'adolescence, il n'éprouva rien vis-à-vis de ses amies filles, sinon précisément et seulement de l'amitié. En revanche, le sourire, le regard de certains de ses amis l'attiraient intensément vers eux, mais sans qu'il osa leur déclarer qu'il les aimait. Les conversations habituelles au collège entre élèves l'avaient suffisamment renseigné sur ce qu'étaient les amours masculines pour qu'il sache ce qu'il éprouvait. A la vérité, il avait envie d'eux et ne pouvait se l'avouer. Il passa à l'acte, au bord de la mer, pendant les vacances de l'année 43. Il avait vingt-deux ans. Il était parti en barque avec un jeune homme qui lui avait proposé de l'accompagner. Ils ne s'éloignèrent guère du rivage. Le jeune homme lâcha les rames et se coucha dans le fond de la barque. Ils étaient tous les deux en slips de bain. Robert put alors goûter à cet amour défendu qui le tentait si fort. Il en ressentit à la fois une jouissance et une joie indicibles. Mais il ne pouvait concilier son christianisme avec de tels actes qui se répétaient désormais avec d'autres. Posséder des jeunes gens n'était pas permis par l'Eglise. Devenu journaliste, il vécut à Paris, draguant dans les lieux où des rencontres étaient possibles. Mais la culpabilité, l'angoisse l'envahirent de plus en plus. Un médecin l'envoya à Malval.

Il s'endort, rêve de lieux de son enfance, de sa solitude de fils unique. Le tambourinage sur sa porte à l'heure dite le réveille en sursaut. Etourdi par les somnifères, il a du mal à se lever. La douche le tire complètement du sommeil. Il s'habille, descend dans la salle à manger. Lorsqu'il y arrive, la plupart des places sont déjà occupées. Il

en reste deux et il se trouve côte à côte avec un retardataire comme lui. Ils ne se connaissent pas, ne se disent pas bonjour, mais saluent l'un et l'autre l'ensemble des convives assis à la table. Robert a déjà remarqué, depuis son arrivée à Malval il y a trois jours, le jeune homme qui est près de lui. Non qu'il fut suffisamment beau pour l'attirer, mais plutôt par son air de tristesse, comme si plus rien, autour de lui, ne pouvait l'intéresser. Et pourtant, sans lui avoir parlé, il devinait en lui quelqu'un d'ouvert à autrui, mais tellement écrasé par ce qu'il vivait que cette ouverture ne pouvait guère se manifester. Pendant le petit déjeuner, il ne tente pas d'engager la conversation. D'autant que le jeune homme discute avec un homme plus âgé que lui qu'il appelle Marc et qu'il semble apprécier.

- Mais qu'est-ce qui te plaît dans *La Rabouilleuse ?*, dit-il à Marc.

- Mon cher Germain, répond Marc, tu me demandes de résumer tout mon cours. Ce qui me plaît c'est que l'intrigue repose sur une histoire de loterie dont la Rabouilleuse est l'héroïne et c'est précisément cette histoire de loterie ou plutôt le sacrifice que la Rabouilleuse fait en y renonçant qui la rend héroïque.

- Mais, ose dire Robert sur un ton murmuré, n'est-ce pas aussi le personnage du peintre qui constitue le fond du roman ?

- Oui, répond Marc, mais que serait Joseph sans la Rabouilleuse ? C'est en quelque sorte elle qui donne à son talent toute sa valeur. Parce qu'elle l'aime comme s'il était son enfant.

- Il n'est pas son enfant, dit Germain. Elle l'aime d'autant plus.

Lorsqu'ils sortent de table, ils se sourient entre eux comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. La Rabouilleuse les a rapprochés. Germain et Marc sont les plus anciens du groupe. Ils se chargent de dire à Robert qui ils sont. Le premier, Marc prend la parole.

- Je m'appelle Marc Agout. J'enseigne la littérature à l'université de Manville depuis une dizaine d'années. J'ai bientôt trente-cinq ans.

- Mais, dit Robert, vous semblez parler de littérature comme un philosophe ?

- Oui, je ne m'enferme pas dans ma discipline, dit Marc. J'ai fait d'ailleurs de la philosophie, la licence, avant de me lancer dans les études littéraires et de passer l'agrégation.

- Moi, dit Germain, je m'appelle Germain Gromier. J'ai dix-neuf ans. Je suis en retard. Je n'ai pas le bac et ne l'aurai sans doute jamais. J'habite la ville de Rasmes avec mes parents et mon frère.

- Oh, je connais Rasmes, dit Robert. Ce n'est pas ma région d'origine, je suis du Sud-ouest. Mais j'ai vécu à Rasmes où j'ai enseigné la philosophie au lycée.

- En quelle année ?, dit Germain.

- Juste avant la guerre.

- Nous n'y étions pas encore.

Ils sont passés de la salle à manger au salon. Ce n'est pas l'heure du billard. Ils s'assied et c'est Robert qui parle.

- Je suis Robert Gérault. J'ai commencé par faire de la philosophie et par l'enseigner. Puis la guerre et la résistance m'ont entraîné ailleurs. Maintenant, je suis journaliste.

- Vous écrivez parfois dans *Combat*, dit Marc.

- Oui, je leur ai envoyé deux ou trois papiers qu'ils ont publiés. J'essaie de me spécialiser sur les questions sociales : les bas revenus, la misère, etc.
- Là-bas, le bonhomme que vous voyez passer, dit Germain en s'adressant à Robert, c'est Avanchy, notre infirmier. Et ma bête noire. Il surveille, aux repas, ma tenue à table ; il réveille tout le monde à huit heures moins le quart, alors qu'on pourrait dormir jusqu'à huit heures.
- Ne t'engueule pas avec lui, dit Marc. Il est mauvais comme une teigne.

Une jeune femme entre dans le salon, brune, petite, menue, avec des yeux éclatants, un visage un peu long et une sorte de grâce qui tient à la fois à son sourire et à son aspect miniature. Elle est un peu garçonnière d'allure et plaît à Robert qui dit aussitôt :

- La jolie fille.

Elle s'approche d'eux. Elle connaît déjà Marc et Germain. Elle est curieuse de parler à Robert qu'elle a rencontré sans lui adresser la parole. Il n'est là que depuis quelques jours.

- Voilà notre amie Rose, dit Germain, Rose Léty. Dis-nous qui tu es, Rose, ajoute-t-il. C'est pour Robert.
- Oui. Je m'appelle Rose Léty. J'ai passé mon enfance et mon adolescence dans une ville de l'Est où mon père et ma mère sont pharmaciens. J'y ai fait mes études.
- La ville est secrète ?, dit Robert.
- Non, du tout, dit Rose. Il s'agit de Metz.
- Et vos études ?
- J'ai fait de la littérature. Puis je suis tombée malade et tout s'est arrêté.

Son regard s'embue. Les autres détournent les yeux. Le vécu, pour chacun, de sa souffrance, sinon, pour certains, de leur douleur est inexprimable. On peut parfois le livrer en privé, à l'un ou à l'autre. On ne le donne pas en public.

- Vous n'avez pas été attirée par la pharmacie ?, dit Marc.
- . Mon frère, Claude, non plus. Il est journaliste.
- Eh oui, Claude Léty, dit Robert. Je le connais un peu. Je suis moi aussi journaliste.
- Il m'a beaucoup influencée, plus que mon père. J'aurais voulu devenir enseignante, mais maintenant...

L'histoire de Rose les intrigue, elle la porte comme un deuil. Amoureuse, à Metz, d'un garçon de son entourage - elle est un peu plus âgée que Germain -, elle le rencontrait en ville. Au tennis, en le voyant, elle ratait toutes les balles. Il ne faisait pas attention à elle, ne la remarquait même pas. Un soir, elle avala des comprimés. Elle s'en remit mal.

Entrée sans bruit, Jacqueline s'est assise sur un fauteuil et écoute la conversation. Elle intervient brusquement.

- Moi, je voudrais retourner à Oran.

Le nom de la ville fait sensation. La région de Manville est, en cette fin d'hiver, brumeuse, peu ensoleillée, avec des pluies fréquentes. L'évocation d'une ville du Maghreb au plus près de la Méditerranée fait briller les regards.

- On vous comprend, dit Robert.
- Il paraît que je ne suis plus malade.
- Tu en es sûre?, dit Germain en souriant.

- Ben oui. J'avais des crises de tétanie, mais elles ont complètement disparu. Cela va rassurer mes parents. A me voir trembler, ils s'affolaient.
Jacqueline est grande, a de longs cheveux noirs. Elle aime bien Germain, le seul, avec Rose, de son âge.
Lorsque le groupe se disperse, la plupart remonte dans leur chambre. Jacqueline s'approche de Germain, lui murmure à l'oreille :
- Est-ce que tu peux me rendre un service ?
- Lequel ?, dit Germain.
- Oh, ce n'est pas grand chose. Je ne peux pas téléphoner d'ici à mes parents. Je veux qu'ils viennent me chercher. Il faudrait que tu ailles à la Poste de Marquigny et que tu téléphones à ma place.
- En principe, c'est interdit, répond Germain. Mais si ça te fait plaisir... Donne-moi le numéro.
Jacqueline sort un papier de son sac et le lui tend.
- J'y vais tout de suite, dit Germain.
Il sort du château, prend à travers le bois, descend la pente, franchit la petite porte et se retrouve à l'entrée du village. La Poste est sur la place. Il y est en quelques minutes. La guichetière lui compose le numéro et il entre dans la cabine. Un «Allo» prononcé d'une voix forte le fait sursauter.
- Mon colonel, dit-il d'une voix douce, je suis un ami de votre fille. Elle souhaite que sa mère et vous veniez la chercher.
- Bon, on arrive. Il nous faut deux jours.
- Je le lui dirai, répond Germain.
A midi, Robert, Marc, Germain, Rose, Jacqueline décident de se mettre à la même table. Malgré Avanchy qui s'y oppose, ils occupent le tour d'une table au fond de la salle.
- Comme ça, on pourra discuter, dit Germain.
Les hors d'oeuvre sont servis et chacun garnit son assiette: du pâté avec quelques feuilles de salade. La nourriture à Malval est de bonne qualité, mais peu appétissante. On mange par obligation, sans y prendre le moindre goût.
- J'ai commencé à lire *La Recherche,* dit Germain à Marc. C'est difficile.
- Proust, dit Robert, il faut pénétrer dedans, s'y immerger et se laisser aller presque sans réfléchir. Il nous emmène où il veut et il faut le suivre. Ou alors renoncer à sa lecture.
- C'est exactement çà, dit Marc en souriant à Robert. Si tu commences à dire, ajoute-t-il en s'adressant à Germain, que tu as du mal à comprendre ou à suivre, c'est foutu. Tu sais que l'un des modèles de Proust c'est Saint-Simon.
- Non, je ne savais pas, dit Germain.
- Eh oui. Encore un auteur où, si l'on veut le lire, il s'agit de s'y perdre.
- Belle formule, dit Rose. Je me souviens en effet de passages de *La Recherche* où je me croyais hors de toute contingence, emportée par le narrateur.
Distraite, Jacqueline écoute à peine la conversation. Germain lui a transmis, juste avant le déjeuner, la réponse de son père. Elle est toute à sa rêverie sur son retour au pays. La lecture de Proust, les commentaires qu'elle inspire aux convives ne la retiennent pas.

- Moi, ce n'est pas là que j'irai me perdre, dit-elle.
Tous éclatent de rire. A la fin du repas, Jacqueline se lève et quitte la table.
- Je vais préparer mes bagages, murmure-t-elle à Germain.
- Tu as le temps, lui répond-il. Deux jours.
- Ouais. Faut quand même que je m'y mette.
Les convives se sont levés aussi et se dirigent vers le salon. Aux autres tables, personne n'a encore bougé. Robert, Marc, Rose et Germain vont s'installer dans les fauteuils. La conversation reprend, non plus sur Proust, mais sur les événements politiques. Il n'y a guère de désaccord entre eux sur la politique américaine face à l'Union soviétique. Ils se révèlent tous les quatre de gauche et résolument opposés au stalinisme.
- J'ai vu, dans la gare de Manville, un train chargé d'une conduite forcée et qui partait pour Moscou, dit Marc.
- Eh oui, le commerce continue, dit Robert, malgré le rideau de fer.
- Mais c'est la reconstruction qui mobilise l' attention, celle des villes.
- C'est effrayant, dit Rose, le nombre de villes qui sont par terre. Y'en a pour un bout de temps à les rebâtir.
- A Rasmes, ils ont commencé à reconstruire un quartier, dit Germain.
- A Manville, nous n'avons pas été sinistrés, dit Marc. On n'était pas intéressants.
- C'est une chance, lui répond Robert. Il est difficile, ajoute-t-il, de s'opposer au Plan Marshall, car c'est quand même de lui que nous viennent les produits de première nécessité. Et cela pour toute l'Europe.
- Aucun doute, répond Marc. Le problème est que cela assure un peu plus l'hégémonie américaine. L'URSS ne pourrait en faire autant. Elle a été ruinée par la guerre.
- C'est vrai, dit Robert, et le collectivisme n'arrange pas les choses.
- On dirait que les Russes subsistent par eux-mêmes beaucoup plus que par les kolkhozes et les sovkhozes où le gaspillage est énorme, dit Marc.
- L'Allemagne remonte tout doucement, dit Rose. Les USA aident.
Robert s'est tourné vers Germain. Les deux autres poursuivent le débat.
- On pourrait se tutoyer, dit Robert à Germain. Ce serait plus facile pour discuter. Vous tutoyez déjà Rose et Marc. Pourquoi pas moi ?
- Je ne demande pas mieux, dit Germain. Je te tutoierai.
- Marc m'a dit que tu avais du mal à passer la deuxième partie de ton bac. Je peux t'aider. Comme je te l'ai dit, j'ai enseigné la philosophie.
- Je ne veux plus travailler, dit Germain. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis là.
Robert le regarde, interdit.
- Parce que tu ne veux pas passer ton bac ?
- En plus, je ne veux rien faire. Mon père ne sait pas trop ce que je vais devenir. Il s'inquiète. Quant à ma mère,, elle s'en fout. Elle ne pense qu'à sa propriété dans le Bocage.
- Je vois, dit Robert. La situation est bloquée. Tu ne lis pas de philosophie ?
- Si. J'ai lu Nietzsche, un peu Kant, mais surtout Descartes - qui n'est pas ma tasse de thé -.

- Il faut que tu lises les jeunes philosophes, ceux de maintenant : Merleau-Ponty, Sartre. Eux ils sont dans le mouvement social, politique. Ils bougent.
- Je connais juste leur nom, dit Germain. J'ai lu de Sartre *L'existentialisme est un humanisme*, une brochure.
- -Oui, ce n'est pas son meilleur texte. Je pourrai, s'il est à la bibliothèque de Marquigny, t'indiquer ce que tu peux lire dans son grand livre, *L'Etre et le Néant.* De Merleau-Ponty je te conseille *La Phénoménologie de la perception.*
- Ca ne doit pas être facile.
- Je t'aiderai, répète Robert. J'ai adoré la philosophie.
- Maintenant, tu aimes mieux le journalisme.
- Oui. La résistance m'a rendu sensible à l'événement, à la vie sociale, aux phénomènes de domination. La philosophie m'aide à comprendre, le journalisme à agir, à peser sur l'opinion. Ou au moins espérer le faire.

Germain et Rose sont sortis. Marc et Robert restent seuls.

- J'ai essayé, dit Marc, de pousser un peu Germain au travail. Il ne veut pas.
- Il est coincé, dit Robert. Mais il doit y avoir autre chose derrière son refus, un désespoir.
- Il parle vaguement de ses parents, dit Marc.
- Oui, mais il ne s'agit peut-être pas seulement de ses parents. Son père s'occupe de lui, il prétend que sa mère le laisse tomber. Mais ça ne suffit pas à expliquer son attitude.
- J'ai fait de la philosophie, dit Marc, j'aurais pu l'aider.
- Moi aussi, je vous l'ai dit, répond Robert, je peux l'aider. Mais il n'acceptera pas. Il ne faut surtout pas le bousculer.
- La vie est difficile pour tous ces jeunes, dit Marc. Il y a eu la guerre. Peut-être Germain l'a-t-il mal vécu. Il ne m'en a rien dit.
- Je le connais trop peu pour vous répondre. Je pense pourtant que ce qu'il vit actuellement n'est pas lié directement à la guerre.

Ils se sont levés. Ils vont dans le parc, marchent dans les allées.

- Ici, autrefois, dit Marc, en 1880, il y a eu une émeute. Des ouvriers de Manville se sont alliés à des paysans de Marquigny, pour attaquer le vieux baron de la Motte, le naître de Malval, qui régnait sur le pays, tandis que son fils régentait la mairie de Manville. Les émeutiers ont brûlé le donjon. Le fils de la Motte a perdu la mairie. Le père, devant son donjon en flammes, a été frappé d'une hémiplégie.
- Vous connaissez l'histoire locale ?, dit Robert.
- Je suis du coin, répond Marc. Mes parents et mes grands parents sont paysans, mais ils ne dépendaient pas du baron, ni de son fils qui a hérité de Malval. C'est après la guerre de 14 que la propriété a été vendue
- Le pays est superbe, dit Robert. Je m'y promènerai.

Ce matin de Mars, Robert, dès neuf heures, profite du beau temps pour longer les allées du bois. Mais, à l'abri des arbres, il fait encore froid. Bien vite, il se décide à aller vers l'avant des bâtiments, le château, l'immeuble administratif, pour être en plein soleil sur la terrasse. De là il a une vue sur toute la contrée autour de Manville. La région est loin du Bocage, à environ deux cent cinquante kilomètres vers l'Est. Une large vallée, dont le centre est occupé par Marquigny, s'étale devant la terrasse. Plus loin, au delà des maisons, Robert aperçoit le fleuve. Il n'est pas encore éloigné de sa source et l'on entend son murmure. Il s'élargit vers Manville. L'entour de Marquigny est parsemé de fermes. A droite et à gauche, Robert voit des toits de granges, des troupeaux dans des prairies et, ici et là, des champs cultivés. Sur la gauche, un amas de rochers bloque l'horizon, masquant la cité de Manville. Le fleuve contourne ces rochers et l'on perd de vue son cours. La route qui traverse la plaine est celle que l'on prend pour aller à Bellance. Elle franchit Manville et continue tout droit pour rejoindre le Bocage. De l'autre côté, elle va vers l'Est. Piqué de nuages blancs entre lesquels le bleu se disperse, le ciel a sa couleur de printemps. Robert le regarde avec plaisir. Il est très différent des ciels bordelais ou landais dont, enfant, il aimait l'éclat. C'est un ciel tout de douceur où passe une faible brise et que le soleil peu à peu réchauffe. La matinée avance, mais Robert ne quitte pas son poste d'observation, guettant les voitures sur la route ou les rares passants qui déambulent, à cette heure, dans les rues du village. Derrière lui, s'étagent les bâtiments, le château, à sa droite l'immeuble administratif, et plus en arrière dans le bois, encore deux pavillons dont celui des grands malades. Au delà de l'immeuble administratif, le pavillon des médecins dessine son carré de briques surmonté d'ardoises. Dans le parc, circulent des malades. Certains étranges, comme cette grande femme qui, depuis la guerre de 14, refuse de se faire couper les cheveux. Elle avait juré de les laisser pousser tant que son fiancé ne serait pas revenu. Il a été tué. Elle a perdu la raison, mais se souvient de sa promesse. Un vieil homme, hospitalisé depuis plus de vingt ans, est réputé pour son adresse au billard. Il ne parle jamais, ressemble à un bon bureaucrate. De quoi souffre-t-il ? Robert se doute que Germain vit une aventure qui, sans être analogue à la sienne, l'enferme dans une sorte de prison ; peut-être lui en parlera-t-il. Quant à lui, Robert, il ne lui cachera pas ses moeurs. Mais il ne tentera rien vers lui.

Il le considère comme trop fragile et sans doute épris ailleurs. Jacqueline est partie. Ses parents sont venus la chercher. Germain et elle se sont embrassés. Robert l'a entendu qui murmurait : «Dommage». Germain a paru gêné, mais il lui souriait. Là-bas, le long du bois, passent de vieilles femmes que plus personne ne regarde, qui ne reçoivent plus de soins. On les appelle les chroniques. Elles sont là depuis si longtemps que les familles les ont oubliées. Parfois l'une d'elle pousse un cri, une autre sanglote brièvement, quelques autres chantent. Une infirmière les dirige, marchant à leur pas. Bientôt, à la faveur du beau temps, les chambres vont se vider. Le parc et la terrasse vont se remplir. Robert attend Germain. Il sait que, chaque matin, Germain fait sa promenade dans le parc. Il y arrive vers dix heures et ne le quitte guère qu'à l'heure du déjeuner, vers midi et demi. Les jours précédents, Robert s'est borné à bavarder avec lui aux repas et aussitôt après. Mais il n'osait ni troubler sa solitude - qui semblait voulue -, ni nuire à son repos. Germain lui a dit, lors d'une de leurs dernières conversations : On pourrait se voir le matin dans le parc. Dès que Germain arrive et qu'il l'aperçoit quittant le château, il va vers lui et l'aborde.

- J'étais là avant toi, dit-il en souriant. Je guettais un peu ta venue.
- J'ai lu, dans ma chambre, un chapitre du beau Proust de Sarkoff, répond Germain. Mais j'avais besoin d'air et de compagnie.

Ils commencent à marcher dans les allées, côte à côte. Ils demeurent l'un et l'autre plongés dans leurs pensées. Robert regarde Germain du coin de l'oeil. Certes, physiquement, il lui plaît. Il ressemble à ces jeunes gens qu'il drague, le soir, dans les quartiers où ils aiment à se rassembler : sur l'avenue Marigny, ou vers Saint Germain, ou vers les Arts et Métiers, hauts-lieux parisiens de cette sorte de drague. Moins souvent, Robert entretient une relation durable avec quelqu'un rencontré dans ses activités professionnelles et qui partage ses goûts. Il aime le changement, la découverte des corps, les plaisirs différents selon les partenaires.

Germain est quelque peu fasciné par Robert. Il est flatté de l'intérêt que celui-ci lui témoigne. Il ne se sent pas attiré par lui, parce que, à l'inverse de son ami Philippe, il n'a pas connu d'homme plus âgé que lui. Outre la fragilité, Robert craint qu'y mêler de l'attirance ne détruise l'amitié naissante qu'il éprouve pour Germain. Plus simple, Germain ne cherche qu'à devenir ami avec Robert, à mieux le connaître.

- As-tu lu des romans d'Henry James ? , demande Robert.
- Non, dit Germain.
- Il faudra que tu t'y mettes. Cela te plaira. C'est aussi un univers.
- J'en ai des choses à lire, dit Germain en riant
- Eh oui, répond Robert. Il y a des livres qu'on regrette d'avoir lus, car on voudrait les lire de nouveau pour la première fois.
- Ce ne serait plus «de nouveau», dit Germain.
- Tu as raisons. Mais comment dire ?
- Je ne sais pas, dit Germain. Je comprends seulement.

Ils sont dans le bois et, tournant dans les allées étroites, s'éloignent des bâtiments.

- Quels beaux arbres !, dit Robert. Ils sont du être plantés par le baron de la Motte.
- Ah, tu es déjà au courant, dit Germain. Tu connais toute l'histoire de Malval.
- C'est Marc qui m'en a parlé, dit Robert.

- Il t'a dit que Dubarry, le petit patron d'usine qui s'opposait au fils du baron, était mon bisaïeul ?
- Ah non, dit Robert, je ne sais pas ça.
- Sa fille a épousé mon arrière grand-père. Je te raconterai, un jour, son histoire.
- On en a des choses à se dire, murmure Robert. Moi je te raconterai une peu la mienne. Elle est assez triste.
- Tu n'es pas vieux, dit Germain. Tu as la vie devant toi.
- D'accord. je n'ai que trente-quatre ans. mais j'ai vécu.

Le soleil traverse les branches, éclaire l'allée. Déjà des feuilles pointent ici et là et, sur le sol, percent des jonquilles.

- Il n'y a pas de bêtes dans ce bois, dit Germain.
- Probablement pas, dit Robert. Il est trop petit. Dans les Landes, il y a du gibier. Bien sûr, à l'automne, on chasse des palombes, mais aussi des perdreaux, des lièvres. Mais les pins sont trop espacés pour en abriter beaucoup

Ils sont surpris lorsqu'un peu plus tard, la cloche du déjeuner sonne. Ils remontent le bois, entrent dans le château, regagnent leur chambre. Au bout de cinq minutes, ils se retrouvent dans la salle à manger. Elle est déjà remplie de malades. Quelques-uns sont nouveaux. A une table à part, au milieu de la pièce, est assis un vieil homme qui s'apprête à manger seul. On se murmure entre soi qu'il s'agit d'un haut dirigeant israélien. Il a l'air de s'ennuyer et adresse des sourires à toutes celles et ceux qui le regardent.

Robert, Marc, Rosy, Germain ont reconstitué leur table habituelle. Ils aiment mieux être ensemble, bien que Robert reproche à Rosy, alors qu'elle est au courant de ses moeurs, de vouloir le séduire. Mais Rosy sait aussi donner à la conversation un tour qui ne déplaît pas à Robert, ni aux autres. Elle l'anime de ses souvenirs de petite fille pendant la guerre, ou de ses lectures. Mais elle ne parle jamais d'avenir, ce qui attriste Germain - qui a de l'amitié pour elle -.

- Jacqueline m'a écrit, dit Germain. Elle est folle de joie d'avoir retrouvé Oran, la plage, le soleil. Elle se porte à merveille.

On sert des macaronis et Avanchy, l'infirmier à l'affût, se précipite vers Germain pour lui reprocher de les manger salement. Germain ne lui répond pas, tandis que ses compagnons rient. A la fin du repas, on se réunit, comme à chaque déjeuner, dans le salon pour le café. Les parties de billard ont commencé.

- Qu'est-ce qu'on fait, cet après-midi ?, demande Germain.
- Moi je travaille, répond Marc, je ne suis pas en avance.
- Moi je dors un peu, dit Rosy, puis je lis.

Les deux derniers, Robert et Germain, se consultent.

- On va aller se promener, dit Robert. On ira à la bibliothèque du village, voir s'ils n'ont pas *L'Etre et le Néant.* Puis on boira un coup. Après, on verra.
- D'accord, dit Germain. Je te suis.

Ils ont mis des manteaux et des gants. Sortis du château, ils choisissent de descendre au village par le bois. La grande entrée est plus loin, près du bâtiment administratif. Traversant les allées, ils prennent le sentier en pente qui va à la petite porte. Sitôt qu'ils l'ont passée, ils s'engagent sur un chemin qui mène à la route. Celle-ci conduit au village.

- Le trajet est plus long, dit Germain, mais c'est plus gai.
Sur le chemin lui aussi en pente, ils ne rencontrent personne. Il est bordé de buissons où les feuilles commencent d'apparaître. Quelques jonquilles parsèment l'herbe.
- Encore un mois avant le printemps, dit Germain.
- Pas tout à fait, dit Robert.
- Oh, ça ne fleurira pas avant début Avril.
- Mais si, dit Robert. Sois optimiste.
Ils sont parvenus à la route. Elle vient de Manville, traverse le village de Marquigny et continue vers l'Est. Ils marchent vers la place centrale où se trouvent l'église, la mairie et, près de la mairie, la bibliothèque municipale.
- *L'Etre et le Néant,* dit Germain, je ne vais rien y comprendre.
- Je t'expliquerai, dit Robert.
Ils franchissent la place. L'église date du XIX° siècle, la mairie du XX°. Le bâtiment de la bibliothèque est à droite de l'entrée. Ils y pénètrent ensemble, en poussant une lourde porte. La préposée aux livres est derrière un bureau. Sur des rayonnages s'alignent une centaine d'ouvrages.
- Avez-vous *L'Etre et le Néant* de Sartre ?, demande Robert.
- Ah non, monsieur, on n'a pas ça ici.
- Attends, dit Germain, je vais prendre un Dickens.
Il aperçoit *Oliver Twist* sur une étagère. La préposée va le chercher et le lui tend. Elle note son nom qu'il lui a donné. Ils ressortent en riant.
- Ils n'ont que des romans, dit Robert. Tu veux qu'on aille au café ?, ajoute-t-il.
- Non, dit Germain. Pour le moment, je n'ai pas soif. Mais on pourrait aller dans la campagne. On s'arrêterait dans une ferme.
- Bonne idée, dit Robert.
Ils repartent, quittent le village, reprennent la route, puis tournent dans un chemin de terre qui traverse les champs. Au loin, ils entendent le murmure du fleuve.
- T'as vu, dit Germain, c'est quadrillé de chemins. On va les suivre. Là-bas, il y a un toit. Ca doit être une ferme.
- J'en vois d'autres, au moins deux bâtiments.
- On va vers celui-là, dit Germain en désignant le plus proche
Venu du fond d'un champ, un paysan les croise. Il a entendu leur conversation. Il leur dit :
- C'est la ferme Hureau.
- Ah bon, merci, dit Germain. C'est drôle, murmure-t-il à Robert. Elle porte le nom de l'instituteur de l'école libre à Brévigneux, le patelin où j'ai passé la guerre.
- Un hasard, dit Robert.
Ils marchent au travers des champs, vers la ferme. Elle est plus éloignée qu'elle ne le paraissait, vue de la route. Ils mettent une bonne demi-heure à y arriver. Ils entrent dans la cour, regardent le poulailler, les étables. Ils n'osent trop s'avancer, pour ne pas déranger. Mais la fermière les a vus et sort de la cuisine.
- Excusez-nous, dit Robert. Nous nous promenions. Votre ferme nous a attirés. Elle est avenante.
- Ben, on fait ce qu'on peut, dit la fermière. Autrefois le fumier était là, devant la porte. On l'a mis derrière les étables. Entrez donc, vous boirez bien un verre

Ils entrent dans la cuisine.
- C'est curieux, dit Germain. Vote mari porte le nom de mon instituteur à Brévigneux, près de Bellance.
- Ben oui, dit la fermière. C'est le frère de mon beau-père. Il a quitté y'a longtemps. Il avait fait des études. Il a choisi d'enseigner. Les prêtres lui ont donné une école.
- Ce n'était pas un hasard, dit Robert à Germain.
Au milieu de l'après-midi, ils quittent la ferme. Ils ont du temps devant eux.
- Allons vers le fleuve, dit Robert.
Ils marchent, un temps, à travers champs ; franchissant une haie peu élevée, ils se retrouvent sur un sentier, peut-être un ancien chemin de halage, qui borde le fleuve. Ses eaux agitées ne semblent pas avoir jamais été propices à la navigation. Pourtant de lourdes péniches, autrefois, s'y engageaient et remontaient jusqu'à Marquigny.
- Il était bon, son vin blanc, dit Germain.
- Excellent, dit Robert. Il ne ressemble pas du tout à un vin de Bordeaux.
- Il est moins épais, dit Germain.
- Plus léger aussi.
- Moi je suis du Bocage, répond Germain, un pays où il n'y a pas de très bon vin. Il faut aller jusqu'à Rasmes, hors du Bocage, pour trouver le Gris-Meunier.
- Un cru que je ne connais pas, dit Robert.
- C'est un vin de pays, répond Germain. On n'en voit guère dans les magasins.
Rasmes lui revient à la mémoire. Il en est parti il y a peu. La ville ne lui manque pas. Mais il ne peut échapper au souvenir de Philippe. Il raconte à Robert sa rencontre avec son ami pendant la guerre, leurs retrouvailles à Rasmes et leur amitié. Robert devine aussitôt, à une certaine intonation de Germain, qu'il y a plus entre eux qu'une simple amitié. Il ne pose pas de questions. Germain complète son récit en riant, rappelant crûment les pratiques auxquelles Philippe l'a initiées. Robert ne rit pas. Il demande seulement à Germain :
- N'en serais-tu pas amoureux ?
Germain est étonné de la question. A vrai dire, il n'a jamais songé qu'il puisse s'agir d'amour. D'attachement oui. Mais où, selon lui, le physique n'a guère d'importance.
- Il en a toujours, dit Robert.
A son tour, il raconte à Germain son enfance à Bordeaux, ses études de philosophie, son attirance pour les jeunes hommes, mais non pour les jeunes filles et finalement, tardivement, son initiation à ce qu'il appelle en bon chrétien - c'est lui qui le dit - l'amour défendu. Germain n'a pas dit à Robert la bagarre avec sa mère. Il relève la similitude des prénoms entre le premier ami de Philippe, Robert Durand, et lui.
- Je n'ai pas été fusillé, dit Robert en souriant.
Longeant le fleuve, ils ont, sur leur droite, le mur d'une propriété. Celui-ci se rompt et une grille ouvre sur une allée. Au fond de cette allée, Robert et Germain aperçoivent une grande bâtisse. Ils se décident à entrer, curieux de voir de plus près la maison. Elle a une allure de manoir, avec deux étages, un toit d'ardoises et, sur ses parois, des lignes qui se superposent. Elle est belle, sous le soleil de la fin de journée qui fait briller ses pierres. Ils entendent des cris qui se répercutent contre les arbres du parc. Puis défilent devant eux, à quelque distance, courant et se poursuivant, des jeunes filles qui jouent. Sans doute tentent-elles mutuellement de s'attraper. Le jeu

leur plaît suffisamment pour qu'elles éclatent de rire à chaque instant. Elles sont vêtues de longues robes à col haut, de toutes les couleurs. Elles ont laissé leurs cheveux libres, ils ondulent sur leurs épaules. Elles n'ont pas vu Robert et Germain qui demeurent en deçà de l'entrée sous les arbres.
- On ne va pas les embêter, dit Robert. Si on s'approche, elles vont avoir peur.
- Mais non, dit Germain. On peut aller un peu de l'avant pour mieux les voir.
- Ah, ça t'intéresse, dit Robert.
- Ben oui, répond Germain. Elles sont sans doute jolies.
Ils avancent au bord d'un terre-plain sablé où les jeunes filles passent, reviennent, se dispersent. Le vent est vif et secoue les branches des arbres. Mais le ciel demeure sans nuages. Sur le terre-plain, une jeune fille s'engage prudemment, rasant les murs de la maison. Elle se retourne. Un coup de vent soulève sa jupe et découvre ses jambes et ses cuisses. D'un geste machinal, elle a rabattu l'étoffe.
- Oh, fait Robert d'un air vaguement choqué, mais en riant.
- Tu vois, ça valait la peine de venir, murmure Germain.
- Pour toi, dit Robert. Allez, on file.
Le retour à Malval se fait lentement, en continuant à longer le fleuve et en se dirigeant, par les sentiers perdus, vers le village. D'abord les deux hommes marchent en silence.
- Je crois que j'ai vraiment aimé Annette. Je me demande si je ne l'aime pas encore, dit Germain.
- Et Philippe ?, répond Robert.
- Il me manque. Je supporte mal de vivre sans le voir, mais je n'aimerais pas être toujours avec lui. Avec Annette si.
- Je ne comprends pas, dit Robert, comment tes amours contrariées t'ont rendu si triste, si malheureux, comment cela t'a conduit à renoncer à tout travail.
- Je lis, dit Germain. Pour moi, cela me suffit.
Robert soupire.
- En un sens, tu as de la chance. Mais je doute que cela te console.
- Ecoute, Robert, je ne suis pas ici pour me consoler d'Annette et de Philippe qui ne m'ont fait aucun mal. C'est de ma mère que je m'écarte.
- Tu ne me l'avais pas dit. C'est pour cela que je ne comprenais pas.
Germain lui raconte l'histoire de sa mère et de sa grand-mère Garantier - les grand-parents Gromier étaient morts avant la guerre -. Il lui parle de l'Ormée, la propriété, et de la confiscation d'un de leur bien - une scierie - par l'Etat pour fait de collaboration. Après le départ des nazis, ce bien a été vendu, en 45, à leur ancien régisseur. Il explique comment sa mère n'a pas pardonné à son père de n'avoir pas racheté la scierie, comment ils ont fait les frais, son frère et lui, de sa vengeance. Son frère Laurent s'est mis à distance de la maison de Rasmes, n'y revenant que fort peu. Mais lui Germain était encore trop jeune. Sa mère l'a écrasé, comme pendant la guerre, de son autorité toute-puissante. Il a résisté, il l'a frappée, il est ici. Quand il achève son récit, il a des larmes pleins les yeux. Robert le prend par les épaules, l'embrasse.
- Ne crains rien, c'est mon amitié, dit-il. Je souffre de te voir souffrir.

Ils sont dans le village. Ils s'engagent sur la pente qui mène à la grande entrée. Derrière eux, le soleil rougit l'horizon.

`A Malval, en ce temps de fin d'hiver, la nuit arrive de plus en plus tard. Le dîner est fixé à sept heures. Les malades savent que, s'ils ne veulent pas se coucher tôt, ils devront occuper leur soirée. Ce jour de Mars, Robert, Rosy, Marc, Germain ont, aussitôt après le dîner, participé, avec quelques autres - dont le vieux bureaucrate - à une partie de billard. Malgré son adresse, le vieux bureaucrate ne parvient pas à vaincre Marc et Rosy qui sont, eux aussi, d'une belle force. La partie s'éternise. Robert et Germain en ont été assez rapidement éliminés par des ratés successifs. Les deux pièces, salle à manger et salon, sont illuminés par des lustres. Le serveur débarrasse la table. Beaucoup de malades se sont assis dans les fauteuils du salon. Ils parlent peu entre eux, sauf certains qui, à la longue, sont devenus amis. Au château, il n'y a que des malades non délirants, avec qui la conversation est possible. Mais leur souffrance rend les dialogues intermittents, coupés d'interjections et de longs silences. Comme si, emmurés dans leur monde - celui qu'ils subissent -, la plupart ne parvenaient pas à communiquer réellement avec le voisin, le convive. L'immobilité de leur visage, à peine agité lorsqu'ils parlent, vient témoigner d'une peine intérieure à laquelle ils ne peuvent s'arracher. Seuls ceux et celles qui ont noué amitié se murmurent à voix très basse ce qu'ils ont à se dire, comme s'ils échangeaient des secrets. Parfois ils regardent autour d'eux, effrayés, comme s'ils craignaient qu'on ne les eut entendus. Mais la partie de billard est suffisamment bruyante pour couvrir leurs murmures. Il n'y a pas d'heure fixée pour se coucher, mais, à partir de dix heures, le salon commence à se vider. Ce ne sont pas les plus âgés qui s'en vont les premiers, ni non plus les plus jeunes, mais ceux entre deux âges que cette journée de leur vie a le plus éprouvé. Ils se lèvent lentement, ne saluent personne, sauf un ou une amie s'ils en ont, et disparaissent au rez-de-chaussée ou dans les étages. Les plus vieux et les plus jeunes restent face à face, tandis que la partie de billard continue entre quelques-uns. Personne ne surveille l'autre, chacun s'absorbe en lui-même à l'approche du sommeil, le redoutant, comme si des cauchemars, à coup sûr, devaient l'envahir. Ce n'est pas le cas de Germain qui dort avec peu de rêves, mais c'est celui de Robert, de Rosy, voire de Marc. On dirait qu'ils évitent de se coucher tôt, pour échapper à cette peur que suscitent en eux l'arrivée des monstres, des souvenirs oubliés et, pour ainsi

dire, chassés de leur mémoire. Robert craint de revoir sa mère, aujourd'hui morte, et son regard accusateur. Rosy résiste à l'envie de dormir qui la presse, dans l'horreur de retrouver ses terreurs de l'enfance, lorsque, cachée avec ses parents, elle redoutait l'intrusion soudaine de la Gestapo ou de la Milice. Marc revit presque chaque nuit un traumatisme de son enfance - la noyade d'un de ses camarades de classe - dont l'effet en lui ne s'est jamais dissipé -. Puis chacun s'en va doucement. Robert murmure à Germain :

- Viens me dire bonsoir. On bavardera un peu.

Marc a embrassé Rosy, salué Robert et Germain. On entend ses pas dans le couloir. Sa chambre est au rez-de-chaussée. Rosy s'est décidée à quitter le salon. Elle n'embrasse ni Robert, ni Germain, mais leur fait un petit geste de la main. Puis elle part rapidement vers sa chambre. Robert s'est retiré dans la sienne. C'est, comme les autres chambres, une pièce toute en longueur, avec un lit près de la porte, une table devant la fenêtre. Le lavabo est sur le côté. Il n'y a pas de douche ; elle est à l'étage et chacun peut s'y rendre librement. Assis à la table, Robert feuillette un livre, un roman récemment paru de Joseph Kessel. Il l'a acheté parce que l'un des personnages est soupçonné par une mère de famille d'homosexualité avec son fils. Le livre fait partie d'une série de trois volumes. Le personnage en question devient effectivement homosexuel. Robert considère que Kessel a bien imaginé son histoire et sait la raconter. Il lit quelques pages, repose le livre. Puis il se décide à se préparer pour la nuit. Germain ne va pas tarder. Il veut être au lit avant qu'il n'arrive. Il se déshabille, se lave au lavabo, se brosse les dents avec soin, se peigne. A quoi bon ?, se dit-il. A qui voudrais-je plaire ? A Germain sans doute. Mais il lui est si facile de le séduire, et les risques néanmoins lui en paraissent si grands que, depuis le début de leur amitié, il y a renoncé. Non, c'est pour lui-même qu'il se fait beau ou, peut-être, pour paraître plus jeune qu'il ne l'est. Il songe à Rosy qui l'assomme de ses assiduités, se dandinant devant lui pour faire valoir sa taille et ses fesses. Il l'a attaquée violemment, le matin même, en lui reprochant de ne pas le respecter. Elle a protesté de son innocence, prétendant qu'elle marchait toujours ainsi. Rosy ne s'intéresse pas à Germain, ce qui étonne Robert. Elle est plus âgée que lui, mais guère. Ils sont bons amis sans plus. Au fond c'est par lui qu'elle est attirée, comme si elle espérait le faire changer de moeurs. Ou sans doute par jeu. Il s'est allongé dans son lit, sous les draps et les couvertures. Il n'a pas sommeil, attend avec impatience Germain. Ils pourront parler. Sa présence le calmera, l'apaisera. Peut-être, cette nuit, le fantôme maternel ne viendra-t-il pas le visiter.

Germain est resté seul dans le salon. Il a sorti de sa poche *Oliver Twist* et s'est mis à lire. Il prolonge sa lecture, malgré les allées et venues d'Avanchy, l'infirmier, qui voudrait éteindre les lumières. Germain s'offre ainsi une discrète vengeance : l'empêcher de dormir, tant qu'il n'aura pas, lui, quitté la pièce. En effet, à Malval, il n'y a, dans le pavillon, aucune obligation d'heure pour se retirer dans sa chambre. Mais l'infirmier doit veiller, le dernier, à l'extinction des lumières. Le va et vient d'Avanchy finit par l'exaspérer. Il se lève, claque son livre et se retire lentement son sans avoir regardé avec attention chaque bibelot sur les meubles. Avanchy le fixe, furieux, mais n'ose l'interpeller. Il est dans son droit. Il gagne sa chambre au premier étage. Elle est identique à celle de Robert, tout en longueur, donnant sur la vallée. Elle ressemble à

une chambre d'hôpital et il s'efforce d'y être le moins possible. Il se déshabille, se lave. Puis il lit de nouveau quelques pages d'*Oliver Twist*. Robert ne doit pas être prêt, se dit-il. Je risque de de le déranger en arrivant trop tôt. Il a mis un pyjama bleu sur lequel il a enfilé une robe de chambre molletonnée, celle qu'il avait fini par obtenir de sa mère après maintes supplications. L'une des ruses de Louise Gromier était de retarder autant qu'elle le pouvait l'achat de vêtements ou d'objets tels que peigne, brosse, etc., dans le but de l'énerver, de le mettre en colère. Le jour où il l'avait frappé, elle avait décidé de faire chauffer du thé sur un réchaud à alcool, plutôt que sur la cuisinière à gaz, l'obligeant à attendre longuement que l'eau bout. Fou de rage, il avait vidé la bouilloire dans l'évier et, comme sa mère s'interposait, d'un geste brusque il l'avait légèrement blessé à la joue. Epouvanté, il s'était enfui dans sa chambre. Son père prévenu l'avait conduit chez un médecin, un psychiatre qui l'avait accueilli avec amitié, lui demandant ce qu'il lisait. A cette période, Il était plongé dans *Les Confessions* de Rousseau. C'est ce médecin qui lui avait conseillé de lire *Les Sept piliers de la sagesse*. Philippe et lui s'étaient délectés du livre. Puis les choses avaient suivi leur cours, comme si elles avaient été prévues d'avance. On l'avait éloigné de Rasmes. Comme il avait raté son bac, son père lui proposait de le repasser en Octobre. Mais il avait refusé, déclarant qu'il ne travaillerait plus jamais. Il avait vécu à Paris, dans une chambre minuscule, voyant chaque semaine un autre psychiatre et une psychologue, suivant à l'Ecole des Langues Orientales des cours de sanscrit et d'hindi. Son idée était de partir en Inde. Puis le psychiatre de Rasmes avait persuadé son père de l'envoyer à Malval, où on pourrait le soigner. Il avait l'impression, depuis qu'il était là, d'être dans une impasse. On lui faisait chaque matin une piqûre d'insuline qui ne le libérait en rien de son obsession : ne rien faire, ne plus jamais rien faire, sinon lire et se promener. L'amitié de Robert lui est précieuse. Il va aller le voir. Ils discuteront. Puis ils se sépareront pour dormir. Lentement il ouvre la porte et se dirige dans le couloir ; montant l'escalier du deuxième étage, il va vers la chambre de Robert. Ses pas sont étouffés par la moquette épaisse qui recouvre le sol. Personne ne peut l'entendre. Seule Rosy, dans une chambre plus loin, percevant le moindre bruit, se doute qu'il s'agit de Germain et qu'il rejoint Robert. Il s'avance jusqu'à la porte, il y colle son oreille, pour savoir si Robert est encore debout. Mais, dans la chambre, c'est le silence. Il frappe très doucement et ouvre. Chaque soir, le rituel se reproduit. Il frappe, il n'attend pas la réponse de Robert, il ouvre. Ou plutôt il entrouvre la porte, regarde vers le lit, voit Robert étendu, en train de lire, et se glisse dans la chambre. Robert pose son livre.

- Je t'attendais, dit-il.

Aujourd'hui, Germain se demande si sa visite lui fait plaisir. Mais Robert lui sourit. Il s'avance dans la chambre. Le château est silencieux. Tous les malades se sont couchés. Avanchy a rejoint sa famille au village ; il est remplacé par une infirmière qui restera là jusqu'au matin. Dans le parc, on n'entend plus aucun bruit. Les oiseaux dorment. Parfois un cri monte d'un pavillon de grands malade, mais l'écran d'arbres en diminue l'ampleur.

- Il doit être tard, dit Germain.

- Un peu plus de dix heures, répond Robert. Parle moins fort. Les cloisons ne sont pas très épaisses.

Germain se promène dans la chambre. Il aime regarder les livres de Robert que celui-ci a rangé sur sa table. Chaque soir, il en feuillette un, puis, plus tard, demande des explications. Pour la plupart, ce sont des livres de philosophie. Le roman de Kessel est entre les mains de Robert.
- Heureusement que tu es là, dit Germain. Sinon je m'emmerderai rudement. Surtout le soir.
- Moi aussi. D'autant que j'ai du mal à m'endormir. Mais que faire, en bas, après dix heures ?
- Rien. Avanchy, cette bête puante, tourne autour du salon, dans l'attente que l'on s'en aille. Il m'a encore fait le coup ce soir.
- Il n'est pas bien méchant, dit Robert. Il est surtout bête.
- Je ne peux pas le blairer, dit Germain.
- Reste en bons termes avec lui. Sinon c'est lui qui t'empoisonnera la vie.
- Je sais bien. Mais j'ai du mal à le supporter.
Germain vient s'asseoir au pied du lit, appuyant son dos au bois qui le borde. Dans les yeux de Robert, il lit le désir, mais, lui, n'a aucune envie de se rapprocher de lui. Ce qu'il accepte de Philippe vient de leur peu de différence d'âge. Avec Robert, il aurait le sentiment d'un inceste. Robert comprend le peu d'attirance de Germain pour lui. Il en souffre. Mais il tient plus à son amitié qu'à l'aimer autrement.
- Dommage que, l'autre jour, on n'ait pas trouvé *L'Etre et le Néant*, dit-il.
- Je le lirai en rentrant à Rasmes, si j'y rentre un jour.
- Pourquoi pas ?
- Je ne m'y vois guère. Et pourtant la vie ici n'est pas emballante. Un peu plus depuis que tu es là.
- La ferme qu'on a visitée était superbe, dit Robert. Et le vin très bon.
- Tu aimes le vin, dit Germain.
- Beaucoup. N'oublie pas que je suis bordelais.
- Ici les vins sont un peu acides, dit Germain.
- Oui, mais celui qu'on a bu avait du fruit.
- C'était curieux, ces jeunes filles dans cette propriété. Elles avaient l'air seules.
- Les parents devaient être dans la maison. Tu as admiré les cuisses de l'une d'entre elles, ajoute Robert en riant.
- Ah oui, elles étaient magnifiques, fort excitantes.
- Heureusement qu'elle ne nous a pas vus.
- Elle aurait été honteuse. C'est idiot d'ailleurs. Puisqu'on en voit autant lorsqu'elles sont en maillot de bain.
- Il y aurait beaucoup à dire sur l'intimité, dit Robert. Elle change avec les saisons, les espaces.
- Oui, pour les filles. Les garçons se dévêtent plus facilement.
Robert se met à rire.
- S'ils le veulent bien, murmure-t-il.
Le silence s'établit, comme si la conversation avait besoin de cette pause pour changer de sens.

- J'ai eu des nouvelles de Paris, aujourd'hui, dit Robert. Un hebdomadaire va se créer ; je ferai partie du comité de rédaction. Des amis m'écrivent qu'ils ont trouvé les fonds nécessaires. On défendra des positions socialistes, mais à l'écart du Parti.
- Vous allez avoir du mal. Le Parti représente presque trente pour cent des électeurs, dit Germain.
- Raison de plus pour ne pas s'y subordonner, tout en gardant les principes du socialisme, voire certains principes du marxisme, au moins de Marx.
- Les parents de mon ami Philippe sont au Parti. Lui n'a pas l'air très convaincu.
- Et les tiens ?
- Ma mère ne s'intéresse pas à la politique, surtout depuis que mes grand-parents risquent d'être condamnés par contumace pour collaboration avec l'ennemi. Elle ne prend en compte que son cas familial, personnel. Pour elle, ses parents ne sont pas coupables. Ils ont été tout au plus imprudents. Or il y a eu deux hommes fusillés par les nazis à cause d'eux.
- Ils y ont été fort tes grands-parents. Et ton père ?
- Ah lui, c'est un grand résistant. Depuis 40, tout en gardant son poste d'ingénieur à la SNCF, il a aidé au sabotage, fait sauter des convois d'armes et de troupes. C'est un fidèle de notre leader national, membre de son parti.
- - Ca se comprend, dit Robert.
- Il aurait pu être de l'autre côté, celui du Parti, où il compte de nombreux amis. Mon frère Laurent s'est battu aussi dans la résistance, mais au niveau local, à Brévigneux, en aidant le réseau du coin. J'y ai été un peu mêlé, mais j'étais jeune, quatorze ans. Ma petite amie Annette m'y a entraîné. Je faisais tout ce qu'elle voulait.
Robert rit.
- Comme quoi l'amour peut être fécond.
- Mais oui, dit Germain. c'était quasiment un échange. Si je lui obéissais...
- Ah bon, dit Robert. Mais tu n'avais pas peur ?
- Si. Mais le plaisir vaut bien la peur.
- J'ai été résistant, dit Robert. mais je ne voyais pas les choses comme ça.
De nouveau, ils se taisent. Robert se souvient qu'en arrivant à Paris, venant de Bordeaux, il fit partie d'un groupe rencontré par hasard. Celui-ci aidait des gendarmes résistants à protéger des jeunes destinés au STO ou, plus encore à faire évader des «terroristes» arrêtés. Il agissait avec eux, vivant sur des fonds fournis par les Anglais. Dès la Libération, il fut recruté comme journaliste dans un nouveau quotidien où il travaille encore. Pour le moment, il est en congé de maladie.
Germain se remémore ses années à Brévigneux, surtout l'année 44. On lui avait demandé de prévenir les deux journaliers de ses grands-parents, Mastin et Tête de pipe, qu'ils allaient être arrêtés par les nazis. Il se souvient de sa peur, en les rejoignant dans un taillis, puis de la manière dont il parvint, par le fond d'un fossé, à les diriger vers Puisans où ils se cachèrent chez Mariette la grand-mère d'Annette. Ils allèrent ensuite, par précaution, dans un arbre du parc de l'Ormée où ils étaient nourris par Marthe et Lucienne les domestiques de ses grands-parents. C'est une inondation provoquée par les nazis en ouvrant un barrage qui rendit possible leur arrestation.

Robert s'endort doucement, se réveille, fixe Germain avec étonnement, referme les yeux.
- Je vais te quitter, dit Germain. Tu as sommeil.
- Ah, j'espère que, cette nuit, je vais bien dormir.
- Moi aussi, j'ai sommeil, dit Germain.
Il parcourt les pages du livre que Robert a posé sur le lit, le roman de Kessel.
- Tu me le passeras, quand tu l'auras lu, dit-il.
- Bien sûr, répond Robert.
Germain s'approche de Robert qui lui prend les mains en souriant.
- Dors bien. c'est de ton âge.
- Oui. C'est tout ce qui me reste : dormir, répond Germain.
- Allons, pas de désespoir. Tu es jeune.
Germain se penche vers Robert, l'embrasse sur les deux joues. L'autre l'embrasse aussi.
- On a besoin d'affection, dit Robert.
- Nos mères n'étaient pas tendres, dit Germain.
Il sort de la chambre. Retourné dans la sienne, il s'assied sur son lit. Son envie de dormir a disparu. La solitude lui pèse. Il a toujours vécu en famille, avec son frère, entouré d'enfants ou de jeunes de son âge. La présence de Robert s'arrête à la fin du jour. Il lui semble vivre dans une sorte de blockhaus dont il a du mal à sortir. Seul le déjeuner et, dans la journée, la rencontre avec Robert parviennent à le tirer de cet isolement. Il pense à Philippe, ne s'habitue pas à son absence. Il lui écrit régulièrement et l'autre lui répond des lettres pleines d'amitié, regrettant de ne plus le voir. Mais Germain le soupçonne d'avoir d'autres amis que lui. Il doit les voir régulièrement. Il n'éprouve vis à vis de lui aucune jalousie - leurs jeux physiques ne lui important guère -, mais il n'imagine pas la vie sans lui. Il se demande ce qu'il va devenir. Restera-t-il longtemps à Malval ? Il a renoncé à ses études. Il est décidé à ne pas bouger, à attendre le moment où il sera délivré de sa mère. Son frère Laurent s'est mis à distance, non de lui, mais de la maison où il revient parfois le soir. Son père n'est jamais là. Le face à face avec sa mère n'est plus possible. Il ne pourra plus vivre avec elle. Vivre seul...Ce n'est pas ce qu'il souhaite. Il voudrait vivre à l'Ormée avec Annette. Mais est-ce possible ? Il y serait privé de Philippe. Le château dort. Des cris lointains parfois se font entendre dans le bois, ceux des chroniques. Sinon, le parc est silencieux. Par la fenêtre, Germain voit le village où quelques lumières sont encore allumées. Le ciel est étoilé, sans nuages. Le sommeil le gagne. Il est prêt à s'endormir. Il enlève sa robe de chambre et se couche.

Lorsque Rosy sort dans le parc, le matin d'Avril l'éblouit. Les oiseaux chantent dans les arbres, les feuilles sont éclaboussées de soleil. Des fleurs ruissellent dans les plate-bandes, toutes épanouies, et, sur les murs, le chèvre-feuille lance ses bouffées de parfum. N'était cette douleur en elle persistante, cette envie de mourir - parce qu'elle n'a pas eu celui qu'elle voulait - , elle serait heureuse. Mais rien ne peut venir consoler sa détresse et elle la vit à chaque instant, tout en se donnant une apparence désinvolte et en y faisant croire. A dix heures, au moment où le soleil n'est pas encore trop haut, elle marche dans les allées, goûtant la fraîcheur. Elle espère que Marc va venir la rejoindre. C'est l'heure où souvent il se promène avant de se remettre au travail pour préparer ses cours de l'année. Elle l'aperçoit qui sort du château, sa casquette vissée sur le crâne. Il vient vers elle, l'embrasse.

- Alors, bien dormi ?

- Mal, dit Rosy. Je brûlais.

- Tu brûlais ?

- Oui, j'avais été arrêtée, on m'emmenait, on me brûlait.

Elle cesse brusquement de parler, saisie par ses propres paroles, par la remémoration de son rêve.

- Laisse tomber, dit Marc. N'y pense plus.

- Je ne peux pas, murmure-t-elle. Je mélange mon malheur personnel avec celui qui a frappé les miens, pas mon père ni ma mère qui en ont réchappé, mais mes oncles, mes tantes, une bonne partie de ma famille. Je colle ma douleur sur une autre, tu comprends, alors qu'elles n'ont rien à voir entre elles.

- Viens. On va aller au village. Aujourd'hui, c'est jour de marché.

Ils descendent vers Marquigny, en passant par la grande entrée qui donne vue sur la vallée.

- Qu'il fait beau !, dit Rosy.

Sur la place, les éventaires sont dressés, surmontés de leur auvent de toile. Ils débordent de fruits et de légumes, de viandes et de charcuteries. Rosy et Marc

s'achètent un kilo de fraises qu'ils dégustent lentement, tout en continuant leur promenade dans le marché.
- Elles sont en avance, cette années, les fraises, dit Marc.
- Il a fait chaud. Elles ont mûri.
Au coin de la place, ils rencontrent le vieux bureaucrate.
- Bonjour, dit-il en serrant les dents.
- Bonjour, monsieur, répondent-ils l'un et l'autre.
Il les regarde fixement, comme s'il attendait d'eux une indication, un signe.
- Le printemps est beau, dit Marc.
Le vieux bureaucrate s'éloigne, furieux. Il se mure de nouveau dans son silence.
Une petite fille surgit, seule. Elle est pensionnaire à Malval, amenée par ses parents. Tous les malades la connaissent. Elle a une douzaine d'années, aime jouer et rire. Elle aborde Rosy qui l'embrasse.
- Ils sont venus, dit-elle, d'un air sombre. Les méchants.
Rosy et Marc connaissent l'antienne. Les parents de la petite fille ont été raflés pendant la guerre ; ils en sont revenus. La petite - elle avait six ans - a assisté à leur arrestation. Le traumatisme l'a marquée. Elle répète inlassablement la scène, seulement en paroles, au milieu de ses jeux. Depuis ses six ans, l'obsession demeure.
- Est-ce que tu veux des fraises ?, lui demande Marc.
- Oui, dit la petite fille. J'adore ça.
Il en verse dans ses paumes rapprochées.
- Comment veux-tu qu'elle les mange ?, dit Rosy.
Elle reprend les fruits dans ses propres paumes qu'elle tend à l'enfant.
- Qu'elles sont bonnes !, dit-elle.
Ils marchent tous les trois vers Malval. On y déjeune tôt. Ils ne veulent pas arriver en retard. Sur le chemin, ils voient Robert dévaler la pente, en courant.
- Où allez-vous ?, demande Rosy.
- A la Poste.
- A tout à l'heure, lui crie Marc.
Ils sont revenus dans le parc. Le soleil haut a fait se baisser la corolle des fleurs. Les feuilles commencent à pendre.
- Drôle de mois d'Avril, dit Marc. On se croirait en Juin.
Marc, Rosy, Robert et quelques autres se réunissent à leur table habituelle. Chaque convive arrive l'un après l'autre et prend place. Une chaise demeure vide, celle de Germain. Il est en retard. Les hors d'oeuvre sont servis. La conversation se noue autour des activités de la matinée. Rosy et Marc racontent leur promenade et la rencontre de la petite fille - qui ne mange pas avec eux -. D'autres disent qu'eux aussi se sont rendus au marché. Certains sont allés à la piscine au bout du village. Robert est resté silencieux. C'est Rosy qui l'interroge.
- Etes-vous arrivé à temps à la Poste ? Elle ferme à midi.
- Oui, j'ai pu envoyer mon télégramme.
Personne ne commente cet envoi d'un télégramme par Robert. Marc se demande, à part lui, quelle urgence peut le motiver, dans cette maison de repos où la vie se déroule très lentement et sans grand événement. Mais Robert reprend la parole et donne ainsi réponse à son étonnement.

- Je pars demain pour Paris. Je quitte Malval et n'y reviendrai sans doute pas. Du moins je l'espère. Je vous regretterai tous, dit-il en souriant. Mais il faut que je me remette au travail.
- Ah bon, si vite ?; dit Marc.
- Oui. Un nouvel hebdomadaire vient de se créer et je fais partie du comité de rédaction. Je vais reprendre mes fonctions dans mon ancien journal, en attendant que l'hebdomadaire ait pris ses assises. Mais on a quand même besoin de moi immédiatement, pour la mise au point de la maquette et la prévision des prochains numéros.
- Dites-donc, c'est une aventure, dit Rosy.
- Eh oui, dit Robert. C'est une peu la suite de la résistance. La bande de copains que je m'y suis faits est maintenant dans la Presse. Mais ils veulent avoir un moyen d'expression à eux.
- On les comprend, dit Marc. A condition qu'ils aient une idée à eux.
- Ils l'ont, dit Robert. Il s'agira d'interpréter chaque semaine les événements importants, mais aussi l'actualité, à la lumière d'un socialisme extérieur au PC et non inféodé à la SFIO.
Germain entre dans la salle à manger et vient directement à la table de ses amis où sa place lui a été gardée.
- Alors ?, disent ensemble les convives.
- J'étais avec Sarkoff. On discutait sur Proust.
- Hé ben dis-donc, lance Marc, vous en oubliez le déjeuner.
- C'est vrai. Brusquement, on s'est aperçu de l'heure et on s'est séparé.
Il s'assied. Avanchy se précipite vers lui et lui reproche son retard.
- Ca peut arriver à tout le monde, disent plusieurs convives.
- Mais, répond Avanchy, si tout le monde en faisait autant, il n'y aurait plus d'organisation possible.
- Tout le monde n'en fait pas autant, dit Robert.
- C'est ce que je dis à monsieur Gromier, rétorque Avanchy.
- Mais ce n'est pas ce que je veux dire, ajoute Robert. Simplement qu'il peut arriver à l'un ou à l'autre d'être en retard.
- Bonjour monsieur Avanchy, lui dit Germain en lui tendant la main.
L'autre s'en va en maugréant.
-J'ai passé la matinée dans le parc, dit Germain. Il fait tellement beau ! J'ai lu Proust, puis, à onze heures, je suis allé voir Sarkoff.
- Belle matinée en somme, dit Marc.
- Oui. Meilleure que d'habitude. Sauf quand je me promène avec Robert. Mais il n'était pas là.
- Eh non. J'étais pris. Trop de choses à faire.
- Mais, dis-donc, dit Rosy à Germain, si tu lis tant, tu pourrais reprendre tes chères études.
- Non, dit Germain. Je lis pour mon plaisir, pas pour étudier.
- Ah, dit Rosy.
- Tu es entêté, dit Marc. On te l'a dit, on pourrait t'aider.
- On en reparlera, dit Germain. C'est beaucoup plus compliqué que vous ne le pensez.

Le silence des convives semble signifier que, pour chacun d'eux, la vie est tout aussi compliquée. Un serveur apporte des hors d'oeuvre à Germain.
- On t'attend, disent les convives. on mangera le plat avec toi.
Avanchy passe derrière lui et murmure :
- Quand on arrive en retard, on prend le repas où il en est.
- Laissez-moi tranquille, répond poliment Germain.
L'infirmier s'éloigne.
- Décidément, il t'en veut, dit Marc.
- Oh combien, murmure Germain. Et c'est réciproque.
La conversation repart sur la guerre de Corée qui bat son plein.
- Une drôle d'histoire, dit Marc.
- Inévitable, dit Rosy. Si les Américains n'intervenaient pas, les Russes iraient jusqu'à la mer.
- Pas les Russes, les Coréens du Nord, rectifie Robert.
- C'est pareil, dit Marc. les Russes sont derrière.
Tout en parlant, ils se régalent d'une poularde aux petits oignons et à la crème qui provoque de la part de quelques-uns des commentaires admiratifs.
- Cette poularde est un délice, dit une jeune fille assise à la table.
- Oui, répond brièvement le vieux bureaucrate souvent accueilli par le petit groupe. -
- Comment arrêter la progression soviétique ?, reprend Marc. Surtout que les relations rompues avec l'URSS ne font pas cesser le commerce. Faut pas croire qu'on ne les aide pas.
- Les PC européens sont tous pour eux, dit Rosy, y compris le Parti en France.
- Ils ne jurent que par eux, dit Robert. Ils appellent l'URSS la Forteresse.
- Je préfère ne pas être dedans, dit Germain.
- Nous non plus, répondent les trois autres.
Le reste des convives se désintéresse de la question.
- Qu'est-ce qu'il y a comme dessert ?, demande le vieux bureaucrate au serveur.
- Des tartelettes aux cerises, monsieur, répond le serveur.
- Vous m'en mettrez deux.
- Bien sûr, monsieur, si vous le désirez.
- Je ne désire plus rien, fit le vieux bureaucrate.
Il s'enferme dans le silence, jette des regards amers sur ceux et celles qui l'entourent.
- Il y a des volontaires pour la guerre de Corée, notamment en Belgique, dit Robert.
- Oh un peu partout. Beaucoup regrettent la guerre et ont envie de continuer à se battre.
- Quelle idée !, murmure Rosy
- Moi, je me suis ennuyé pendant la guerre, dit Germain.
- Moi aussi, dit Rosy.
Ils se sourient.
- Etre dans la résistance, dit Robert, pour moi ça changeait tout.
- Pourquoi ?, dit Rosy.
- Parce que je vivais dans l'instabilité, quittant un logement presque d'une semaine à l'autre, ne sachant jamais si je serais encore libre le lendemain du jour que je vivais.
- Je n'ai pas connu ça, dit Marc. J'étais prisonnier.

- Longtemps ?, demande Robert.
- Pendant cinq ans.
- Tu as du sérieusement en avoir marre.
- Ah ça oui. J'écrivais, je lisais. Mais on n'avait pas beaucoup de livres. Enfin, j'ai quand même fait un essai sur le symbolisme.
- Faudra que je le lise, dit Robert. Tu me donneras les références.
- Nous, on aidait les résistants, dit Germain. Mais moi j'avais quatorze ans à la fin de la guerre et je ne participais, comme je l'ai raconté à Robert, qu'en échange du plaisir que me procurait mon amie Annette. C'était elle qui avait exigé cet échange.
Les convives éclatent de rire.
- Tu ne doutes de rien, dit Marc.
- Ca valait le coup, dit Germain. Mais, honnêtement, je n'ai pas agi par patriotisme.
Le repas s'achève. Le café va être servi dans le salon. Les convives se lèvent et quittent la salle à manger. Ils s'installent dans les bons fauteuils qui entourent les tables rondes. Les tasses apparaissent et bientôt les cafetières. Le serveur se penche pour remplir chaque tasse. Les parties de billard ont commencé et l'on entend l'entrechoquement des boules.
- Tu as eu raison, dit Robert à Germain. Tu prenais quand même les risques.
- Mes parents et moi, vivions dans l'angoisse, celle d'être arrêtés, dit Rosy.
- Vous étiez menacés ? , demande une jeune fille qui est restée avec eux.
- Oui, comme Juifs. Les nazis passaient au peigne fin la population de Metz. On a bien failli se faire avoir.
- Dans le magazine que je vais rejoindre, je parlerai de ces problèmes. De la situation des minoritaires, surtout des Juifs, pendant la guerre. C'est un problème de premier plan, aujourd'hui.
- Ca va être intéressant, ce journal, dit Germain.
- C'est un magazine, dit Robert. Ca paraîtra chaque semaine.
- Tu vas bientôt t'en occuper ?, dit Germain.
- Dès demain, répète Robert.
- Comment, dès demain ?
- Ah c'est vrai, dit Robert, tu n'étais pas là au début du repas. J'ai annoncé mon départ. je retourne demain à Paris.
- C'est une bonne chose pour vous, dit Rosy, de quitter cet établissement, de reprendre votre activité.
- Oui, je crois. Je serai suivi à Paris par un psychologue. Je vais mieux.
- Il n'y aura pas de pages littéraires dans ton truc ?, demande Marc.
- Si, dit Robert, et je ferai volontiers appel à tes compétences. De toute façon, tu pourras toujours proposer des articles. Dès que possible, je t'indiquerai leur longueur.
- Epatant, dit Marc. Ca me distraira de mes cours.
- Vous nous écrirez, dit Rosy.
- Je ne vous oublierai pas, dit Robert
Germain demeure silencieux. Il a les yeux fixés sur le sol. Il sent monter ses larmes et en a honte. Il s'était attaché à Robert et son départ est pour lui un arrachement. Après s'être vu séparé de Philippe, il doit renoncer à l'amitié de Robert. La conversation a repris.

- La politique n'a aucun intérêt, dit le vieux bureaucrate.
- Mais si, dit Marc. Si on ne se bat pas, il ne se passera rien.
- Je ne me battrai pas, dit le vieux.
- Ah que j'aimerais m'engager dans un mouvement, y jouer un rôle, être utile !, dit Rosy.
- Reprends courage, Rosy, et tout cela viendra à son heure, dit Marc.
Robert a discrètement observé Germain. Il devine sa peine. Il se garde de lui adresser la parole, craignant que son ami, encore jeune, ne puisse maîtriser son émotion. Publiquement, il en souffrirait. Rosy et Marc sortent. Le vieux bureaucrate est parti.
- Ecoute, Germain, lui dit Robert, il nous reste cet après-midi et ce soir. Je te propose une grande promenade en vélo. On ira jusqu'à Manville. Ce soir, on mangera au restaurant. Je t'invite.
Ils sont partis vers trois heures. A Malval, on peut disposer de vélos rangés dans un garage. Ils en ont chacun choisi un qui leur plaisait : rouge et vert, avec le dérailleur sur le cadre. On peut régler plus facilement sa vitesse, a dit Robert. Ils sont passés par la petite porte à l'orée du bois et se sont retrouvés très vite sur la route qui mène à Manville. Mais la dizaine de kilomètres qui les sépare de la ville n'est pas un parcours suffisant pour occuper leur après-midi. Ils décident de traverser le fleuve à l'avant de Marquigny et d'aller dans la campagne. Ils s'engagent dans les petits chemins, zigzaguant entre les champs et les bosquets. Le printemps s'est déclaré. Les aubépines sont en fleurs et beaucoup d'arbres fruitiers. La sortie de l'hiver a paru longue à l'un et à l'autre ; ils se réjouissent du soleil. Parfois, ils s'arrêtent et s'assied à l'abri d'un buisson. Ils ont emporté des gâteaux secs et une gourde. Ils mangent ensemble et boivent l'un après l'autre. Germain est demeuré triste, mais Robert s'efforce de le dérider.
- Allons, Germain, on se reverra.
- Tu parles, j'habite Rasmes et toi Paris.
- Rasmes n'est pas très loin de Paris. Tu viendras me voir. Et puis on s'écrira.
- Mais, Robert, tu vas être débordé par tes deux métiers. Tu ne penseras même plus à moi.
- Mais si, dit Robert en lui caressant la joue avec un sourire complice.
Robert est ému de la peine qu'éprouve Germain à son départ. Il ne le croyait pas si attaché à lui. Il se félicite de n'avoir rien tenté de physique à son égard, ce qui aurait cassé certainement leur amitié. Ils peuvent discuter librement, sans que rien ne vienne troubler leur dialogue.
- Tu vas retrouver tes petits amis, dit Germain en riant.
- J'ai hâte de les revoir. Ces trois mois d'abstinence m'ont éprouvé.
-Tu aurais pu séduire Rosy. Elle ne demandait pas mieux.
- Ah, je l'aime bien, Rosy, mais elle m'agace. Elle ne tient pas compte de mes goûts. Chacun son pré, murmure-t-il.
Vers le soir, ils se retrouvent à Manville. Ils ont suivi le fleuve qui prend sa source non loin de la ville ; il poursuit son cours, traverse Rasmes et Bellance et se jette dans la mer à Mareilles. Le soleil se couche sur ses rives, diapre ses eaux de multiples couleurs. Robert cherche un restaurant avec vue sur les quais. On sera mieux, dit-il à Germain. il fait si beau !. Il en découvre un près du pont qui, reliant la rive droite à

celle de gauche, rejoint ainsi les deux parties de la cité. Manville s'est considérablement agrandie, depuis le temps ou Arnaud de la Motte en était le maire, dans les années 1870-1880 ; il fut également le propriétaire de Malval, après la mort de son père. C'était le temps où un Dubarry, ancêtre de Germain, refusait de développer son usine de textile. Aujourd'hui, les industries, dans beaucoup d'autres domaines, ont pris de l'importance : alimentation, automobile, etc. La dernière guerre a peu touché la ville, ralentissant seulement son activité. Depuis la fin des hostilités, celle-ci est en pleine croissance.

Germain et Robert se sont assis dans un petit restaurant en bordure du quai, à la hauteur du pont. La nuit n'est pas encore venue, mais elle ne tardera guère et ils profitent du paysage, de la vue sur les pentes herbeuses des berges, tout en buvant leur apéritif. Robert décrit à Germain qui ne les connaît pas les bords de la Seine à Paris, évoque les bistrots le long des quais, y compris ceux de banlieue. Germain l'écoute, rêve de s'y retrouver un jour avec lui.

- Ne t'inquiète pas, je t'inviterai. Tu viendras.

Germain a des doutes. Que lui réserve la vie ? Il n'en sait encore rien. Tant qu'il persistera dans son intention de ne pas travailler, il restera à Malval. Or il n'est pas près d'y renoncer. Les événements décideront peut-être pour lui, se dit-il non sans mélancolie. Le repas a été servi : des hors d'oeuvre, du poisson, une salade, plusieurs desserts.

- Tu veux du café ?, dit Robert.
- Non, je ne dormirais pas, répond Germain.
- Moi non plus je n'en prends pas. Cela ne va guère avec les médicaments que je suis obligé d'avaler.

Lorsqu'ils sortent du restaurant, la nuit est presque complète. Ils reprennent leurs vélos qu'ils avaient appuyés contre le mur. Ils avancent jusqu'au pont, tournent à droite et rentrent dans la ville - l'autre côté est plutôt sa banlieue -. Les magasins sont fermés. Seuls quelques cafés demeurent éclairés et l'on aperçoit des silhouettes derrière les vitres. Ils traversent la grand-place, passent devant la mairie, dite désormais Hôtel de Ville. Puis ils s'engagent dans une longue rue qui débouche, à l'Est, sur la campagne. Ils y retrouvent les rives du fleuve et le suivent de nouveau. Il n'y a aucune auto sur la route et ils peuvent rouler côte à côte.

- C'était une bonne soirée, dit Germain. Malheureusement c'est la dernière.
- Mais non, dit Robert, je te l'ai dit, on se reverra à Paris.

Ils roulent doucement, comme s'ils retardaient le moment de leur arrivée à Malval, celui où ils se sépareront. Il fait frais, mais le froid est passé. Quelques branches flottent sur le fleuve, qui s'en vont selon son cours.

- Je ne regretterai pas Malval, dit Robert. mais le pays est vraiment beau, verdoyant. C'est agréable de s'y promener.
- Oui, dit Germain A la longue, et seul, ça va devenir lassant.

Robert rit.

- Mais tu peux sortir avec Marc ?.
- Il travaille sans cesse, dit Germain.
- Oui. Je crois que lui aussi ne va pas tarder à s'en aller. Il restera Rosy.
- D'autres vont peut-être arriver.

- Possible. Mais qui ? S'ils ressemblent au vieux bureaucrate...
Ils désignent ainsi le vieil homme qui vient à leur table.
- D'accord, dit Robert. il n'est pas très marrant.
On aperçoit à l'horizon les toits de Marquigny. A quelques fenêtres brillent encore des lampes. Bientôt, ils entrent dans la rue principale, franchissent la place, puis, traversant la route, grimpent la pente qui mène à la grande entrée. Il est dix heures du soir, elle est encore ouverte. Ils vont aussitôt au château, ne passent pas par le salon.
- Je me couche et je dors, dit Robert devant la porte de sa chambre. Je pars tôt demain.
Il s'avance vers Germain et l'embrasse sur les lèvres.

Juin s'annonce chaud. Dès ce premier jour du mois, passé le petit matin, le soleil accable le parc de Malval, brûle les fleurs, appesantit les feuilles. Enfermés dans les pavillons et dans le château, les malades n'en sortent guère. La nuit a apporté un peu de fraîcheur et tous ont dormi la fenêtre ouverte. Aux premières heures, ils la ferment, tentant, comme certains disent, de se garder au frais. Seuls les jardiniers dans le parc parcourent les pelouses, poussant devant eux les tondeuses qui aplanissent l'herbe ; ils tournent autour de la cabane en bois qui en occupe le centre, sur le côté du château, et les transforment en gazon rasé où viennent se poser les oiseaux : des merles, quelques mésanges et, parfois, un rossignol.
Ce matin, une malade est sortie, seule, en peignoir, échevelée, hurlant contre les malades du château, les accusant des pires turpitudes : vols, viols, coups, etc. Personne ne l'écoute et aucun infirmier - pas même Avanchy - ne se dérange pour venir la chercher. Elle est coutumière du fait qui ne se renouvelle pas tous les jours, mais plusieurs fois par mois. D'où vient-elle ? Quel événement ou quelle existence - car elle n'est plus jeune - motive son délire ? Elle crie et il semble que ses cris la soulagent. De temps en temps, elle pousse un long soupir, puis recommence, mais sa voix s'épuise et le crescendo diminue. Peu à peu, les injures, les sarcasmes, les accusations deviennent inaudibles. Elle rentre et soudain un grand silence se rétablit dans le parc, comme s'il ne s'était rien passé. Les jardiniers poursuivent leur travail qu'ils n'ont pas interrompu. Des livreurs en camionnettes viennent apporter des provisions aux cuisines. Ils roulent sur l'asphalte des allées, à petite vitesse, et s'arrêtent sur les bas-côtés des pavillons.
Dans leur bâtiment, les médecins se sont réunis pour leur assemblée journalière : Sarkoff, Bavin, Butier et le directeur Grapont. Sont examinés les dossiers, non de tous les malades, mais de ceux qui ont quelques chances de guérir. Le départ de Robert Gérault est considéré comme une réussite. Il n'est plus là depuis deux mois. Le cas de Germain est présenté par Sarkoff qui préconise la continuation du traitement à l'insuline. Celui de Rosy inquiète Bavin ; elle est là depuis deux ans, sans qu'aucune amélioration n'apparaisse. Elle demeure suicidaire. Marc, dit Grapont, est prêt à partir, ce n'est plus qu'une question de jours. Butier se tait. C'est lui qui s'occupe des grands délirants. Il n'a aucune bonne nouvelle à dire.
L'assemblée se disperse. Chaque médecin rejoint son bureau où il recevra dans les journée ses malades. Bavin est un petit homme aux yeux brillants, assez peu communicatif. Musculeux, grand, avec une crinière bouclée, Sarkoff est respectueux d'autrui, prêt à aider, à compatir. Grapont est un homme fort, corpulent, réputé pour ses prouesses amoureuses. On prétend qu'il fut l'amant de la fille d'un dictateur ; après la

chute de son père, elle fut brièvement internée à Malval. Quant à Butier, sa réputation n'est plus à faire. Sa dureté, voire sa cruauté avec les malades sont connues. Il ne leur adresse jamais la parole, ne répond pas à leur demande, joue de l'intimidation, pour, dit-il, les discipliner. On l'accuse même - sans doute à tort - de quelques morts.
Dans le bâtiment administratif, malgré la chaleur, chacun et surtout chacune - car il y a beaucoup de dactylos - est à son poste. Les fenêtres ont été poussées. Des ventilateurs tournent ici et là, dans les bureaux, sur les tables. On se parle peu, fatigué, dès le matin, par l'absence d'air et de fraîcheur.
Au château, à huit heures trente, la vie a recommencée par le petit déjeuner dans la grande salle à manger. Les malades y ont afflué et boivent à grandes lampées café ou thé. Des pots de lait sont posés devant eux. Marc mange vite, car il veut se mettre au travail. Rosy traîne ainsi que Germain ; ils grignotent leurs tartines tout en bavardant. Rosy dit que, pour une fois, elle a bien dormi, sans cauchemars. Elle se sent reposée.
- Je vais remonter dans ma chambre pour me laver et m'habiller, dit-elle. Puis j'irai te voir dans le parc.
Germain achève son petit-déjeuner, puis se rend, comme chaque matin, au milieu des pelouses, près de la cabane à outil. Il s'assied à son ombre ; aux autres endroits, le soleil donne à plein. Il se plonge dans ses pensées, rêvasse en attendant Rosy. Depuis le départ de Robert, leurs relations ont varié. A leur amitié ils ont décidé d'ajouter le plaisir. Comme Germain autrefois avec Annette qui lui avait appris la coutume du Bocage, ils font l'amour sans risque. L'abstinence lui pesait et, sans doute aussi à Rosy. A Rasmes, il n'avait pas d'amie, mais Philippe l'apaisait de ses caresses. Ici, à Malval, personne. Il est content d'être accueilli par Rosy dont il n'est pas amoureux, mais dont, après le départ de Rober, l'amitié le console.. Seul devant la bicoque, il lève parfois les yeux, regarde les arbres d'où viennent, par rafales, les chants des oiseaux. Mais ce jardin ensoleillé ne parvient pas à le tirer de sa tristesse.
De nouveau, la dame aux cris sort d'un pavillon dans le bois et vient au milieu des pelouses. Elle renouvelle ses injures, ses imprécations, appelant la foudre sur Malval. Par ce beau soleil, se dit Germain, la foudre ne risque pas de tomber. Les cris déchirent le silence, se répètent inlassablement. Germain s'est recroquevillé dans son coin d'ombre, craignant que la malade ne le voit et ne l'interpelle. Brusquement elle se retourne et l'aperçoit.
- Ah vous êtes là, vous. Vous me guettez, espèce de monstre.
Germain ne répond pas, ferme les yeux pour ne pas la voir.
- Répondez quand on vous parle. Qu'est-ce que vous foutez là ?
Germain entr'ouvre les yeux, murmure :
- Je me repose.
- La nuit est finie. Profitez du jour et criez avec moi.
- Non, merci, répond Germain.
Elle recommence ses hurlements, invectivant les médecins et les infirmiers, y compris Avanchy, ce qui ne déplaît pas à Germain. Elle se tait et s'assied sur l'herbe. Rosy arrive sur les pelouses, vient vers lui. Elle évite avec difficulté la dame aux cris qui veut l'agripper.

- Elle me fait peur, dit-elle en courant vers Germain.
- Elle n'est pas dangereuse, dit-il. Elle crie, c'est tout. Une manière de se soulager de sa vie.
Rosy s'assied près de lui à l'ombre.
- Je ne resterai pas longtemps, dit-elle. J'ai rendez-vous avec Bavin à dix heures.
- Tu y vas tous les jours ?
- Non, une fois par semaine. C'est suffisant. Il n'est guère aimable.
- Il n'a pas l'air agréable, dit Germain.
- Non, dit Rosy.
Elle n'en dit pas plus. Bavin l'exaspère. Mais il la maintient à Malval, ce qu'elle préfère à un retour à Metz chez ses parents. Pour elle, ce serait la fin. Malval la protège. La dame aux cris est toujours là, assise sur le gazon. Elle s'est tue. Pourtant, elle jette sur les deux jeunes un regard flamboyant. Elle se croit surveillée.
Rosy se dirige vers le bâtiment des médecins. Les cris repartent. Debout, la malade hurle de nouvelles injures, sans s'arrêter. Germain s'est réfugié dans ses pensées. Pauvre Rosy, songe-t-il. Elle est malheureuse à en crever. Où ira-t-elle après Malval ? Elle ne peut y rester. Elle a besoin seulement qu'un oeil soit posé sur elle pour l'empêcher de se tuer. Sans doute, dans peu de temps, ira-t-elle dans une maison de santé plus proche de Metz.
A l'étage du château, une fenêtre s'ouvre. Un homme apparaît, ou plutôt son buste ; aussitôt la fenêtre ouverte il s'est assis. Il est devant un chevalet sur lequel est accroché une toile. Il peint. Germain voit ses doigts qui tiennent le pinceau et, par petites touches minutieuses, composent le tableau. Derrière lui, sa chambre est éclairée par le soleil et Germain distingue le lit, une table et une chaise. Sur la chaise, des vêtements sont entassés.
La dame aux cris a entendu la fenêtre s'ouvrir. Elle est en bas, plantée devant le bâtiment. Elle voit le buste de l'homme et ses doigts en train de peindre. Elle fulmine.
- Quel malappris !. On voit sa poitrine et ses mains poilues. Qu'est-ce qu'il fabrique ?
- Il peint, lui dit Germain.
- Ah il peint. Et vous croyez qu'on est ici pour peindre ? On doit travailler, jeune homme, et non se distraire.
Elle marche de long en large sur les pelouses, en grondant. Puis elle reprend son discours.
- Ce monsieur aura de mes nouvelles. Moi, une dame, je ne puis supporter qu'il soit demi-nu devant sa fenêtre, se livrant à une activité inutile. Il n'est ni Léonard de Vinci, ni Breughel. C'est un peintre du dimanche. Il perd son temps.
Germain regarde l'homme absorbé dans son activité. Il semble s'y adonner avec passion. Sans doute entend-il à peine les cris de la dame. Il ne manifeste aucun agacement.
- Il ne me répond pas, ce mufle, lance-t-elle, entament une nouvelle péroraison. Il se croit seul au monde. Monsieur se prend pour un grand artiste. Ah ouiche. Tout juste bon à barbouiller. Ecoutez-moi, brute épaisse. Je veux que vous me répondiez.
L'homme l'ignore. Il ne semble pas réaliser que c'est à lui qu'elle s'adresse. Il se lève. il est nu. Il doit avoir la quarantaine. Son sexe ballotte entre ses jambes ; lors-

qu'il se retourne, il montre ses fesses. Il ne sait pas qu'il est visible. La dame aux cris se met à hurler.
- Quelle horreur ! Cet homme ose se montrer nu devant moi. Aucun respect pour ma personne. Je me plaindrai au directeur.
Elle s'en va à grands pas vers un pavillon du bois. Rosy est revenue de sa visite à Bavin.
- Ca s'est bien passé ?, lui demande Germain.
- Comme d'habitude. Il est toujours aussi ennuyeux.
Son visage est rigide, comme s'il avait été pétrifié par quelque vision insoutenable. Elle a les yeux légèrement fixes, semble ailleurs.
- Viens, Rosy, lui dit Germain. On va se promener un peu dans le bois, ça te détendra.
Elle marche près de lui. Il ne la regarde pas. Il sait que peu à peu elle va pleurer et qu'ensuite elle ira mieux. Il ne tarde guère à entendre à ses côtés ses soupirs, ses gémissements. Il y est habitué. Souvent, les jours où elle voit Bavin, elle réagit de cette manière, comme si sa détresse ne pouvait s'exprimer qu'après l'avoir vu. Germain sait qu'il faut la laisser tranquille, ne pas lui parler. D'elle-même, elle reprendra la parole. Au bout de dix minutes de marche, elle s'essuie les yeux. Puis elle murmure :
- La dame aux cris est revenue ?
- Et comment ! Elle a hurlé contre un type qui s'était assis à la fenêtre de sa chambre et qui peignait un tableau. Le type était torse nu.
- Elle est si pudique, cette dame, qu'elle ne puisse voir la poitrine d'un homme ? , dit Rosy.
- Faut croire. Elle était indignée. Elle lui reprochait aussi de faire un travail inutile.
- Et l'autre, qu'est-ce qu'il a dit ?, demande Rosy.
- Il n'a rien dit. On aurait cru qu'il ne l'entendait pas. Il continuait de peindre.
Germain se met à rire.
- Pourquoi tu ris ?
- Parce que la fin de l'histoire est comique. La dame aux cris s'est plantée sous la fenêtre, hurlant toujours. Alors le type s'est levé. Il était nu comme un ver. On voyait son sexe et ses fesses. La dame aux cris n'a pas supporté. Elle est partie, en criant qu'elle allait se plaindre à la direction.
Rosy rit à son tour.
- Dommage que je n'ai pas été là, dit-elle.
- Ben, c'est du propre, dit Germain.
- Ecoute, Germain, dit-elle avec un sourire de connivence, je ne suis pas une oie blanche.
A petits pas, ayant fait leur promenade dans le bois, ils se sont rapprochés de la cabane. Le son d'une cloche annoncera l'heure du déjeuner. Au bas de la bicoque, à l'ombre, s'est assis un jeune homme. Il lit. Sa lecture semble l'occuper entièrement, au point qu'il n'entend venir ni Rosy ni Germain. Ils sont presque à sa hauteur quand le grattement de leurs pieds sur les pelouses lui fait lever la tête. Il les regarde, ahuri, comme s'il était resté dans l'univers de son livre.
- Que lisez-vous de si passionnant ?, lui dit Rosy.
- Un policier.

Près de lui, est posé un autre livre. Germain lit le titre. C'est un dictionnaire anglais-français.
- Vous apprenez l'anglais ?, lui dit Germain.
- Oui, j'essaie.
- Votre roman policier est en anglais ?
- Non, en français.
Il retourne à sa lecture. Rosy et Germain se sont assis sur l'herbe.
- J'ai peur des bêtes, dit Rosy.
- Il n'y en pas, répond Germain.
Le jeune homme sort à nouveau de sa lecture. Il les interroge :
- Qu'est-ce qui se passe ici ?, dit-il.
- Rien. Dans une maison de santé, il ne se passe jamais grand chose, dit Rosy.
- Je suis arrivé ce matin à Manville. J'ai pris le car et me voici à Marquigny ou, plutôt, à Malval. J'ai bien peur de m'y embêter.
- A part lire et se promener, il n'y a pas beaucoup à faire, dit Germain.
- Du tennis ?
- Il y en a un, là, derrière le arbres.
- La piscine ?
- Il faut aller au village.
- Pourquoi êtes-vous là ?, demande-t-il aux deux.
C'était la question à ne pas poser. Ni l'un ni l'autre ne répondent.
- Moi c'est mon père qui m'a envoyé dans ce bled. Il prétend que je suis malade, que je ne tourne pas rond. Mais je me sens très bien.
- On ne sait jamais, dit perfidement Rosy, pour se venger de la question.
- Je ne suis pas foldingue, dit le jeune homme, c'est mon père qui l'est.
Il s'interrompt et fixe un regard extasié, non sur Germain et Rosy, mais sur quelqu'un qui est derrière eux. Il bat des paupières et Germain ne doute guère que la plus belle des femmes de Manville, de Marquigny ou de Malval - mais laquelle ? - vienne d'apparaître. Il se retourne et voit venir vers eux l'homme qui, une heure plus tôt, peignait à sa fenêtre et avait montré son intimité à la dame aux cris. Rien, dans cet homme, ne justifie le regard halluciné du jeune homme. Il est habillé, marche lentement et vient machinalement vers le groupe qu'ils forment, mais sans s'intéresser tout particulièrement à eux - ni à lui -. Il arrive à leur hauteur, Le jeune homme se précipite et l'accueille avec de grandes démonstrations joyeuses.
- Vous paraissez en pleine forme, cher Monsieur, lui dit-il. Peut-être accepteriez-vous de faire une partie de tennis avec moi ?
- Non, répond l'homme. J'ai l'intention d'aller déjeuner.
- Il est si tard ?, dit le jeune homme. Comme c'est dommage. J'aurais aimé faire plus amplement votre connaissance.
Il accompagne cette déclaration d'un sourire et d'oeillades sans ambiguïté. L'homme se détourne, va vers Rosy et Germain.
- Je m'appelle Henri Garant, dit-il. Je suis arrivé tard dans la nuit. Je n'ai vu personne.
- Nous, dit Rosy, on est Rosy Léty et Germain Gromier.
L'homme - Henri - se met à rire.

- Mais vous êtes quand même deux personnes ?
- On est copains, dit Rosy.
- Je n'en doute pas, répond Henri.
Le jeune homme, se sentant délaissé, renouvelle ses assauts.
- Venez donc dans ma chambre. Je vous montrerai ma nouvelle raquette.
De nouveau, un coup d'oeil complice. Henri ne répond pas. L'autre insiste.
- Je pourrai vous prêter des livres. J'ai toute une collection de romans policiers.
- Je n'en lis pas, dit Henri.
Il se détourne de nouveau vers Rosy et Germain.
- Cela faisait plusieurs nuits que je ne dormais pas. Heureusement, cette nuit, j'ai enfin fermé l'oeil. Je suis moins épuisé.
- Ici, vous vous reposerez, dit Rosy. On y est au calme. Et puis, les beaux jours sont là.
- Vous avez raison. Cela va me faire du bien. J'en ai besoin.
Il s'est assis sur l'herbe près d'eux, évitant le jeune homme toujours prêt à lui parler.
- Qu'est-ce qu'il me veut ?, murmure-t-il.
- Vous n'avez pas deviné ?, dit Germain en riant.
Rosy rit aussi.
- Non, je ne comprends pas.
- Il vous drague, dit Rosy.
- Merde, s'exclame Henri.
Le jeune homme interpelle Rosy.
- Pourquoi ris-tu ?
- D'abord, répond Rosy, je ne vous permets pas de me tutoyer. Je ne vous connais pas. Ensuite, je ris quand je veux et n'ai pas de comptes à vous rendre.
- Il n'a pas l'air méchant, dit Germain.
- Il est emmerdant, dit Henri. Et comment s'en débarrasser ?
Le jeune homme a repris ses déclarations.
- Cet après-midi, cher Monsieur, dit-il en ne s'adressant qu'à Henri, je vous emmènerai, si vous le voulez bien, dans la campagne. Nous visiterons le village et les fermes. Il paraît que le pays est agréable.
- Qu'est-ce que je dois répondre ?, murmure Henri.
- Rien, lui dit Germain. Qu'il parle tant qu'il veut.
- Il nous assomme, dit Rosy à voix haute.
Elle lui crie :
- Vous ne pouvez pas vous taire.
- Dites-donc, répond le jeune homme, à mon tour de vous dire que je parle quand je veux.
- Vous parlez trop, dit Rosy.
- Ce n'est pas à vous que je m'adresse, mais à ce monsieur, dit-il en désignant Henri. J'espère que vous allez rester longtemps à Malval. J'y suis pour un séjour non déterminé. Mon père me déteste. Il prétend que je suis malade de la tête.
- C'est vrai, dit Rosy.
- Je ne vous demande pas votre avis, répond le jeune homme. Venez avec moi, dit-il en se levant et en s'avançant vers Henri. Nous allons nous promener dans le bois.

- Mais je n'ai aucune envie de me promener. J'ai faim. il est bientôt l'heure du déjeuner.
- Il est servi à midi et demi, dit Germain.
Le jeune homme s'assied auprès de Henri.
- Vous venez de loin ?
- De très loin.
- Moi je suis venu de Paris hier. Ah, quel voyage ! A part un homme charmant dont j'ai fait la connaissance, je n'étais entouré, dans mon compartiment, que de malotrus qui me rabrouaient.
- Normal, dit Rosy, vous êtes canulant.
- Ca veut dire quoi ?
- Trop collant, si vous préférez.
Rosy se lève et s'en va. Henri se tourne vers le jeune homme.
- Je ne comprends pas ce que vous me voulez. Ca fait un quart d'heure que vous me proposez de visiter votre chambre ou d'aller en promenade avec vous. Nous ne nous sommes jamais vus. Je ne sais même pas votre nom et n'ai pas envie de le connaître.
- Bernard, crie le jeune homme. Bernard Beaussier.
- Cela ne m'intéresse pas, dit Henri.
- Vous êtes épouvantable, dit le jeune homme. Mon père est haut magistrat, ma mère fut riche. Et vous me traitez comme n'importe qui. Moins bien que lui - il montre du doigt Germain - que vous ne connaissez pas plus que moi.
- Lui il est poli, dit sèchement Henri.
- Mais en quoi suis-je impoli ?. Vous me plaisez, j'ai envie d'être en votre compagnie.
- Pas moi, dit Henri.
- Bon, n'en parlons plus répond Bernard. Je ne resterai pas longtemps à Malval. Je m'y déplais.
-Tant mieux, dit Henri.
- Vous m'énervez, crie Bernard d'une voix stridente.
- Calmez-vous, répond Henri. Sinon, j'appelle un infirmier.
- Vous me croyez fou ?
- Oui.
Il se tourne vers Germain, dit :
- Je n'ai jamais vu un type pareil.
Le jeune homme s'en va.
- Venez, dit Henri à Germain. C'est l'heure du repas. Marchons un peu. Je vous raconterai, cet après-midi, qui je suis. Vous serez surpris.
- Vous semblez triste, dit Germain.
- Je le suis. Je n'en peux plus.

Depuis neuf heures du matin, en ce premier jour de Juin, Henri, Rosy, Germain et Marc jouent au tennis. Le terrain est aménagé derrière des buissons, à l'Est du château. La chaleur n'est pas encore montée et, jusqu'à onze heures, ils espèrent, tous les quatre, faire quelques parties. Marc doit quitter Malval dans les prochains jours. Ses cours sont prêts pour la rentrée. Il va retrouver à Manville sa femme et ses enfants qui sont souvent venus le voir. Le séjour de Rosy est, par Bavin son médecin, prolongé de six mois, puis elle ira, comme prévu, dans un établissement près de Metz où elle sera plus près de ses parents. Leur métier - pharmaciens - ne leur permet guère de venir à Marquigny qui est à trop longue distance. Germain ne sait quand il quittera Malval. il ne souhaite pas son départ, affolé à l'idée de se retrouver à Rasmes, rue aux Herbes, sous l'emprise de sa mère. Henri est là depuis près de deux mois, il ne parle pas de partir. Il passe par des jours d'accablement où il reste enfermé dans sa chambre, puis il se ressaisit et on le revoit aux repas et sur les pelouses. Aujourd'hui, il est en forme. Dès le petit déjeuner, il a proposé une partie de tennis. Rosy, Germain et Marc ont aussitôt accepté. Les autres malades ne jouent pas avec eux. Le jeune homme enflammé par Henri et qui aimait le tennis n'est pas resté à Malval ; il a demandé son déplacement dans un autre établissement et l'a obtenu. Les parties se succèdent. C'est l'équipe Marc-Rosy qui gagne. Mais Germain et Henri ne désespèrent pas de remonter le nombre de leurs points. Les quatre sont de force inégale. Marc et Rosy sont d'excellents joueurs, tandis que Henri et Germain sont de niveau moyen. Les balles claquent au dessus du court, effarouchent les oiseaux dispersés dans les buissons. De temps en temps, les joueurs font des pauses et boivent à la régalade de l'eau minérale en se passant la bouteille. A cette heure de la journée - dix heures du matin -, le parc est calme. La dame aux cris ne s'est pas manifestée. Le ronronnement des tondeuses sur les pelouses voisines ne trouble guère le silence. Seuls les oiseaux entretiennent dans les arbres et dans les buissons un vacarme que coupe le claquement des balles, bruit qui les fait taire brièvement. Des malades se promènent. Certains viennent jusqu'au court et restent un peu, pour assister aux parties. Puis ils repartent et s'enfoncent dans le bois. Parmi les malades, il y a peu de couples. Ceux qui se sont constitués - quelquefois depuis de longues années - pouvaient être autrefois mariés, chacun de leur côté. Mais les familles, chez les grands malades, sont oubliées et de nouvelles unions peuvent apparaître, plus ou moins durables. Depuis la fin d'Avril, le beau temps n'a pas cessé, favorisant les promenades dans le parc ou les balades à l'extérieur. Henri et Germain partent souvent l'après-midi, roulent en bicyclette jusqu'au soir tout en bavardant. L'eau est encore trop froide pour se baigner dans le fleuve, mais ils comptent bien s'y rendre vers la fin du

mois. Une plage à l'entrée de Manville attire, chaque année, les baigneurs. La discipline à Malval n'est guère stricte, sauf en ce qui concerne les chroniques, c'est-à-dire les grands malades. On peut sortir de l'établissement quand on veut, aller à Marquigny, y prendre des repas, passer la soirée à Manville - comme l'ont fait, il y a peu de temps, Robert et Germain -. Il est seulement interdit de dormir ailleurs, mais on peut rentrer à n'importe quelle heure. Les lieux ne sont pas tristes, mais leurs habitants. Si Rosy, Marc, Henri, Germain parviennent à se distraire et quelquefois à rire ensemble, la plupart des malades - et eux-mêmes - vivent une sorte d'abandon, de mélancolie qui ne les quitte guère. Leurs histoires sont différentes. Mais l'aboutissement est le même : cette désespérance, ce sentiment d'inutilité, d'impuissance contre lesquels ils ont du mal à lutter. La vie leur est une charge.
Les parties de tennis se sont arrêtées à onze heures et chacun des membres du groupe s'est retiré dans sa chambre. Dehors il fait si chaud que demeurer sur les pelouses est un exploit qu'aucun ne tente. Henri et Germain prennent une douche. Marc et Rosy en font autant et l'on entend, à l'étage, l'eau couler dans les tuyaux. Puis ils sortent ensemble dans le couloir, descendent au rez-de-chaussée et se dirigent vers la salle à manger. Après le départ de Robert, la tradition de se réunir à quelques-uns en une seule table a été gardée. Dans le mois qui a suivi, Henri a remplacé Robert. La dame russe est dans un autre groupe. D'autres malades viennent à cette table : le vieux bureaucrate, l'industriel en boutons que sa faillite a rendu dépressif, deux jeunes filles qui ne disent pas un mot aux autres et ne se parlent pas entre elles. Le petit groupe de Rosy, Marc, Henri et Germain mène le débat avec parfois des interventions brèves du vieux bureaucrate ou de l'industriel soudain intéressé par quelque remarque. Germain est le plus jeune et tire profit de son âge. On le cajole, on le sert le premier, les autres refusent d'être servis avant lui. Il a faim, le pauvre petit, dit l'industriel. Il est ami avec Rosy, avec Marc et, depuis peu, avec Henri. Au cours des deux mois, leurs relations se sont nouées et sont devenues affectueuses. Henri ne l'embrasse pas comme le faisait Robert, mais, souvent, il le prend par les épaules ou il se bagarre avec lui. Pour Germain, Henri n'a pas remplacé Robert, à qui il écrit chaque semaine et qui lui répond. Mais il a trouvé en lui quelqu'un d'attentif, l'écoutant et se livrant par des confidences dont il sait qu'elles ne seront pas divulguées. Henri est une sorte de personnage. Il a fait partie, à Londres, de l'entourage du chef de la France libre. Cela, à Malval, tout le monde le sait. Ce qui demeure ignoré, c'est la suite : le retour en France, la poursuite de sa fonction, puis son renvoi. Ce renvoi est à l'origine de l'hospitalisation d'Henri à Malval. Il s'est mal remis de cette éviction brutale. Il a une femme et deux enfants qui doivent venir le voir. Il les attend avec impatience. Le repas de midi se déroule comme chaque jour, lentement, sous la surveillance d'Avanchy qui ne se préoccupe que de Germain. Mais ses incursions deviennent de plus en plus rares ; les convives protestent. A table, la discussion part sur la renaissance de l'Allemagne. De ce pays brisé - que Germain avait visité en 47 - sort doucement une nation forte, avec une Constitution démocratique solide et une économie florissante. Les convives s'étonnent de retrouver sur la scène internationale un pays ruiné et, de plus, humilié par l'hitlérisme. Des écrivains comme Heinrich Böll commencent à exprimer la culpabilité que ressentent les Allemands devant l'ampleur qu'ont pris le nazisme et ses millions de victimes, celles des camps. Mais

on parle peu des camps. Seule Rosy a lu le livre de David Rousset *les Jours de notre mort* et celui de Robert Antelme *L'Espèce humaine*. Elle en rapporte brièvement les contenus. Mais le problème économique allemand dans l'actuel intéresse beaucoup plus ceux qui l'entourent.

Germain regarde Rosy. Ils se sont compris. Elle souffre de ce silence sur les camps, malgré les témoignages, silence fait beaucoup plus d'ignorance que de mauvaise volonté. Aucun des convives n'est antisémite. Mais ce passé vécu enfant par Rosy, connu vaguement par Germain dans l'adolescence, ou de Henri et de Marc par les journaux, faut-il le laisser resurgir ? Personne ne se prononce. Et la conversation continue sur la production accrue de l'acier dans la Ruhr. Le repas achevé, le passage au salon dure peu. Le café est aussitôt servi. Ceux qui jouent au billard commencent un tournoi ; les autres vident lentement leur tasse. Marc se hâte de boire la sienne et va travailler au fignolage de ses cours. Rosy se ressent de la fatigue du matin, après les parties de tennis, et monte s'allonger dans sa chambre. Henri et Germain se retrouvent l'un en face de l'autre.

- Cet après-midi, on fait une promenade, dit Henri.

- On va crever de chaleur, répond Germain.

- Non, dit Henri. On va longer le fleuve. On sera à l'abri des buissons et on aura la fraîcheur de l'eau.

- Comme vous voulez, dit Germain.

Ils ont gardé le vouvoiement. Germain ne parvient pas à tutoyer ce personnage qui lui a raconté son histoire. Son histoire dans l'Histoire. Ils sont partis par la porte au bas du parc, évitant la grande entrée où montent souvent des voitures. Ils ont rejoint la route sans traverser le village et gagné la rive droite du fleuve. C'est vers sa source qu'ils vont, tournant le dos à Manville. L'ancien chemin de halage est devenue une petite route macadamisée. Des arbres bordent l'un de ses côtés, celui du fleuve. Germain et Henri avancent l'un près de l'autre. Ils ne redoutent pas les autos qui s'aventurent rarement dans ces parages ; elles préfèrent la grand-route plus rapide. Le temps est toujours aussi chaud, mais, à l'abri des arbres, il fait frais et l'humidité qui vient du fleuve accentue cette fraîcheur. Les deux hommes roulent en silence. Parfois ils entendent un poisson sauter dans l'eau, une cabriole à sa surface qui s'achève par un plongeon.

- C'est un brochet, dit Henri.

Ou bien :

- C'est une carpe.

Germain ne connaît rien des poissons et approuve sans broncher. Henri se met à rire, murmure :

- Si je vous disais qu'il s'agit d'une baleine, vous diriez oui.

- Henri, les poissons c'est pas mon truc. En plus, je n'aime guère en manger.

- Ah moi si, le poisson de rivière et celui de mer. Pendant la guerre, en Grande Bretagne, on n'osait pas pêcher, au moins en mer. On redoutait de se faire remarquer par l'ennemi, toujours aux aguets sur les côtes. Mais, après la guerre, revenu en France, j'allais souvent, avec ma femme, juste après notre mariage, en Bretagne. Nous pêchions au filet sur un petit bateau, en restant près du rivage. Et nous mangions nos poissons.

- Que ça ?, dit Germain.
- Oui, que ça. Et c'était délicieux. On a passé de bons moments à la pêche.
- Et la chasse ?, dit Germain.
- Vous aimez la chasse ?, demande Henri.
- Non, pas du tout. Mon grand-père et mon père chassaient avant la guerre. Mon père y a renoncé. Il n'aime plus tuer.
- La guerre. Il était dans la résistance, m'avez-vous dit. Moi j'étais aviateur, vous le savez. J'ai du tuer par obligation.
- En bombardant ?
- Non, en attaquant des Stukas, des avions ennemis qui nous harcelaient.

Le temps a passé. Ils sont parvenus au but de leur promenade, une cascade qui descend d'un rocher dans le fleuve. Le rocher est isolé, dans ce pays guère escarpé. La cascade jaillit de la roche, venue d'on ne sait où. Comme le rocher est assez haut, elle se déverse à grande eau, en faisant un bruit continu, comme un grondement d'orage. Germain et Henri se sont approchés. Mais ils restent néanmoins à distance, craignant d'être éclaboussés.

- Elle est belle, dit Henri.
- Un peu effrayante, répond Germain.
- Ah bon. En quoi est-elle effrayante ?
- Comme beaucoup de phénomènes naturels : les éruptions, les inondations, les raz de marée, les éboulements. On ne sait pas ce qu'elle peut provoquer.
- Mais, Germain, rien de plus que ce que vous voyez.
- Je n'en suis pas convaincu. L'hiver, son débit peut augmenter et faire monter celui du fleuve.
- Oui, je n'y avais pas pensé. Mais nous sommes en été.

Ils s'étaient arrêtés pour regarder la cascade ; ils ont repris leur vélo. Ils doivent contourner le rocher pour rejoindre le chemin qui continue de l'autre côté.

- J'ai vu une inondation, dit Germain, en 44, à Brévigneux près de Bellance. Tout le pays était recouvert d'eau. On ne voyait plus que le toit des fermes.
- Il y avait eu de grosses pluies ?, demande Henri.
- Mais non. Ce sont les Allemands qui avaient ouvert l'écluse d'un barrage en amont du fleuve , ce fleuve-ci, mais plus près de son embouchure .
- Drôle d'idée ! C'était pour punir la ville.
- Pas du tout. C'était pour s'emparer de deux journaliers qu'ils soupçonnaient d'être des résistants, ce qu'ils n'étaient pas. Ils avaient été dénoncés. On a essayé de les sauver, en les cachant, chez ma grand-mère, dans un arbre du parc. Ils ont été pris tous les deux et fusillés.
- Triste histoire, dit Henri.

Ils poursuivent leur cheminement. Bientôt, sur l'étendue plate des prés qui sont au delà du rocher, apparaît à l'horizon un village.

- On va pouvoir se reposer un peu. Et boire un coup., dit Germain
- D'accord, dit Henri.

Le chemin longe toujours le fleuve, mais une bifurcation s'annonce qui mène au village. Les deux cyclistes s'y engagent.

- On reviendra par l'autre rive du fleuve, dit Henri. Il y a aussi un chemin. Et un pont avant Marquigny.
- Le grand pont, comme on dit. Il a sauté au début de la guerre, en 40. Il a été vite reconstruit. Son absence coupait la région en deux, m'a dit Marc.
Ils sont arrivés à l'entrée du village. Sur leur droite, une auberge avec son toit d'ardoises, ses deux étages et sa terrasse ombragée les attire.
- Si on s'arrêtait là ?, dit Henri.
- On ne peut pas trouver mieux, répond Germain. A l'intérieur du village, on serait enfermé ; il n'y aurait pas d'air.
Ils mettent pied à terre, appuient leur vélo contre un muret, le long d'un jardin. Puis ils s'assied à l'ombre. Ils sont seuls. Une jeune femme se présente, pour prendre la commande.
- On a faim, dit Henri.
- Je peux vous faire des oeufs sur le plat, avec un peu d'ail.
- Oh oui, dit Henri. Et en même temps, de l'eau fraîche et une grande tasse de café.
- Pour moi aussi, dit Germain.
Ils attendent patiemment d'être servis, en commentant leur parcours.
- Ca valait le coup, dit Germain. La cascade est superbe.
- Il fait bon ici, aussi frais qu'au bord du fleuve, dit Henri.
- On est bien, dit Germain.
Au moment de leur départ, ils demandent à la jeune femme si un pont à proximité leur permet de franchir le fleuve.
- A proximité, non, répond la jeune femme. Il faut que vous fassiez encore cinq kilomètres au delà du village. Là vous retrouverez la route et le pont qui va vers l'Est.
- Bon, dit Germain. Cinq kilomètres, c'est pas loin.
- Non, dit Henri.
Ils repartent sur le chemin, le long du fleuve. L'après-midi s'écoule, la fraîcheur sous les arbres augmente.
- Bientôt on va geler, dit Germain en riant.
- En Juin, geler ?, lance Henri. Vous avez peur de la neige ?
- Je n'aime pas les sports d'hiver, dit Germain. J'y suis allé une année, je me suis embêté.
- Moi j'aime beaucoup le ski, j'y vais chaque hiver avec ma femme. Les enfants sont encore un peu petits, mais on s'en débrouille. On emmène une nurse.
- Cinq ans et trois ans, c'est ça ?, dit Germain.
- Eh oui, ma fille a déjà cinq ans, conçue en 44, l'année de mon mariage à Londres.
- Mais votre femme est française ?
- Oui. En revanche, ma mère est anglaise. Mon père était français, diplomate comme moi, mais dans un grade beaucoup plus élevé.
Germain n'ose insister. Henri lui a dit qu'il n'avait plus guère d'espoir de faire carrière.
- Moi, dit Germain, je vous l'ai dit, mon père est ingénieur à la SNCF. C'est lui qui dirige le réseau dans la région de Rasmes. Pendant la guerre, il a fait sauter pas mal de trains. Il savait comment s'y prendre.
- Maintenant, il entretient le réseau qu'il était chargé de saboter.

- Il ne s'en plaint pas. Il aime son métier.
- J'aimais aussi mon métier. Etre aviateur, c'était mon rêve. je l'ai réalisé. Mais maintenant, depuis ma blessure, je ne peux plus voler.
Germain ne répond pas. Ils roulent de nouveau vers le pont, au delà du village. Mais Henri ne parle plus. Une grande tristesse marque ses traits et Germain n'ose intervenir. Henri lui a raconté l'essentiel : son renvoi par le leader, l'année précédente, après six ans de travail à ses côtés. Henri n'a pas encore compris la raison profonde de ce renvoi. Comme il le faisait souvent, il avait assuré, pour le leader, des dépenses courantes. Cela représentait une somme, sinon considérable, au moins importante. Mais le leader ne s'occupait guère des contingences. Chez lui aussi, l'intendance suivait. Or Henri n'était pas riche. Il n'avait pour vivre qu'un salaire dans un ministère à un grade moyen. Sa femme ne travaillait pas et il avait deux enfants. Une dépense impromptue ne le gênait pas, à condition qu'elle soit assez rapidement remboursée. Un comptable s'occupait de la gestion privée des fonds du leader, peu abondants, constitués en grande partie de revenus venant de livres qu'il avait écrit avant la guerre ; il refusait de toucher la pension correspondant à son grade dans l'armée. Son insouciance vis-à-vis de ses dettes venait sans doute du prestige qu'il avait acquis et de la place qu'il tenait à garder. Ou il avait oublié sa dette, ou il ne la jugeait pas essentielle. En tout état de cause, il n'avait pas donné d'ordre à son comptable pour la rembourser. Les grands hommes ne le sont pas nécessairement dans les petites choses. Lorsqu'Henri avait réclamé sa créance au comptable, le leader prévenu lui avait écrit de se faire rembourser ; mais, dans la même lettre, il le renvoyait. Apparemment les deux faits n'étaient pas liés. Mais Henri n'avait jamais su pourquoi il était renvoyé. Roulant près de Germain sur le chemin qui longe le fleuve, il rumine son chagrin, la fin d'une aventure personnelle qui lui tenait à coeur. Il admirait le leader et l'avait servi fidèlement. Il ne comprenait pas son geste. Parfois il murmure :
- Pourquoi ? Mais pourquoi ?
Puis il s'abîme à nouveau dans son amertume. Il dit brusquement :
- Il n'aime pas les êtres humains, seulement ses idées.
Ils sont revenus à la cascade. La vue de l'eau qui se déverse a distrait Henri, l'a éloigné de sa peine. Germain en profite pour lui parler.
- Le Tour de France commence le mois prochain. Il passera peut-être par ici.
- Non, dit Henri, ce n'est pas prévu. Il passe plus à l'Ouest.
Et il se lance dans une longue analyse du Tour de France, depuis sa création jusqu'à maintenant, en montrant ses tenants et aboutissants financiers, sa qualité sportive, mais aussi ses tares - certains coureurs prennent des médicaments pour courir plus vite -. Son analyse est à la fois laudative et critique. Il est informé jusque dans le détail sur ce phénomène national.
- Mais comment savez-vous tout ça ?, lui demande Germain.
-Il a bien fallu. On me demandait des explications sur tout ce qui se passait en France. Je me tenais au courant, allais voir les intéressés, les interrogeais. J'étais mandaté.
- Ah oui, dit Germain, j'oubliais. Vous étiez en fonction.
- Drôle de fonction, dit Henri. Je faisais plusieurs métiers : l'informer certes, mais aussi veiller à sa sécurité, servir d'intermédiaire avec ceux qu'il ne recevait pas, mais

à qui il avait à poser des questions. Déjà, en 45, c'est moi qui l'ai mis en relation avec Malraux. C'était curieux, d'ailleurs. Ils voulaient se connaître, mais aucun ne s'y risquait. C'est moi qui ai tout arrangé. Je lui ai dit que Malraux voulait le voir, et j'ai dit la même chose à Malraux. On a fixé l'heure et ils se sont vus rue Saint Dominique.

Henri aime à raconter ce genre de détails à Germain.

- J'ai lu *La Condition humaine* et *L'Espoir*, dit Germain. C'est très beau.
- Malraux prépare un gros livre sur la peinture et la sculpture. Il sortira bientôt.

Ils ont traversé le fleuve avant Marquigny, sur le pont qui précède le village. Bientôt, ils sont dans la rue principale.

- Je crève de soif, dit Henri.

Ils s'arrêtent sur la place, à la terrasse d'un café. Marc y est attablé. Il lit.

-Ah, vous voilà, dit-il. Vous vous êtes bien promenés ?

- Magnifique, dit Germain. On a vu la cascade.
- Ah, elle est belle, dit Marc. C'est la fierté du pays.
- Et toi ? Tu as travaillé ?, lui dit Germain.
- Tout l'après-midi. Je suis fin prêt pour la rentrée.
- Elle se fera sans moi, dit Germain.

A midi, le village de Marquigny baigne, en ce début de Juillet, dans la chaleur. Elle alourdit les démarches, efface l'ombre jusque sous les arbres, marque les visages de traces, comme si le soleil y laissait son empreinte. Les femmes sont en robes claires, légèrement décolletées ; elles achèvent leurs courses à l'épicerie et à la boucherie. Au café, c'est l'heure de l'apéro. Des hommes - des paysans, des employés, des infirmiers de Malval - sont au comptoir ou assis dans la salle et à la terrasse. Ils sirotent, pour la plupart, un pastis. La carafe d'eau fraîche est devant eux. Les conversations sont bruyantes, avec parfois des exclamations et des rires. A l'une des tables, Avanchy est assis avec Bavin. Le médecin et l'infirmier s'entendent. En revanche, Avanchy n'apprécie guère Sarkoff, Butier et, surtout, Grapont le directeur. Il fait souvent des confidences à Bavin sur les malades et sur ses collègues infirmiers, n'épargnant même pas à l'occasion les médecins.
- J'ai encore eu des ennuis avec Germain Gromier. Quel imbécile !
- Allons, dit Bavin, ne parle pas comme ça d'un malade en public.
- Pas grave, dit Avanchy. Personne ne le connaît. C'est un pauvre type.
- Qu'est-ce que tu lui reproches ?
- De ne jamais obéir. Je lui ai dit de faire attention à sa tenue à table. Il mange salement. J'ai beau intervenir presqu'à chaque repas. Cela ne sert à rien.
- Ses voisins s'en plaignent ?
- Non, dit Avanchy. Mais ce n'est pas une raison.
- Laisse tomber. S'ils sont contents comme ça...
- Je crois, dit Avanchy, que Henri Garant fait de l'espionnage.
- Quel espionnage ?, dit Bavin en riant.
- Il doit être chargé de savoir si notre établissement fonctionne bien ou mal. Il a du quêter aussi des renseignements dans le département.
- Il faut s'en méfier, dit Bavin. Malgré son échec, il doit avoir gardé du pouvoir et des relations.
- Oh oui, dit Avanchy.
Dans sa chambre, Henri s'apprête pour le déjeuner. Il a passé sa matinée à peindre. Il aime miniaturiser les formes, les couleurs, les rendre congruentes ou discordantes les unes vis à vis des autres. Ses conversations avec Malraux ont aiguisé son goût pour la peinture. Il ne vise pas à un style - ce que Malraux lui reproche -, mais à obtenir ce qui lui plaît à lui-même, ce qui lui renvoie une impression, un sentiment qu'il ne parvenait pas à exprimer. Ce rapport à la peinture est évidemment, pour Malraux, peu admissible. Le peintre est, pour lui, celui qui, puisant dans une tradition, fait surgir une transformation de cette tradition et projette, par la découverte d'un style, du nouveau dans la peinture et, par là-même, dans le monde. C'est au moins ce qu'il a expliqué à Henri, en citant aussi bien Goya que Picasso ou Braque. A vrai dire, Henri aime mieux les gens - les personnes - que les tableaux. Ce qui n'est pas le cas d'un peintre, s'il croit à la peinture. Henri s'intéresse plus à Germain qu'au tableau qu'il est en train de peindre. Drôle de bonhomme, songe-t-il. Il semble avoir du mal à se démêler d'un écheveau familial auquel s'imbriquent son adolescence et sa décou-

verte de la vie. Son refus de travailler, de faire ses études, le ramène en arrière, à l'enfance ou à la pré-adolescence. Il ne veut pas quitter un temps qui le maintient hors de la vie réelle. Henri a parlé de lui avec Marc. Robert, dit Marc, a eu une influence réelle sur Germain. Il l'a, au fond, obligé, par son propre cas, ses propres difficultés - lui Robert les lui racontait -, à s'interroger sur lui-même. C'est déjà un pas de franchi. Mais, pense Marc, il ne faut pas le brusquer. Henri est attiré par Germain qui lui plaît. Mais toute intrusion dans sa vie, toute atteinte à son corps peuvent être mal vécues par lui, rompre le mouvement qui le mène vers ce qu'il cherche. Il est descendu dans la salle à manger pour le déjeuner. Germain est absent, mais Marc et Rosy sont là ainsi que les deux jeunes filles muettes, le vieux bureaucrate et l'industriel en dépression. Dès les hors d'oeuvre, la conversation est joyeuse. Le beau temps incite à la gaieté et Marc raconte avec enjouement ses aventures d'enseignant à l'université de Manville. La littérature intéresse ses élèves et il parvient à leur faire connaître aussi bien Racine que Mallarmé ou Apollinaire.

- Vous avez de la chance, Marc, lui dit Henri. Ce n'est pas toujours le cas. Moi, j'ai fait ma scolarité au collège des Monts, un très bon établissement où j'étais pensionnaire. J'y ai rencontré le fils d'un célèbre écrivain et nous sommes devenus amis. C'est par lui que j'ai aimé la littérature et, par la littérature, j'ai aimé la peinture à laquelle je consacre mes loisirs.

- Vous peignez ici ?, lui demande Rosy.

- Bien sûr.

- Vous nous montrerez vos tableaux ?

- Celui que je peins, quand il sera fini.

Rosy lui sourit.

- La peinture, ça ne sert à rien, dit l'industriel en dépression.

Les jeunes filles, d'habitude muettes, font Oh.

- Vous protestez, leur dit Henri et vous avez raison. C'est parce que la peinture ne sert à rien qu'on l'aime.

Le vieux bureaucrate secoue négativement la tête. Il murmure :

- Billevesées.

Marc vient au secours d'Henri.

- Je ne pourrais pas vivre, si je ne visitais pas expositions et musées.

- Moi non plus, dit Rosy.

On est à la fin du repas quand Germain fait son entrée et vient à la table.

- Ca devient une habitude, dit Marc en riant. Avanchy va foncer.

Mais Avanchy, assis dans un coin de la salle, ne bouge pas.

- J'étais avec Sarkoff. On a encore longuement parlé de Proust. On a oublié l'heure.

Le serveur lui apporte les hors d'oeuvre, puis le plat. Il rattrape facilement les autres, mange son dessert au moment où ils se préparent à aller boire leur café.

- Attends-moi, dit-il à Rosy.

Elle reste avec lui à la table.

- Cet après-midi, je vais proposer à Henri d'aller se baigner. Viens avec nous.

- J'ai pas envie, dit Rosy.

Elle aimerait, pense-t-elle, y aller seule avec Germain. Mais celui-ci ne voudra pas se priver d'Henri. Germain a achevé son déjeuner. Ils se lèvent et rejoignent les autres

au salon. La conversation a repris, entre Marc et Henri, à propos de la littérature et de la peinture.
- Je connais Malraux, dit Henri. Je joue sur les deux tableaux. Il me dit les livres à lire et je choisis ceux qui me plaisent. Et il me guide pour la peinture. Mais, dans l'un et l'autre domaine, je n'ai aucune ambition. C'est un divertissement.
- Pour moi, dit Marc, la littérature est un métier. Je l'enseigne. Mais elle est aussi une passion.
Rosy intervient.
- Etre passionné de littérature, ça veut dire quoi ?
- Que je ne peux pas m'en passer, répond Marc
- Ca, ce n'est pas une passion, dit Rosy. Tu ne peux pas te passer d'eau, mais tu n'as pas une passion pour l'eau.
- D'accord, répond Marc. je me suis mal exprimé. J'aime la littérature, j'aime les auteurs et leurs oeuvres, les vivants comme les morts et même les oubliés. Qui pense aujourd'hui au poète Paul-Jean Toulet ?
- Personne, dit Germain. Je ne connaissais pas son nom. Je lis Proust. C'est beau.
- Oui, dit Marc, même si on n'est pas nécessairement en harmonie avec lui. Son style est parfois trop précieux.
- C'est vrai, répond Germain. C'est quand il est le plus simple que je l'aime le plus. Cet après-midi, dit-il en s'adressant à Henri, je vous propose qu'on aille se baigner dans le fleuve à l'entrée de la ville. Il y a une petite plage.
- Volontiers, dit Henri.
- Les veinards, lance Marc.
- Viens avec nous, dit Germain.
- Je ne peux pas. J'ai l'un de mes derniers rendez-vous avec Butier.
- Pourquoi ? Tu vas t'en aller ?
- Bientôt, dit Marc. La crise est passée.
Son traumatisme d'enfance - la noyade d'un camarade - poursuit Marc, arrête régulièrement son activité, le rend invivable en famille. Il s'éloigne, vient à Malval, se soigne et retourne chez lui.
- Bon, on partira de bonne heure, dit Germain en se tournant vers Henri. Mais on ne pourra se baigner que dans trois heures.
Avanchy entre dans le salon et s'avance vers Germain.
- Monsieur Gromier, lui dit-il, je souhaiterais parler quelques minutes avec vous. Dans la pièce à côté.
Germain le suit dans la salle à manger.
- Asseyons-nous, dit-il à Avanchy. C'est moins fatigant.
L'autre s'assied, visiblement à contre-coeur.
- Monsieur Gromier, vous êtes arrivé très en retard au déjeuner.
- Eh oui, répond Germain. J'étais avec le docteur Sarkoff. Nous nous étions lancés dans une longue discussion et et avons l'un et l'autre oublié l'heure.
- Le docteur Sarkoff peut oublier l'heure, dit Avanchy, mais pas vous.
- Pourquoi donc ?, répond Germain.

- Parce que vous êtes soumis ici à la discipline de tous les malades. Ce qui n'est pas le cas du docteur Sarkoff.
- Le fait est que j'ai oublié l'heure du repas et qu'il ne me l'a pas rappelée.
- Il n'avait pas à vous la rappeler. Vous devez vous en souvenir tout seul. Nous ne pourrons tolérer longtemps les infractions que vous commettez contre la règle commune. Elles désorganisent les repas.
- Soyons clairs, monsieur Avanchy. A la table où j'étais, cela n'a en rien désorganisé le repas. Mes amis sont suffisamment aimables pour ne pas m'en vouloir de mon retard.
- Et le serveur ?
- Il m'a servi en souriant.
- Et le cuisinier ?
- Je ne lui ai pas demandé si cela l'avait dérangé, mais je n'y manquerai pas.
- Vous prenez les choses à la légère, monsieur Gromier. Je vous le répète, cela ne peut durer ainsi. J'en ai parlé avec le docteur Bavin.
- Ce n'est pas mon médecin, dit Germain.
- Peu importe. C'est un médecin de l'établissement. Il est de mon avis. Vous devez vous soumettre. Sinon nous prendrons des sanctions.
- Lesquelles ?, dit Germain.
- Vous le verrez.
- Ecoutez, monsieur Avanchy. La vérité, c'est que vous ne pouvez pas me sentir et que vous me harcelez de votre surveillance. Je saurai aussi m'en souvenir.
Il se lève et retourne au salon. Henri l'attend, assis dans un fauteuil.
- C'est fini ? Il avait l'air de vous en vouloir, dit-il à Germain.
- Oui. C'est un emmerdeur. Il a décidé, sans doute parce que je suis l'un des plus jeunes, de me surveiller de près, de contrôler ma tenue à table, bref, dit-il, de me discipliner.
- Il se croit à l'armée, dit Henri.
- Je ne sais pas où il se croit, dit Germain. Mais il est assommant. Il me réveille le matin dès sept heure et demi alors que le petit-déjeuner est prévu jusqu'à neuf heures. Il me reproche de répandre de l'eau dans la salle de bain, en prenant ma douche. Il ne sait qu'inventer.
- J'avais un surveillant de ce genre au collège des Monts. J'ai fini par avoir sa peau, il est parti.
- Comment y êtes-vous arrivé ?
- J'ai monté peu à peu mes copains contre lui. Ils ne le saluaient plus, refusaient de lui parler, n'acceptaient pas ses ordres. Les plaintes contre lui au directeur se sont multipliées, certaines, il faut le reconnaître, inventées. Il a démissionné, avant qu'on ne le mette à la porte.
- Je n'ai pas de telles ressources pour me débarrasser d'Avanchy. C'est à moi qu'il s'en prend. Avec les autres, je crois qu'il est correct.
- Guettez-le. A la première erreur, ne le loupez pas. on vous aidera.
- Merci, dit Germain, cela me donne un peu d'espoir. Il faut qu'on parte. Il est bientôt trois heures. On ne peut pas se baigner trop tard.
- On met nos slips de bain tout de suite ou à la plage ?

- Oh, à la plage. On trouvera bien un coin, dit Germain.
Ils montent dans leur chambre pour prendre slip de bain et serviette, redescendent aussitôt et se dirigent vers le garage aux vélos. Bientôt, ils sont sur le chemin qui, à travers le parc, descend vers la route.
- Vous vous baignez souvent à Rasmes ?, demande Henri
- Oui, très souvent, avec mon copain Philippe. Mais le fleuve y est dangereux. Il y a des trous.
- Ici, il est proche de sa source. Il y a moins de risque, répond Henri. Moi je vais toujours à la mer en été avec ma femme et mes enfants. On loue une bicoque sur l'Atlantique. Le mauvais temps ne nous fait pas peur. Je fais aussi un peu de bateau.
- Moi, très peu, dit Germain. Philippe a une barque, mais il n'aime pas trop ça.
Ils roulent sur la route, s'éloignent de Malval. Elle rejoint le bord du fleuve. Des deux côtés, des champs avec des fermes ponctuent le paysage. A l'horizon, sur l'autre rive, quelques collines émergent, surmontées par le ciel bleu. Le fleuve lui-même est grisâtre, limoneux, d'un courant rapide qui porte des débris de branches, des morceaux de bois. Il est déjà large. Parfois, un village apparaît au pied d'une colline, relié à la rive par un chemin. La route est droite. Elle semble se diriger vers un rocher. En fait elle l'évite. Aussitôt passé le rocher, la paysage change. Les collines sont plus hautes et plus verdoyantes. Les villages se multiplient, proches les uns des autres. Les fermes sont plus grandes, avec de vastes superficies de terre autour d'elles. Sur la route, la circulation est plus dense que sur le chemin de halage qu'Henri et Germain avait suivi dans l'autre sens, pour aller à la cascade. Ils sont ici doublés par de gros camions qui se dirigent vers Manville et peut-être au delà. Des voitures particulières passent à vive allure et il faut suivre l'extrême bord de la route. Henri et Germain sont l'un derrière l'autre et avancent prudemment sans faire de vitesse. Ils ne se parlent pas. En ce début de Juillet, la chaleur est pesante. Le macadam sur la route est amolli par les rayons du soleil qui tapent dessus depuis le matin. Des fleurs parsèment les champs non cultivés : marguerites, boutons d'or. De belles vaches paissent les prés. Parfois une terre à blé apparaît, mais la moissonneuse n'est pas encore là. A l'avant, au bout de la route, ils aperçoivent un clocher.
- C'est Manville, crie Germain.
- On y est presque, répond Henri.
Ils continuent à rouler à petite vitesse, ne se risquant pas à accélérer à l'entrée du faubourg. Il s'annonce par quelques maisons cossues, derrière des jardins remplis de fleurs. Des enfants y jouent. Un feu rouge les arrête au bas d'une rue. Le fleuve est toujours à leur gauche, il s'est garni de barques. Sur la rive, des pêcheurs lancent leur ligne. La plage apparaît à la fin du faubourg, juste avant la ville. Elle est de peu d'étendue, caillouteuse, assez large pour déborder sur la prairie qui la précède. C'est une sorte de crique, peu aménagée, où l'on ne voit aucune cabine de bain. De chaque côté de cette crique, les arbres bordent le fleuve. Celui-ci est comme ralenti, à son entrée dans la ville, avant les quais. Un chemin mène à la plage, qui prend sur la rue. Au dessus des maisons, sur une colline, une vieille ruine dresse ses pans de murs. Le soleil les colore, brille sur leurs pierres. C'est un ancien château-fort qui sert de promenades aux habitants de Manville. La pente de la colline descend derrière les maisons, sert de limite à leurs jardins, ceux qui sont à l'arrière des bâtiments. Un im-

meuble de plusieurs étages a été construit, depuis la guerre, juste au dessus de la plage, pour reloger des familles venues de villes sinistrées, à demi détruites. La multitude de ses fenêtres est dirigée vers le fleuve. Elles sont ouvertes et des têtes y apparaissent. Henri et Germain sont entrés dans le chemin qui mène au fleuve. Il est interdit aux voitures. En vélo, on y roule sans grand risque, beaucoup d'enfants s'y promènent. Sur l'autre rive du fleuve, se dessinent les toits d'un autre faubourg, avec le clocher de son église. Le faubourg n'a pas de hautes constructions. Ses maisons sont toutes à un ou deux étages. Certaines, le long du fleuve, ont des plages privées qui prolongent leur jardin. Le soleil étincelle sur le fleuve qui n'a plus sa couleur grisâtre, mais s'est teinté d'un blanc argenté. Une petite île, en son milieu, sert de point de ralliement aux nageurs. Les barques se sont multipliées, qui font la traversée, ou vont vers la ville, ou remontent le courant vers l'Est. Henri et Germain sont arrivés à la plage. Ils déposent leur vélo sur le bord d'un champ, prennent serviette et maillot et vont sur l'étroite bande caillouteuse où s'amassent les baigneurs. Des martinets volent, en criant, au dessus de la surface de l'eau. Après s'être reposés en s'allongeant sur les cailloux, Henri et Germain se réfugient derrière des buissons qui ont poussé entre les arbres. Ils s'aident mutuellement, à l'aide d'une serviette de bain, à enfiler leur maillot. Puis ils courent vers le fleuve. Henri est bon nageur. En quelques brasses, il a rejoint la petite île et y attend Germain. Celui-ci, plus lent, peu habitué à la brasse coulée, avance vers l'îlot sur lequel Henri fait de grands gestes en riant. Il y aborde enfin et est accueilli par une salve de critiques.

- Germain, vous nagez comme une paire de tenailles.
- Ca me suffit, répond Germain. Je ne suis pas pressé.
- Mais il faut apprendre la brasse. C'est beaucoup plus rapide.
- Et aussi beaucoup plus dur.
- Que diriez-vous si nous retournions à la plage pour louer une barque ? On pourrait remonter un peu le fleuve et se baigner de nouveau tranquillement.
- Oui, dit Germain.

Ils replongent dans l'eau. A la même vitesse qu'à l'aller, Henri rejoint le rivage et se dirige vers un ponton où s'alignent quelques barques. Il en loue une. Germain revient doucement à la rive, y prend pied et retrouve Henri. La barque est déjà détachée de son créneau et ils y montent l'un et l'autre, s'assied sur deux bancs et prennent les rames. Le loueur pousse à l'arrière et ils s'engagent sur le fleuve. Germain est derrière Henri. Mais celui-ci redoute qu'avec le bout des rames, il ne touche ses reins qui, depuis son opération à Londres après la chute de son avion, sont demeurés douloureux. Aussitôt Germain lui propose de changer de place et vient à l'avant. La barque va jusqu'au milieu du fleuve, tourne et le remonte. Il faut souquer pour lutter contre le courant qui entraîne en arrière. A quelques centaines de mètres, ils longent une langue de sable et décident de s'y arrêter. La barque amarrée, ils se replongent dans l'eau, font des cabrioles, se laissent porter par les vaguelettes. Puis ils reviennent sur le sable. Ils sont étendus l'un près de l'autre, se séchant au soleil. Henri songe à ses amours de collège avec des copains plus jeunes que lui. Germain songe à Philippe et regrette son absence. Henri sait qu'il ne doit pas effaroucher Germain qui, de toute évidence, n'a aucune envie qu'il le touche. Près de lui, il lui fait confiance et somnole. Le corps de Germain est encore, malgré ses vingt ans, celui d'un adolescent

et c'est sans doute ce qui attire Henri. Mais la grande différence d'âge - il va sur ses quarante ans - met un obstacle à toute rencontre intime. La provoquer serait imprudent. Germain risquerait d'en souffrir. Ils goûtent le silence de cette soirée d'été, ne se parlent pas, écoutent les rares bruits qui viennent de la ville. Parfois un oiseau pépie, mais la chaleur s'est abattue sur les buissons et fait taire les chants. Henri et Germain s'endorment. C'est Henri qui s'éveille le premier. Il regarde sa montre.

- Eh, dit-il à Germain, il est plus de six heures ; nous avons seulement le temps de rentrer. Le dîner est à sept heures et demi.

Germain sort de sa somnolence, s'assied sur le sable. Le temps a légèrement fraîchi. Il frissonne.

- Secouons-nous, dit Henri. Allez, on reprend la barque.

De nouveau, ils sont sur le fleuve, descendant vers la plage. Ils la voient se dessiner blanche le long de la rive. A cette heure elle est presque déserte. Ils amarrent la barque au ponton, récupèrent leurs vêtements cachés derrière les buissons, se rhabillent. Puis ils vont chercher leur vélo dans la prairie. A l'Ouest, le soleil s'est abaissé au dessous des toits et l'on ne voit plus que ses rayons traçant des axes dans les nuages. La route s'est dégagée de ses voitures, au point qu'Henri et Germain peuvent rouler l'un près de l'autre.

- Que ferez-vous en quittant Malval ?, demande Germain à Henri.

- Je reprendrai mon poste au ministère. J'espère qu'on me déléguera pour quelques missions, je suis au courant de pas mal de choses et j'ai rencontré beaucoup de gens.

- En 44, vous avez été rue Saint Dominique ?

- Bien sûr, avec la petite équipe. C'était nous le gouvernement. Le gouvernement provisoire de la République, dit-il en souriant. Il y avait les ministres et l'administration. Mais les directives venaient de nous.

- Sous les ordres du Grand Contrôleur ?, dit Germain.

- Oui, mais le Grand Contrôleur, comme vous dites, ne pouvait tout contrôler. Pour ce qui concernait la société civile, l'initiative des lois, et bien d'autres choses encore, il nous faisait confiance.

- Et ça marchait ?

-Oui. Mais les difficultés exigeaient une équipe plus grande, aussi plus institutionnelle. Nous n'étions qu'un Cabinet improvisé.

- Vous regrettez ce temps ?

- Un peu. Entre nous, on était amis. Il y avait des disputes, mais elles ne duraient pas.

Ils entrent dans Marquigny, remontent à Malval.

La chambre de Rosy est, en ce matin de Juillet, emplie de soleil. Le lit non défait est recouvert d'un tissu bleu qui s'harmonise avec les murs blancs et le mobilier en bois clair. Rosy vient de revenir, arrivant de celle de Germain où elle a passé la nuit. Elle n'est pas amoureuse de lui - seulement de celui qui a provoqué, sans le savoir, son délire et l'a poussée à la mort -. Mais elle aime faire l'amour avec Germain, paisiblement, sans risque, bien qu'il n'utilise aucune protection. Elle a confiance en lui et le plaisir qu'ils se donnent diminue l'ennui qu'elle éprouve de vivre à Malval. Dans six mois, elle sera ailleurs, près de Metz, dans un autre établissement où ses parents pourront la voir plus souvent. Elle s'assied à sa table et se met à lire. Vers onze heures, on frappe à la porte. Elle crie Entrez. Avanchy est debout sur le seuil. Il n'aime pas Rosy qui s'entend trop bien avec Germain. Il lui dit :
- Votre courrier.

Elle se lève et vient le chercher. Elle murmure : Merci. Il y a une lettre de ses parents. Probablement de sa mère, mais son père l'aura aussi signée. Elle en a reçu une, il y a deux jours. Ils lui écrivent souvent, mais rarement avec une telle fréquence. Elle ouvre aussitôt l'enveloppe. La lettre est courte. Elle lui annonce qu'une place s'est libérée dans l'établissement près de Metz, qu'il faut l'occuper rapidement au risque de la perdre, et qu'ils viendront à Malval dans trois jours. Elle doit, dès maintenant, se préparer à partir. Rosy est à la fois heureuse de s'en aller, mais surprise de ce brusque départ. Elle regrettera Germain. Elle descend aussitôt au jardin, dans l'espoir de l'y trouver. Mais, à cette heure-là, il est sans doute encore à la piscine, au bout du village, avec Henri. Elle lui dira la nouvelle au déjeuner. En revenant au château, elle rencontre Henri.

- Vous n'êtes pas allée à la piscine ?, lui demande-t-elle.

- Eh non, ce matin Germain y est allé seul. J'ai reçu un télégramme. Je m'en vais demain. Je n'ai encore rien dit à personne. J'ai raconté à Germain que j'étais fatigué.

- Il vous a cru ?

- Il a peut-être fait semblant.

- Je m'en vais aussi, dit Rosy. Dans trois jours.

- Pauvre Germain !, dit Henri, il va être bien seul.

- Marc s'apprête aussi à partir. Il ne lui restera pas grand monde.

- La dame aux cris, dit Henri en souriant.

- Vous reprenez votre travail, dit Rosy.

- Je retourne au ministère.

- Cela vous ennuie ?

- Beaucoup. J'ai aimé le temps de la guerre, celle de 40, sur laquelle j'ai écrit quelques souvenirs, puis, plus longuement, mon temps d'aviateur pendant la bataille d'Angleterre. Enfin, j'ai aimé le temps que j'ai passé près de qui vous savez - Henri ne prononce jamais son nom -. Maintenant, tout cela est fini.

- Vous dormez mieux ?

- Oui. Je dors, je vis. Je me console comme je peux. L'amitié de Germain m'a été précieuse.

- A moi aussi, dit Rosy. Nous nous plaisions physiquement.

- Ah tant mieux, pour vous et pour lui. Il a besoin qu'on l'aime un peu.

Il ne dit pas à Rosy que Germain l'attirait. A quoi bon ? Il veut laisser à son souvenir toute sa transparence. Germain aime les femmes. Aime-t-il aussi les hommes ? Il n'en sait rien.

- Je vais remonter dans ma chambre, dit Henri. Comment lui annoncer mon départ ?

- A mon avis, dit Rosy, il faut y aller doucement. Je lui dirai, à midi, que je pars dans trois jours. Cela nous fera deux nuits encore, ajoute-t-elle en riant.

- Moi, je lui dirai cet après midi que je pars demain très tôt. Je lui proposerai une dernière balade à Manville.

- C'est ce qu'avait fait l'un de ses copains, Robert, juste avant vous. Il était triste de le voir partir. Heureusement vous êtes arrivé.

- Il est curieux, ce Germain, dit Henri. Il s'attache. L'idée d'une relation sans affectivité ne l'effleure pas. Ce n'est pas un mondain.

- Certes non, dit Rosy. Comme nous tous, il est trop malheureux pour l'être.

Ils se sont séparés à l'entrée du château. Rosy est restée dans le jardin, attendant plus ou moins le retour de Germain. La chaleur commence à monter et, à part le bois, il n'y a pas de coin d'ombre. Elle va sur les pelouses, aperçoit Marc. Il fume devant la petite baraque qui sert de débarras ; les jardiniers y mettent leurs outils. Elle marche vers la baraque. Marc ne l'a pas entendu arriver.
- Marc.
- Ah, c'est toi. Je rêvais, je fumais. Je pensais à mes cours.
- Ils recommencent en Octobre.
- Oui. Je serai parti avant.
- Moi, je pars dans trois jours.
- Pas possible ?, dit Marc en la regardant tristement.
- Mon départ a été avancé. Il y a une place libre dans l'établissement où je vais.
- On ne te verra plus.
- Non.
- On s'était tous habitués à toi. On t'aimait.
- Merci, Marc.
Elle vient vers lui et l'embrasse. Derrière eux, paraît Germain qui, par l'allée centrale, remonte du village.
- Ah, ah, dit-il, on s'embrasse. Et vas-y. Mais tu me trompes, lance-t-il à Rosy.
- Bien sûr, répond-elle. Avec Marc, c'est un plaisir.
Ils s'assied tous les trois devant la baraque. De là, on voit, en bas du coteau, le village et le fleuve, et, de l'autre côté, des collines. Le soleil écrase la campagne de toute la force de ses rayons, immobilise l'air et le vent.
- Le mois de Juillet est chaud, dit Marc.
- D'habitude, il fait moins chaud ?, demande Germain.
- Beaucoup moins. Cette année est particulière. Il y a longtemps qu'on n'avait pas eu une telle chaleur.
- Alors, dit Rosy à Germain, tu es allé à la piscine ?
- Comme chaque matin, ou presque. Henri n'a pas voulu m'accompagner.
- Tu t'es fait des copains et des copines ?
- Quelques-uns et quelques-unes. On se bagarre dans l'eau. Mais pourquoi ne viens-tu jamais ?
- Je n'aime pas les baignades, dit Rosy.
- Moi non plus, dit Marc.
- Moi j'aime la piscine, mais je préfère encore le fleuve. L'eau y est délicieuse et il y a un paysage tout autour. La piscine est un endroit clos.
- Il y a beaucoup de monde ?, demande Rosy.
- Oui, dit Germain. Surtout par ce temps.
Survient sur les pelouses une grande forme noire, drapée dans ses voiles. Elle ne prononce jamais un mot, marche comme si elle était une statue mouvante. Elle fait peur à Rosy qui y voit un fantôme.
- On dirait qu'elle vient d'ailleurs, murmure-t-elle. D'un autre monde.
- Mais non, dit Marc. Pour elle, le temps s'est arrêté en 1916, quand son mari a été tué. Elle n'a pas supporté sa mort. Elle est devenue ce spectre. Parfois, elle parle à

son médecin. Elle demande où est son mari. Il essaie de la persuader qu'il est mort depuis trente-quatre ans.
- Pauvre femme, dit Germain. Que faire pour elle ?
- Rien, répond Rosy. La laisser tranquille. Au moins, elle attend le retour de quelqu'un.
La cloche du déjeuner sonne à la porte du château, appelant les promeneurs dispersés dans le parc. La dame en noir s'éloigne. Elle mange toujours dans sa chambre. Rosy, Marc et Germain se lèvent, marchent lentement jusqu'à la salle du repas.
- Tu dois avoir faim, dit Rosy à Germain.
- Très faim. Le bain, ça creuse.
- Tiens-toi bien à table. Sinon, Avanchy viendra.
- Qu'il vienne, dit Germain. A chaque fois, il se fait engueuler. Et pas par moi.
- Quel crétin, cet Avanchy, dit Marc.
Lorsqu'ils entrent dans la salle à manger, l'infirmier est déjà assis contre le mur du fond, attendant l'arrivée des convives. Marc, Rosy, Germain vont occuper leurs places à la table ronde habituelle qui leur sert, chaque jour, de lieu de réunion, avec Henri, le vieux bureaucrate, l'industriel en faillite et les deux jeunes filles muettes. Ils sont les premiers et s'installent. Henri arrive bientôt après et s'assied. Il salue autour de lui et on lui répond par des sourires. Les jeunes filles prennent place, sans dire bonjour. Le vieux bureaucrate s'immobilise sur sa chaise, le visage fermé, tandis que l'industriel lance des «bonjour, bonjour».
Les hors d'oeuvre sont apportés et l'on se sert. Avanchy guette Germain qui, pourtant, s'est placé de dos par rapport à lui. Il se lève parfois, comme pour donner un coup de main au serveur, mais, en fait, il s'arrange pour rôder autour de la table, l'air suspicieux. Exaspéré, Germain lui demande s'il veut sa photo. Il s'en va. Marc, Rosy, Henri se mettent à rire, consolent Germain.
- Il ne peut pas se passer de toi, dit Rosy.
- Ah ça c'est vrai, répond Germain. Quelle colle !
- Il vous aime, dit Henri.
- Drôle d'amour. Ca ressemble à de la rage, répond Germain.
Les hors d'oeuvre sont finis. Le serveur apporte le plat principal, des côtelettes de veau avec du riz. Avanchy est de nouveau à l'affût. Il regarde comment Germain découpe sa viande.
- Je vais lui envoyer l'os dans la figure, s'il insiste, dit Germain.
- Pitié, dit Marc. Laisse-le. On a faim. Il est capable de faire évacuer la salle.
- Il paraît, dit Henri, que la guerre de Corée bat son plein.
- Oui, dit Marc. Des corps expéditionnaires sont partis là-bas, avec des engagés volontaires
- Il y a surtout des Américains, dit Henri.
- Mac Arthur règne au Japon, dit Germain. Il va probablement intervenir. D'après ce que disent les journaux.
- Probable, dit Henri. Il n'est pas très commode et guère prudent.
- Washington va le mettre au pas, dit Germain.
Le déjeuner est achevé. Ils passent dans la salle de billard où le café va être servi. Des parties ont commencé et les boules s'entrechoquent. Assis dans des fauteuils le

long des fenêtres, des malades se forment en groupe et bavardent. Les jeunes filles muettes, le vieux bureaucrate, l'industriel en faillite ont disparu. Ils sont retournés dans leur chambre. Malgré la chaleur, la pièce est demeurée fraîche. Les fenêtres y ont été fermées dès le début de la matinée. Avanchy ne vient que le soir dans la salle de billard pour hâter le retour des malades dans leur chambre ; il suffit de sa présence pour faire partir la plupart. C'est le résultat qu'il cherche. Puis il fixe d'un oeil vindicatif ceux qui persistent à rester. A cette heure-ci, il déjeune. Germain est assuré de ne pas l'avoir derrière lui. Rosy a pris un air grave qui inquiète Germain. Henri la regarde comme s'il la plaignait. Marc joue l'indifférent.
- Vous êtes bien silencieux, tous, aujourd'hui, dit Germain.
- On est un peu triste, répond Rosy.
- Ah, bon, il y a de mauvaises nouvelles.
- Mais non, dit Henri. Ne vous tracassez pas.
- La bonne nouvelle, dit Marc, c'est que j'ai fini de préparer mes cours. Ma santé est meilleure. Je ne vais pas tarder à quitter Malval.
- Tu as encore du temps, dit Germain.
- Plus beaucoup.
- Tu vas rentrer à Manville ?
- Eh oui, dit Marc, je vais retrouver la famille. Et, en Octobre, mes élèves.
- Tu viendras nous voir ?, dit Germain.
- Bien sûr, répond Marc.
Rosy dit à Germain :
- J'ai quelque chose à t'annoncer.
- Vas-y, dit Germain.
- Je pars dans trois jours.
Germain change de couleur. Il est pâle, les yeux un peu fixes.
- Tu avais dit dans six mois, murmure-t-il.
- Ben oui, mais tout a changé. Je dois être près de Metz à la fin de la semaine.
- Qu'est-ce que je vais devenir sans toi ?, dit Germain d'une voix tremblante.
- D'abord, on s'écrira. Tu me diras ce que tu fais, où tu en es. Et moi aussi. Je te dirai tout.
Germain est assis dans son fauteuil, la tête penchée en avant. Il se tait. Parfois il lève les yeux, regarde Rosy. Marc est ému de sa tristesse. Comment l'arracher à cette mélancolie qui l'envahit et, visiblement, le paralyse ?
- Ecoute, Germain, tu ne peux pas prendre autant à coeur les départs de chacun d'entre nous. Reconnais que tu pouvais t'y attendre... Moi aussi, je partirai très bientôt. Nous ne sommes pas faits les uns et les autres pour vivre ensemble. Surtout en un tel lieu. On ne peut que souhaiter nos départs.
- C'est vrai, dit Germain. je suis content que Rosy se rapproche de ses parents qu'elle aime et que toi tu retrouves ta famille et tes élèves. Mais je ne peux pas m'empêcher d'être triste. C'est comme si quelque chose se coupait, l'amitié peut-être. C'est comme si l'irréversible se produisait et que je n'y puisse rien.
- Oui, dit Marc. Mais c'est toute la vie qui est ainsi. A part quelques attachements familiaux et amicaux qui peuvent durer, parce qu'on est proche ou qu'on se voit régulièrement - les parents par exemple -, on passe son temps à se séparer.

Obsédée par son amour et le délire qu'il provoque en elle dès qu'elle y pense, Rosy ne peut vivre sa séparation d'avec Germain comme une grande tristesse. Pour elle, tout est fini, parce que celui qu'elle aime n'est pas à elle. Pourtant, le chagrin de Germain l'émeut. Au moins, lui s'intéresse à elle, il est triste quand elle s'en va.
- Ah, je te regretterai, Germain, dit-elle. Tu étais mon copain. On était bien ensemble. Bon, je vous quitte. J'ai plein de choses à faire avant de partir.
Elle s'éloigne vers la porte, se retourne, sourit à Germain, disparaît.
- Voulez-vous que nous fassions une promenade ?, dit Henri s'adressant à Germain.
- Vers où ?
- Vers Manville, par exemple. On passerait par les petits chemins qui traversent les vignes, avant d'arriver en ville. Ca nous changerait.
- A quelle heure on part ?
- Dans un quart d'heure, si vous voulez. On ira lentement. On s'arrêtera. On pourra parler.
- Oui, dit Germain, c'est une bonne idée. Je penserai moins au départ de Rosy.
- Voilà, dit Henri. Vous vous sentirez mieux.
Ils sont partis en vélo par le petit chemin qui, après le bois, descend vers la route. Ils ont franchi la porte étroite qui débouche au bord de cette route, celle qui mène à Manville. mais ils ne l'ont pas suivie, se lançant à l'aventure dans un sentier à travers champs. Germain revoit au passage la ferme où il était allé, quelques mois plus tôt, avec Robert. Bientôt ils atteignent le fleuve, reviennent en arrière, en roulant entre deux rangs de vigne.
- Il va falloir tourner à droite avant la route, dit Henri.
- Oui, dit Germain. Il doit y avoir un chemin et, plus loin, un village. On le voit du haut de Malval.
Ils tournent à droite, s'engagent sur une sente entre deux haies. Les vignes ont disparu. Derrière les haies, des prés s'étendent, où paissent des vaches. Certaines se sont couchées, accablées par la chaleur, fuyant, à l'ombre des taillis, l'éclat du soleil. Henri et Germain les voient par dessus les haies peu élevées.
- Quelle journée !, dit Henri. On se croirait au plein de l'été, alors qu'on est au début.
- J'aime la chaleur, dit Germain. Dès qu'il fait froid, je ne me sens plus vivre.
A l'horizon, ils aperçoivent les toits d'un village.
- Il y aura peut-être un bistrot, dit Henri.
- Espérons-le, dit Germain. On commence à avoir soif.
Ils entrent dans le village. Séparées des jardins, les maisons se dispersent autour de la grand-place où l'église trône. En face du porche, un café étale son enseigne. Henri et Germain pénètrent à l'intérieur. Ils s'assied, devant le comptoir, à l'une des quatre ou cinq tables qui occupent l'espace. Ils commandentx des bières. Henri s'est penché vers Germain.
- Encore une mauvaise nouvelle à vous annoncer, du moins je crains que vous ne la preniez ainsi. Je pars demain matin. Je suis convoqué à Paris. Je dois aller sous peu en mission.
Devant le chagrin visible de Germain, Henri ne sait que faire.
- Ecoutez, ce soir on se distraie. Je vous invite à Manville, dans un bon restaurant.
Germain lui sourit.

- Merci, murmure-t-il. Mais cela ne remplacera pas plus tard votre présence.
- Cela vous permettra de garder de moi un pas trop mauvais souvenir.
- Oh, de toute façon j'en garderai un très bon, dit Germain. Après Robert, je ne pouvais imaginer meilleur compagnon que vous.
- Je ne suis pas fait pour rester en plan, dit Henri. Il faut que je me console de mon malheur... en travaillant. Je suis sorti de ma dépression, c'est le principal. Je vais revoir ma femme et mes enfants, ce dont je me réjouis.
- Moi, à Rasmes, mon frère n'est pas là. Mon père rentre quand il veut. Il n'y a que ma mère avec qui je ne m'entends pas.
- Faites comme moi. Remettez-vous au travail, dit Henri. Vous oublierez tout.
- Je n'y crois guère.
- Ne me dites pas cela, pour moi c'est mon seul espoir, répond Henri en riant.
Ils sont repartis, ont traversé le village. Au loin se dressent les clochers de Manville, surplombant les trois églises, l'une au bord du fleuve, les deux autres dans le centre-ville.
- Si on allait se baigner, dit Germain. J'ai emporté mon maillot.
- Moi aussi, dit Henri. Allons-y.
Ils retrouvent le bout de plage sur le fleuve à l'entrée de la ville. C'est jour de semaine, il n'y a pas beaucoup de monde, quelques enfants qui pataugent. Germain et Henri se changent derrière les buissons, se précipitent dans l'eau et font la course vers l'îlot. C'est Henri qui arrive le premier, d'une courte brasse. Ils s'allongent sur le sable, s'endorment presque, se réveillent en entendant les horloges des églises sonner l'heure, cinq coups qui annoncent le crépuscule. Germain ne parvient pas à sortir de la détresse qui l'étreint. Il se sent comme vidé de toute énergie, de toute envie de vivre. La présence d'Henri, après celle de Robert, le revigorait, tandis que celle de Rosy lui apportait amitié et plaisir. Voilà que tout est perdu, qu'il se retrouve seul, dans ce Malval peuplé de fantômes, cherchant lui-même sa propre forme, son existence. Henri le regarde, pose ses mains sur ses épaules.
- On fait la course pour revenir, dit-il.
Germain a gagné la dernière course. Il est arrivé le premier sur la plage. Ils s'y attardent jusqu'au coucher du soleil, bavardant, regardant les enfants jouer. Puis, lorsque la fraîcheur s'annonce, ils remettent leurs vêtements. Le crépuscule s'avance, mais la nuit ne sera là qu'à dix heures. On est dans les plus longs jours de l'année. Henri et Germain font leur entrée dans la ville, en pédalant doucement. Ils tournent dans le centre, puis reviennent au bord du fleuve. La lumière y est belle, inondant les collines au dessus du faubourg. Le soleil rosit lentement, comme si, avant de s'éteindre, il donnait sa véritable couleur : un rose orangé strié de lignes de nuages gris. Le long des berges, des pelouses ont été aménagées avec des bancs. Henri et Germain s'y assied, discutent politique.
- -Entre le Rassemblement et les communistes, il n'y a rien. Nous sommes face à face.
Henri ne cache pas son appartenance au Rassemblement.
- Si, dit Germain. il y a les partis de gouvernement : MRP et PRL à droite, Indépendants et UDSR au centre, radicaux et socialistes à gauche. Ce sont eux qui font et défont les majorités.

- D'accord. mais croyez-vous que cela puisse durer ?
- Oui, un certain temps.
- Même avec la guerre d'Indochine ?
- Pourquoi pas ?, dit Germain.
- Elle nous ruine, dit Henri.

Il est huit heures. Le soir s'étale sur le fleuve, hanté par le chant des rossignols. Deux notes, puis la trille très pure. Henri et Germain écoutent. Ils ont cessé de parler.

- On y va, dit Henri. Le restaurant est près de la cathédrale. Il peut y avoir du monde.

Lorsqu'ils y entrent, la salle est déjà demi pleine : des couples, ou des hommes en compagnie pour un dîner d'affaire. Un serveur conduit Henri et Germain vers une table. L'un des hommes assis à l'une des tables non loin de la leur a reconnu Henri. On a vu parfois sa photo à côté de celle du leader, dans les revues ou les journaux. Sans doute l'homme est-il hostile au Rassemblement, voire à l'ancienne France libre. D'une voix relativement forte et en regardant Henri, il dit :

- Tiens, un espion.
- Vous restez là, dit calmement Henri à Germain. Je vais voir ce monsieur.

Il se lève et s'approche de la table où est assis l'homme. Grand, large d'épaules, Henri en impose.

- Vous pouvez vous excuser, dit-il en le fixant.
- Excusez-moi, murmure l'homme.

Henri vient s'asseoir à sa table, en face de Germain. Ils regardent chacun le menu. Des poissons pêchés dans le fleuve voisinent avec des hors d'oeuvre composés de légumes ou de charcuteries. La liste des desserts est appétissante. Ils commandent l'un après l'autre leurs plats, Germain le premier à l'invitation d'Henri. Puis, bientôt servis, ils se mettent à manger. Entre deux bouchées, ils parlent.

- Vous allez revoir vos enfants, dit Germain.
- Le garçon est encore petit, trois ans, mais ma fille a déjà près de six ans.
- Puis vous irez en mission.
- Sans doute, répond Henri. On m'envoie souvent à l'étranger. Je connais pas mal de monde en Europe et aux USA.

Il dit cela modestement. Pour lui, cela va avec la fonction qu'il a eu près du leader, à sa participation au groupe de la rue Saint Dominique. Il continuera ailleurs, à l'écart, son travail.

- Germain, dit Henri, il faut que vous vous remettiez à vos études.
- Je n'en ai aucune envie, dit Germain. Elles ne me serviront à rien.
- Mais comment vivrez-vous ?
- Si je sors de Malval, je prendrai un petit boulot, n'importe quoi.
- Mais vous rêvez, mon vieux. Vous serez incapable de faire un petit boulot, comme vous dites. Vous y périrez d'ennui.
- Je n'ai plus d'espérance, dit Germain.
- Elle va revenir, si vous avez le courage de recommencer.
- Je n'ai pas ce courage.
- Vous lisez beaucoup, Dickens, Proust. Les études, c'est ça aussi.
- Que non. Il faut passer des examens. vivre quoi. Je n'ai pas envie de mourir, mais pas non plus d'entrer dans la danse, d'aimer, de m'acharner.

Le mot «aimer» lui évoque Annette - son ancienne amie, pendant la guerre, à Brévigneux -, puis curieusement, Philippe. Il l'avait presqu'oublié, il ne lui en voulait plus de ses absences, et voilà qu'au mot «aimer» il reparaissait. Ils ont quitté le restaurant. Ils roulent maintenant vers Brévigneux. La nuit est venue, mais la pleine lune éclaire la campagne. Ils avancent lentement, côte à côte - il n'y a pas de voitures - en silence, comme si cette obscurité étoilée les apaisait. Au dessus d'eux, ils aperçoivent, à un tournant, les bâtiments de Malval.

Célia dort. Elle est lovée dans les draps de son lit, immobile, le visage tourné vers le mur. Seule sa mère est entrée dans sa chambre sans la réveiller, pour prendre du linge dans l'armoire, Elle la voit, en ce jour de Juillet, au petit matin, telle qu'elle est dans son sommeil, reposée, respirant doucement, avant qu'elle ne s'éveille. Madame Ponti se réjouit de la retrouver avec un peu de la santé qu'elle avait avant qu'une grave maladie de coeur ne vienne la frapper. Elle avait à peine dix-huit ans, quand les premières atteintes du mal se manifestèrent : des pertes de connaissance, mais, auparavant, des douleurs et des étouffements. Elle a passé près de deux ans à l'hôpital. Aujourd'hui, à vingt ans, elle reprend vie, bien que des précautions lui soient nécessaires : un travail n'exigeant aucun grand effort physique, une vie calme. C'est celle qu'elle a choisie, dans ce village de Marquigny où le temps s'écoule lentement au rythme des saisons. Elle a un petit ami, un garçon du coin qui a son âge et qu'elle voit fréquemment. Mais ce n'est pas le grand amour. Elle l'aime bien, sans plus. Madame Ponti et sa fille sont italiennes, originaires de Vérone. Elles sont venues en France pendant la guerre, après la mort du père de Célia. Madame Ponti a trouvé du travail au village ; elle est couturière. Elle a élevé sa fille jusqu'à sa maladie. De nouveau, Célia est près d'elle. A cause de son état de santé, elle a quitté l'école. Elle n'a encore jamais travaillé. Très récemment, à la fin de Juin, sa mère s'est entremise pour lui trouver une occupation rémunérée, car Madame Ponti n'est pas très riche. Elle a appris qu'à Malval s'établissait une buvette dans le parc et que la direction re-

cherchait quelqu'un pour la tenir dans la journée. Emploi pas trop ennuyeux - Célia peut y voir du monde -, ni trop fatigant pour elle. Elle s'est présentée et a été acceptée. Elle commence aujourd'hui ce premier emploi. Sur la table de nuit, près de son lit, le réveil sonne. Elle ouvre les yeux, se souvient aussitôt que c'est pour elle un nouveau jour, celui où, pour la première fois, elle va travailler. Elle saute de son lit, se précipite dans la salle de bains. Bientôt, elle en ressort, habillée, peignée, un collier au cou, une bague au doigt. Brune, le visage un peu carré, sa robe bleue-nuit et ses bijoux la rendent encore plus belle. Souvent pâle, elle est, ce matin, rose, sans le moindre fard. Elle vient à la cuisine, s'assied à la table, boit le chocolat que sa mère lui a préparé, dévore de grandes tartines de pain beurré.
- J'ai faim. Il faut que je tienne le coup jusqu'à ce soir.
- Tu mangeras à midi dans les cuisines de Malval.
- Ils te l'ont dit ?
- Bien sûr. C'est convenu.
Après le petit déjeuner, Célia se lave les mains au robinet de l'évier. Puis elle prend son sac, embrasse sa mère et s'en va. Elle a l'air contente, se murmure Madame Ponti. Elle a peu d'espoir que sa fille vive longtemps. Les médecins sont pessimistes. Le coeur fonctionne de nouveau, mais le moindre choc peut l'arrêter. Madame Ponti devra peut-être se résigner à sa disparition. Mais elle fera tout pour la conserver le plus longuement possible en vie. Célia a remonté la rue - perpendiculaire au fleuve - où elle habite. Elle parvient sur la place du village, la traverse. Il n'est que neuf heures moins le quart. La buvette ouvrira, chaque jour, à neuf heures. Un soleil d'été, avec quelques nuages, éclaire le fleuve et les collines, trace de grandes raies lumineuses sur les murs des maisons. Célia arrive sur la route, monte la pente qui mène à la grande entrée. A neuf heures moins cinq, elle prend les clés dans le bureau de l'intendance au bâtiment administratif. Elle franchit le parc - qu'elle connaît depuis son enfance -, arrive devant la buvette, ouvre la porte ; elle restera ouverte toute la journée. Rien n'est encore installé. Des caisses en carton sont posées à même le sol, et des paniers. Célia commence à ouvrir les boîtes. Elles contiennent des bouteilles : jus de fruit, sirop de menthe, de cassis, de mûre. Elle range les bouteilles sur les étagères qui garnissent le fond du bar. Les eaux minérales sont dans d'autres caisses. Elle les sort, les met dans un gros réfrigérateur qui occupe un coin de l'espace. Les paniers sont remplis : des gâteaux pour l'apéritif, de petits morceaux de fromage. Célia sait que, chaque jour, un livreur viendra et prendra commande de ce qu'il lui faut. La buvette n'est pas grande. C'est l'ancienne cahute des jardiniers. Elle a été aménagée pour servir à boire aux malades moyennant finance. Elle est entièrement en bois, un chalet minuscule semblable de loin à un jeu d'enfant. Contre les deux parois transversales, ont été posés des bancs. Il n'y a pas suffisamment de place pour des tables et des chaises. Le long du bar, un comptoir qui occupe toute la largeur de la pièce, de hauts tabourets permettent aux clients de s'asseoir s'ils veulent consommer en posant leur verre. Derrière le bar, il y a le réfrigérateur, les étagères désormais garnies, un tabouret pour la serveuse et un petit banc. La lumière du jour entre par deux fenêtres taillées dans le bois, de chaque côté de l'entrée. Malgré le soleil éclatant, la pièce demeure sombre. Célia a trouvé un balai et nettoie le sol où les ouvriers ont laissé des débris. Elle essuie avec un torchon le bac où elle lavera les verres - accrochés à

deux barres rigides au dessus du comptoir -. L'eau glacée coule à volonté. Elle s'assied sur son tabouret et attend son premier client. Elle n'espère pas grand monde avant la fin de la matinée. Les malades ne doivent pas quitter très tôt leur chambre. Vers dix heures, entre un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns, au beau visage souriant. Il vient aussitôt s'asseoir au comptoir, en face d'elle.

- Que voulez-vous boire ?, demande-t-elle avec le sourire.

- Par goût, ce serait un whisky, mais je me contenterai d'un jus d'orange.

Célia sort une petite bouteille du frigo, pose un verre sur le comptoir. Elle débouche la bouteille, verse un peu de son contenu dans le verre.

- Buvez avec moi, dit le client.

- Merci. On m'a dit que je ne devais pas consommer. Je suis la serveuse.

- Quelle hiérarchie !, dit-il. C'est une bonne chose, ce bar. Mais je n'en profiterai pas beaucoup. Je pars la semaine prochaine.

- Vous rentrez chez vous ?

- Oui. Je suis enseignant. je reprends mes cours en Octobre. Comment vous appelez-vous ?

- Célia.

- Moi je m'appelle Marc. Je vais vous dire, Célia, vous pouvez faire beaucoup de bien aux malades.

- En les faisant boire, dit Célia en riant.

-Non, en bavardant avec eux. Il y en a un que je vous recommande tout particulièrement. C'est Germain Gromier, un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il a arrêté tout travail, il ne veut plus poursuivre ses études. Je crois qu'il a des ennuis avec sa mère. Vous pouvez tenter de lui redonner courage.

- Ce n'est pas mon office, dit Célia.

- Peu importe. D'abord il aime les jolies filles. Il sera sensible à votre charme. Vous êtes jeune, lui aussi. Pourquoi ne pas l'aider à se tirer d'affaire ?

- Comment ?

- En lui expliquant qu'il ne doit pas gâcher sa vie à cause de sa famille. Il est malheureux.

- Le pauvre, dit Célia.

- Enfin, vous verrez. Mais je suis persuadé qu'avec vous, il le sera moins.

Marc est parti. Vers onze heures, arrivent à la buvette les médecins de Malval : Sarkoff, Bavin, Butier et Grapont le directeur. Ils s'assied sur les bancs de chaque côté de l'entrée. Grapont s'est mis au comptoir.

- Que buvez-vous ?, dit-il aux autres.

- Des jus d'orange, répondent-ils.

Célia prépare les verres sur un plateau, y ajoute les bouteilles qu'elle a débouchées. Elle s'apprête à servir. Grapont a son verre et sa bouteille devant lui.

- Attendez, dit-il. D'abord on veut tous vous souhaiter la bienvenue. On espère que vous serez contente de votre nouvelle activité.

- C'est la première, dit Célia. Avant, j'étais malade.

- Ah, c'est vrai. Eh bien, on fera tout pour qu'ici vous soyez bien.

Célia apporte les verres à à Butier et à Bavin. Puis ils se mettent à parler ensemble. Elle écoute, entend des noms qu'elle ne connaît pas, ceux des malades.
- Irène - c'est la dame aux cris - ne va pas au mieux, dit Butier.
- C'est toi qui la soigne ?, demande Grapont.
- Oui, je l'ai mise sous tranquilisants.
- Ménage les doses, dit Bavin. Sinon, ça va l'abrutir.
- Pauline et Nathalie - ce sont les jeunes filles muettes - ne se font guère entendre, dit Bavin. Je les reçois l'une et l'autre, presque chaque jour. Mais je n'arrive pas à en tirer trois mots.
- Et ton ami Germain ?, dit Grapont à Sarkoff.
-Toujours le même. Entêté comme une bourrique. Il s'est mis en tête qu'il n'étudierait plus, qu'il ne ferait rien. Pourtant, il passe une bonne partie de sa journée à lire les livres de ma bibliothèque. En ce moment, il est plongé dans Proust.
- Il aime la littérature, dit Grapont. C'est déjà ça.
- Oui, mais, comme tu sais, ça ne suffit pas, répond Sarkoff. Comment lui redonner courage ? Il est triste.
Les médecins sont remplacés, vers midi, par un seul client : l'infirmier Avanchy qui, lui aussi, vient saluer la nouvelle recrue.
- Bonjour, mademoiselle, dit-il cérémonieusement en entrant.
Elle lui répond un bref bonjour monsieur. Il s'assied au comptoir.
- Que pouvez-vous donc me servir ? Certainement pas de l'alcool.
- Il est interdit, lance Célia.
- Eh bien, un jus de pamplemousse, si vous avez.
- Oui, nous en avons.
Elle porte bouteille et verre sur le comptoir. Avanchy boit, en la regardant fixement. Elle voit ses cheveux aplatis sur son crâne, ses yeux gris sans expression, son visage osseux, ses mains petites et repliées sur son verre, le serrant comme s'il craignait de le perdre. Il se met à parler, comme s'il avait préparé un discours.
- Je ne saurais trop vous mettre en garde contre certains malades. Ils créent le désordre dans l'établissement. C'est nous les infirmiers ou vous, la serveuse, qui risquons d'en pâtir.
- Quel désordre ?, dit Célia.
- Ils n'obéissent pas aux consignes, se lèvent et se couchent trop tard.
- Ah bon. Ce n'est pas bien grave.
- Mais si, mademoiselle. Cela suffit à désorganiser tout ce que nous prévoyons : le ménage à telle heure, les repas à telle autre.
- Je n'ai vu encore qu'un ancien malade qui va s'en aller. Il s'appelle Marc.
- Ah celui-là, y'a rien à dire. Il fait ce qu'on lui dit. Mais il a de mauvaises fréquentations.
- Que voulez-vous dire ?
- Justement, il voit trop souvent certains malades qui sont une occasion de troubles et que je dois surveiller de près.
Célia comprend que « certains malade » cela veut dire «un malade».
- A lui tout seul, il parvient à créer du trouble ?

- Mais oui. C'est un petit jeune homme aux mauvaises moeurs, ne respectant pas l'heure, se tenant mal à table, malpoli. Il s'appelle Germain.
Célia se souvient de ce que Marc vient de lui dire sur Germain. L'accumulation des défauts que lui prête l'infirmier l'étonne.
- Il est tout cela en même temps ?, dit-elle.
- Hélas oui. ne vous laissez pas prendre à ses roucoulades.
Lorsque Avanchy sort, elle fait la grimace. L'homme ne lui plaît pas du tout. La cloche sonne, appelant pour le déjeuner. Elle sait, par sa mère, que la cuisine est au dessous de l'ancien château, celui qu'elle voit en face d'elle. Elle ferme à clé la buvette et, abordant le pavillon, descend l'étroit escalier qui mène au sous-sol. Elle entre dans une vaste pièce carrelée de blanc, au milieu de laquelle une table tout en longueur s'étend d'un mur à l'autre. Les cuisiniers, les marmitons y sont assis. On lui indique une place.
- Alors, ma petite, lui dit un gros homme qui la regarde avec bienveillance, tu es la nouvelle serveuse de la buvette.
- Oui, c'est moi, répond Célia.
- Je vais te dire une bonne chose, ce n'est peut-être pas aussi facile que tu le crois comme métier. Tu auras à faire à de sacrés lascars. Et quant à ces dames, elles peuvent t'embêter.
- Comment ?
- En geignant, en réclamant, en ne se trouvant jamais assez bien servies.
- Tu exagères, dit une femme qui est près de lui. Ne la décourage pas. Si on t'embête, ma jolie, tu restes polie, mais ferme. Ne t'inquiète pas. Personne ne te fera de mal.
- J'espère bien, dit Célia en riant.
Des hors d'oeuvre variés ont été apportés, puis des escalopes à la crème. Elle se régale.
- C'est rudement bon, dit-elle.
La cuisinière est flattée.
- C'est le menu des malades. On leur fait du bon frichti.
Pour le dessert, Célia mange une mousse au chocolat.
- Tu veux du café ?, lui dit la cuisinière.
- Volontiers, répond Célia.
Elle boit sa tasse à petits coups.
- Il est une heure et demi. J'y retourne, dit-elle.
A deux heures, Germain entre dans la buvette. Célia est assise derrière son bar. Seule sa tête dépasse au dessus de l'entablement. Il est à contre-jour et elle voit mal son visage. Mais lui voit le sien, éclairé par le soleil qui passe par la porte. Il lui sourit. Elle lui rend son sourire. Lorsqu'il s'approche, elle distingue mieux ses traits, la couleur de ses cheveux. Comme ils sont jeunes tous les deux - c'est Célia la plus âgée, d'un an à peine -, ils n'éprouvent aucune gêne à se rencontrer, à se connaître. C'est Germain qui parle le premier.
- Vous avez du voir Marc ce matin, dit-il. C'est mon copain.
- Oui, dit Célia. Il a l'air de vous aimer beaucoup.
- C'est un prof'. Son seul défaut.

Célia se met à rire.
- Vous n'aimez pas les profs ?, dit-elle.
- Je n'aime pas les études. D'ailleurs, je n'aime rien, sauf la lecture et les promenades.
- Ca ne fait pas une vie, dit Célia.
- Non, dit Germain. Pour le moment, c'est la mienne.
- Vous voulez boire ?, dit Célia.
- Oui. Vous ne faites pas de café ?
- Non. Ce n'est pas autorisé.
- Bon. Un jus de quelque chose. N'importe.
- Vous aurez de l'orange. Ca vous va ?
- Mais oui. Vous êtes sacrément jolie, dit Germain. Ca fait plaisir de vous regarder.
- Merci. C'est ce que me dit souvent mon petit ami. C'est agréable de l'entendre de quelqu'un d'autre.
- Vous ressemblez à une italienne ?
- Je suis italienne. Ma mère et moi, on est venues ici grâce à une de ses copines. Elle savait qu'il y avait du travail pour une couturière à Marquigny. Ma mère est veuve.
- Moi, je suis un bon bourgeois de Rasmes. Mon père a du fric. Ma mère a une propriété qui appartient à ses parents, mais qu'elle gère. J'ai un frère, Laurent.
- Je suis toute seule. Mon père est mort peu après le mariage de mes parents. Je ne l'ai pas connu.
- Avanchy est venu vous voir ?
- Qui est-ce ?
- Un infirmier.
- Ah oui. Pas sympathique.
- Pourquoi ?
- Il m'a dit du mal de vous. Il accumulait vos soi-disants défauts.
- Il ne peut pas me pifrer. Mais c'est réciproque.
- Méfiez-vous. Il a l'air méchant.
- C'est un sale type. Il me gâche la vie. Enfin, maintenant que vous êtes là..., dit-il en riant.
Germain n'ose rester trop longtemps. C'est sa première visite. Il craint d'être importun.
- Est-ce que je peux revenir ce soir ?, dit-il timidement.
- Je ferme à six heures et demi.
- Je viendrai à six heures, dit Germain.
Célia aurait bien voulu que Germain reste. Mais elle ne peut le lui demander. C'est un client comme les autres. L'après-midi s'écoule lentement. Parfois, un infirmier entre, ou un employé, boit un verre et repart aussitôt à son travail. A trois heures, une dame en longue robe, les cheveux en bataille, drapée dans un châle, fait son entrée, hagarde.
- Me voilà. J'arrive du front.
- De quel front ?, demande Célia interloquée.
- Du front, ma petite. Là où est mon fiancé. Je suis allé le voir. Il va bien.
Célia continue à se demander de quel front il peu bien s'agir.
- Donne-moi à boire, lui dit la dame.

- Quoi ?
- Un whisky, bien sûr.
- Il n'y en pas. L'alcool est interdit.
- C'est dégoûtant, hurle la femme - c'est la dame aux cris -. On nous prive de tout. J'en ai marre de cette taule. Je vais retourner au front.
- Mais où il est le front ?, dit Célia.
- Dans les Ardennes, imbécile. Tu sais bien qu'on est en guerre. Depuis 1914.
- -Qu'est-ce que je vous donne à boire ?, dit Célia qui a enfin compris de quoi il s'agissait.
- Ce que tu veux. Il n'y a rien de bon ici.
Célia lui verse un verre de jus d'orange. La dame aux cris boit, fait la grimace.
- C'est dégueulasse. Y'a pas d'alcool dedans.
- L'alcool est interdit, répète Célia.
- Ah oui, c'est vrai. Dis-donc, t'es nouvelle, toi ?
- Oui.
- Tu connais mon fiancé ?
- Jamais vu.
- Il est à la guerre. tu le verras à son retour.
- Il revient quand ?
Elle met un doigt sur ses lèvres, murmure :
- Chut, c'est secret.
La dame aux cris est partie. Vers quatre heures, entrent deux jeunes filles. Elles sont habillées d'une manière identique : robe bleue avec un col officier, socquettes, souliers plats. Leurs cheveux sont coupés au bol, avec une raie sur le côté. Elles sont probablement jumelles. Elles s'assied au comptoir et regardent fixement Célia.
- Vous voulez boire ?, leur dit-elle.
Ensemble, elles abaissent leurs paupières. Ca veut dire oui, se murmure Célia.
- Que voulez-vous boire ?
Silence. Aucune des deux ne répond. Ca devient difficile, songe Célia. Elle sort plusieurs bouteilles de jus de fruit : orange, pamplemousse, prune, pêche, etc. Elle les tend aux jeunes filles.
- Montrez du doigt, dit-elle.
Aucune ne bouge. Un rayon de soleil miroite sur l'une des bouteilles. Les deux jeunes filles posent un doigt dessus.
- Ben voilà, dit Célia.
Et elle leur débouche, à chacune, une bouteille. Un gros homme s'encadre dans l'entrée. Il vient s'asseoir près des jeunes filles, les salue. Elles répondent d'un signe de tête, lui sourient - chaque jour, ils déjeunent et dînent ensemble à la même table -.
- Ma petite, dit-il à Célia, donnez-moi quelque chose de fort.
- Il n'y a pas d'alcool.
- Je sais, je sais. Non, je veux dire, quelque chose qui me remonte. Tenez, donnez-moi un jus de pomme.
Célia le sert.
- Ma vie est infernale, dit-il.
Il se met à pleurer.

- Calmez-vous, monsieur, lui dit Célia toute émue.
- Figurez-vous que mon usine de boutons a fait faillite. Ah, c'est la faute aux Américains. Maintenant les boutons ne sont plus en nacre ou en os, on les fait en plastique. Ils sont moins chers. Cela m'a ruiné.
- Mais pourquoi, dit Célia, ne fabriquez-vous pas, vous aussi, des boutons en plastique ?
- J'ai honte, dit le gros homme. Enfin, je vais mieux. On m'a soigné. Je vais reprendre les affaires.
Le client et les clientes ont disparu. Célia est seule. Il lui reste plus d'une heure et demi avant la fermeture. Elle n'ose pas lire, bien qu'elle ait emporté un roman d'aventures dans son sac. Elle demeure derrière son comptoir, réfléchissant, rêvassant, parfois au bord du sommeil. La chaleur est lourde dans l'ancienne cahute, modernisée, mais qui subit, en plein soleil, l'été torride. Elle a oublié que Germain doit revenir à six heures. Elle ne sait à quoi employer son temps. De toute évidence, les malades sont rentrés dans leur chambre et ce n'est pas à cinq heures du soir que les médecins ou les infirmiers viennent boire. Il faut donc attendre non le client, mais la fin de la journée de travail. Elle ne peut cacher sa joie quand Germain, juste à six heures, entre dans la buvette.
- Enfin vous, dit-elle en riant.
Fier de cet accueil, il lui sourit d'un air séducteur. Elle ajoute aussitôt, pour atténuer son contentement à le revoir :
- Je m'ennuyais. Il n'y avait plus un seul client depuis une heure. Et ceux - surtout celles - qui vous ont suivi n'étaient pas marrants.
- Ah bon, dit Germain. Qui étaient-ce ?
- Une dame qui se croyait en 1914 et qui poussait sans cesse des cris. Deux jeunes filles muettes, heureusement pas sourdes, et un homme en dépression parce que sa fabrique de boutons avait fait faillite.
- Ah je les connais, dit Germain. Faut se les faire.
Célia commence à ranger. Elle donne un coup de balai sur le plancher et Germain doit sortir pour éviter la poussière. Puis elle s'apprête à partir.
- Je peux vous accompagner jusqu'à la sortie ?
- Bien sûr, dit Célia. mais pas au delà.
- Pourquoi ?
-Je ne veux pas qu'on jase.
- D'accord, dit Germain.
Ils quittent la buvette, se dirigent lentement en bavardant vers le bâtiment administratif. Germain s'y arrête. Célia poursuit son chemin, à travers Marquigny, jusque chez elle.

Il a plu dans la nuit et le jour qui se lève demeure encore brouillé par des nuages. Le soleil vient lentement au dessus de l'horizon vers l'Est, au delà des collines. Ses rayons rouges percent difficilement les nuées. Marquigny s'anime doucement. Vers sept heures, le café ouvre ses portes et accueille ses premiers buveurs. Sur la place, des petits groupes de femmes se sont formés qui se rendent à l'église. La messe va bientôt sonner. Des paysans, venus en charrette de leur ferme, déboulent sur le terre-plein. Ils apportent leurs légumes pour le marché qui ouvrira à neuf heures. Le curé entre dans l'église par une porte latérale et les femmes s'engouffrent sous le porche. La messe va commencer. Dans les rue, passent quelques cyclistes. Ce sont des jeunes qui partent au travail. Ils vont à Manville sur les chantiers. La ville s'agrandit. Les fenêtres du logement de madame Ponti sont encore fermées. Célia et sa mère dorment.A Malval, la vie reprend. Des malades se sont levés tôt pour faire une promenade matinale. Les infirmiers s'affairent dans les couloirs, poussant de petits chariots de médicaments qu'ils distribuent dans les chambres. Aux cuisines, les petits déjeuners se préparent. Dans la grande salle à manger du pavillon, les tables rondes portent chacune huit tasses avec leur soucoupe, des petites cuillers et, au milieu, le sucrier. Il n'y a encore personne. La dame aux cris s'est allongée sur les pelouses. Elle guette les collines à l'horizon d'où elle espère voir surgir son fiancé. Mort en 14, elle le ressuscite chaque matin dans son imagination, avant de retourner dans sa chambre. Dans le bois, le pavillon des grands malades est à peine éclairé par le soleil levant. Son haut perron se dresse devant sa porte cadenassée. Tout autour de lui, un peu de brume flotte entre les arbres.
Après la piqûre d'insuline que lui a fait un infirmier vers sept heures, Germain se rendort. Il se réveille brusquement à sept heures et demi. Il se souvient qu'il a rendez-vous avec Célia à huit heures et demi au café du village. Ils monteront ensemble à Malval. Célia est devenue le centre de sa vie. Il passe ses journées avec elle, dans la buvette, ne s'absentant que pour aller voir Sarkoff. Il apporte le livre qu'il est en train de lire et, dans leur temps de silence, il s'y plonge, pour en ressortir bientôt et la regarder. Ils ont enfin compris qu'ils sont attirés l'un vers l'autre. Cette attirance est ve-

nue lentement au cours du mois d'Août, durant les visites de plus en plus longues de Germain. Maintenant Célia n'hésite plus à le retenir et lui ne craint plus de l'importuner. Déjà, depuis quinze jours, ils se tutoient. Un soir, elle l'avait emmené, avec quelques amis, à Manville, pour danser. On avait joué à un jeu qui s'achevait en s'embrassant et elle avait posé ses lèvres sur les siennes. Depuis ce jour, en attendant les clients, ils se caressent dans le fond de la buvette, sur le petit banc que le comptoir dissimule. Ils ne risquent guère d'être surpris, le bruit que font les clients en entrant s'entend, avant qu'ils ne parviennent au comptoir. Célia est d'ailleurs souvent debout, vaquant à ses occupations de serveuse, lavant les verres, nettoyant le bac. Le repos sur le banc est leur moment à eux, repos répété un certain nombre de fois dans la journée. Germain espère qu'un soir Célia l'emmènera chez elle et qu'en l'absence de sa mère, leurs amours pourront aller un peu plus loin que des caresses. Il en a envisagé avec elle la possibilité. Elle n'a rien refusé, semble attendre une occasion favorable. Germain se lève, fait rapidement sa toilette, s'habille et descend au rez-de-chaussée. Sans passer par la salle à manger, il se dirige vers la porte du pavillon, puis vers la sortie qui mène directement à Marquigny. A huit heures et demi, il est au café où Célia fait presqu'aussitôt son entrée. Ce petit déjeuner qu'ils vont prendre ensemble, ce n'est pas chaque matin qu'ils peuvent se l'offrir. Célia n'invite pas tous les jours Germain à venir la chercher. Parfois elle sort plus tôt de chez elle, fait des courses, revient à la maison, puis repart. Germain compte les fois où leur rencontre au village est possible, où Célia veut bien qu'il l'accompagne à Malval. Ce matin, ils sont assis, comme à chaque fois qu'ils viennent dans ce café - le seul du village -, à une table du fond. Ils ont commandé de grands cafés au lait et des tartines beurrées. Se revoyant, ils se sont embrassés sur les lèvres, ne dissimulant pas aux clients dans la salle leur mutuelle intimité. Ils mangent, en se parlant à peine, mais leurs yeux ne se quittent pas. Ils rient entre deux bouchées, se réjouissent d'être ensemble et de la belle journée qui s'annonce.

- On a encore le soleil, finit par dire Germain. C'est une chance.

- Oui, le buvette est un peu sombre, répond Célia. C'est plus gai quand il fait beau temps.

Les clients défilent au comptoir. Ce sont des paysans venus faire leurs courses et qui profitent de leur présence au village pour boire, avec les copains, un coup de blanc - le vin du pays, un sauvignon fruité-. Ils parlent fort, sans s'occuper des deux amoureux, ne les regardent même pas. Germain redemande des tartines et Célia en réclame aussi. Le patron leur en apporte.

- Vous avez bon appétit, leur dit-il.

Il connaît un peu Germain qui, depuis le printemps, vient assez souvent boire un verre au comptoir. Ils ont bavardé.

- C'est une jolie fille que vous avez rencontrée, monsieur Germain.

Célia sourit. Germain rougit, répond timidement :

- Oui, elle est très jolie.

Le patron s'est éloigné, repris par son service. Germain et Célia se prennent les mains. Ils ont achevé leur petit déjeuner. Ils se parlent à voix basse. Elle lui raconte un rêve qu'elle a fait, où ils se promenaient ensemble. Lui n'a pas rêvé d'elle, ni de personne. Avec elle, il oublie Philippe, Annette. Il oublie surtout sa mère et leur dis-

pute. Les voilà partis après avoir salué le patron et ses clients. Ils suivent la rue, gagnent le place qu'ils traversent, passent devant l'église. La mairie est sur la droite, et sa petite bibliothèque municipale.
- - C'est là que j'allais chercher des livres. J'y ai trouvé beaucoup de Dickens. Maintenant, c'est Sarkoff qui me prête ce qu'il a. Son Proust, j'en ai pour un bout de temps. Célia a beaucoup lu pendant sa maladie qui avait bloqué ses études secondaires. Elle connaît bien Dickens, un peu Proust. Ils arrivent sur la route qui longe le village. Ils ne passent pas par la petite porte, mais s'apprêtent à remonter la pente qui mène à Malval et à y pénétrer par la grande entrée. Célia doit justifier de son arrivée à l'heure. Il est neuf heures moins le quart.
- On n'a pas besoin de se hâter, dit-elle. Je ne peux pas marcher vite.
- On a le temps, dit Germain. Je ne suis pas pressé d'arriver.
Ils sont au bas de la pente, s'y engagent, avançant lentement. Au fur et à mesure qu'ils montent, s'étend devant eux la plaine au milieu de laquelle se situe Marquigny - dont les toits de tuile rougissent au soleil - et, non loin, au delà des champs, le fleuve qui coule vers Manville. Le beau temps enchante le paysage. Des bruits viennent jusqu'à eux, klaxons de voitures, voix d'animaux, bourdonnements d'insectes.
- Je suis contente d'être à Malval, d'y venir chaque matin. dit Célia.
- Moi je suis heureux de te voir tous les jours, dit Germain.
Il l'embrasse sur une joue et la serre contre lui. Ils sont franchi la grille, passent devant le bâtiment administratif. Célia appuie sur un bouton au long du mur, ce qui enregistre son arrivée. Il est neuf heures moins cinq. Puis ils traversent les larges pelouses qui s'étendent devant la buvette dont ils aperçoivent les murs en planches. Célia hâte légèrement le pas, elle veut ouvrir à neuf heures pile. Lorsqu'elle est devant la porte, elle sort une clé de sa poche et la tourne dans la serrure. L'un derrière l'autre, ils entrent dans la buvette. Commencent les préparatifs de la journée. Célia ouvre le réfrigérateur, vérifie le nombre de boissons fraîches disponibles. Elle rédige aussitôt un bon de commande pour les jours suivants, qu'un commissionaire va venir chercher. Puis elle prend un balai et nettoie le sol. Tandis qu'elle achève son nettoyage, Germain prend un chiffon et frotte le comptoir, les bancs.
- Voilà, c'est impeccable, dit-il.
- On n' aura pas de clients avant dix heures, murmure Célia.
Ils sont debout devant la buvette. Peu à peu le pavillon en face d'eux s'anime. Entrent et sortent des infirmiers qui, de loin, les saluent. ; ils répondent d'un signe de la main. De la cuisine, au sous-sol du pavillon, montent des bruits de vaisselle, de couverts entrechoqués. Parfois un cuistot grimpe l'escalier extérieur et traverse les pelouses en courant.
- A l'hôpital, dit Célia, après mon opération, lorsque ça allait mieux, chaque matin je sortais et je me promenais dans le jardin. Je regardais planter les fleurs, émonder les arbres. Il y avait, dès le printemps, toute une équipe qui s'affairait. C'était le meilleur moment de la journée.
- Tu es resté longtemps à l'hôpital ?, demande Germain.
- Presque deux ans. J'ai encore des difficultés du côté du coeur. Je ne sais pas si je vivrai vieille, ajoute-t-elle.

- Ca va pas ? , dit Germain. Tu a été soignée. Tu es guérie.
- Pas encore, dit Célia.
Ils rentrent dans la buvette, s'assied sur le banc. Célia ne peut rester longtemps debout, immobile. Ils demeurent silencieux. Le livre de Germain est caché sous le bar. Il n'a pas encore envie de le sortir.
- Je te raccompagne, ce soir ?, demande-t-il à Célia.
- Certainement. Et tu pourras rester exceptionnellement. Ma mère est absente jusqu'à demain matin.
- Oh, dit Germain.
Il l'embrasse sur la tempe. La première visite est celle, attendue, de Marc. Il vient, comme il dit, saluer les amoureux. Assis au comptoir, il sirote un jus d'orange.
- C'est ma dernière semaine à Malval. Je pars Vendredi.
- Encore un qui nous quitte, dit Germain. C'est trop triste! Après Robert, Henri, Rosy, c'est toi qui te barre.
- Je reviendrai vous voir, dit Marc. Je suis à Manville. Ce n'est pas loin. Bon. Après cet petit intermède roboratif, je vais descendre au village.
- Tu ne vas pas au café, dit Germain. Ca nous ferait de la concurrence.
- Mais non. Je vais m'acheter un bon polar chez le marchand de journaux.
Pendant une demi-heure, la buvette reste vide. Puis apparaît Sarkoff. Il boit un Vichy-fraise, bavarde avec Germain.
- Tu ne viens pas aujourd'hui ?
- Non. Ce n'est pas mon jour.
- Ca avance, Proust ?
- Le voilà.
Germain sort de sous le bar le tome qu'il a commencé de lire.
- J'en suis à la moitié. J'y passe une partie de la journée. Demandez à Célia.
- Et l'autre partie ?, demande Sarkoff en riant.
Il fixe Célia.
- Pendant l'autre partie, il m'embête, répond-elle.
- Très bien. Continuez à vous embêter ensemble. Je ne veux pas vous déranger.
Et il s'en va, toujours souriant. Surgit la dame aux cris. Aujourd'hui, elle ne crie pas. Elle lance à Germain un regard féroce.
- Les Allemands avancent, dit-elle.
Les deux jeunes se regardent, éberlués.
- Oui, ils montent la côte. C'est vous qui les avez fait venir, dit-elle en pointant le doigt sur Germain.
- Moi ?, répond-il stupéfait.
- Oui, vous. Ah je vous connais. Vous êtes le pire de tous.
- Ah bon.
- Un traître !
- Mais la guerre est finie, madame.
- Taisez-vous. Mon fiancé est parti en 14 et on est en 18. Il va revenir.
- Avec les Allemands ?
- Non tout seul. Il les connaît. Il sait comment faire.
Elle lève les bras en l'air, se détourne du bar, lance un dernier regard à Germain.

- Je vous hais. L'infirmier m'a dit qui vous étiez. Un mauvais sujet.
Puis elle sort.
- Dis-donc, murmure Célia, il t'a taillé un costard près d'elle. C'est dangereux.
- Je m'en fous, dit Germain. Ils m'emmerdent tous les deux.
La cloche du déjeuner sonne ; elle est à l'entrée du sous-sol. Elle appelle les malades à la salle à manger, mais aussi le personnel de service à la cuisine. Célia mange à la cuisine, Germain à la salle à manger. Ils se quittent.
- Je serai là à deux heures, dit Germain en l'embrassant.
- Moi à une heure et demi. Ne tarde pas trop.
- Le repas est long et il faut attendre le café.
Ils ont pris la même direction, mais ils se sont séparés au bas du pavillon. Germain se rend à la salle à manger. La plupart des convives y sont déjà. Il y retrouve Marc, l'industriel en faillite, les deux jeunes filles muettes qui sont toujours à la même table que lui. La dame aux cris trône à une autre table. Depuis plusieurs semaines, le haut-dirigeant israélien que l'on voyait à une table centrale a disparu. Avanchy est déjà installé sur son banc de surveillance au fond de la pièce. La chaleur assoupit les uns et les autres. Les conversations languissent.
- Ta nana t'occupe beaucoup, dit Marc à Germain.
- Oui, répond-il. Que veux-tu faire ? Je suis bien content d'être avec elle. J'ai reçu une lettre de Rosy. Elle se plaît dans son établissement. Elle a un nouvel ami.
- Tant mieux, dit Marc. Ca la console un peu.
Les jeunes filles muettes regardent fixement Germain, comme si elles avaient quelque chose à lui reprocher. Il leur sourit et elles répondent à son sourire. En bas, au dessous de la salle à manger, Célia mange avec le cuistot et les aides, des femmes pour la plupart.
- T'as toujours ton copain, dit l'une d'elle.
- Lequel ?, demande Célia. Le régulier ? Ou mon petit supplément ?
Elles rient.
- Non, je pensais au jeune Germain, répond la femme.
-Ah oui. Il reste avec moi. C'est vraiment un bon compagnon.
A deux heures, Célia et Germain sont à la buvette. Les malades font la sieste. Il n'y aura personne avant trois heures. Les deux s'installent sur le banc et somnolent, épaule contre épaule.Vers trois heures, les jeunes filles muettes viennent au comptoir boire une orangeade. Elles fixent de leurs quatre yeux grands ouverts Célia, la contemplent. Intimidée, celle-ci se réfugie sur le banc, tandis que Germain demeure devant les jeunes filles. Elles ont de nouveau ce long regard de reproche, comme s'il les avait trahies.
- Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?, murmure-t-il.
Aucune d'elles ne répond. Leur verre vidé, elles s'en vont. Durant un temps, Célia et Germain sont seuls. Ils s'embrassent, se caressent. L'industriel en faillite entre en trombe.
- Un whisky, hurle-t-il.
- Ici, on ne boit pas d'alcool, monsieur, dit Célia. _
- Bon. Un jus d'ananas.

Célia le sert. Germain est étonné de son air joyeux.
- De bonnes nouvelles ?, lui demande-t-il.
- Mon usine de boutons va repartir. J'ai retrouvé des fonds. Je paie mes dettes et on redémarre.
- Mais, dit Germain, les boutons, ça se vend bien ?
- Mais oui. Mon erreur, c'est que mes boutons étaient de facture trop ancienne. Je vais vendre des boutons modernes.
- Comment seront-ils ?, interroge Germain.
- En plastique, en verre, en matière non translucide, en bois, en acier chromé.
- Ah, fait Germain.
- Eh oui, jeune homme, il faut se mettre à la page. Adieu. J'ai des téléphones à faire.
Il s'éloigne sur les pelouses. Vers le soir, après une longue pause sans clients, occupée, comme à l'accoutumée, par un peu de lectures et beaucoup de baisers, Germain et Célia accueillent la vieille dame russe, exilée de son pays depuis les années vingt.
- Je regrette les rives de la Mer noire, dit-elle. C'était si beau, les isbas au bord de la mer. Plus beau que votre Côte d'Azur.
La vieille dame mélancolique est partie. Le soir est venu. Dans la buvette, l'ombre a remplacé les quelques rayons de soleil qui y pénétraient.
- Bientôt six heures, dit Célia.
Germain lit Proust. Célia a achevé sa vaisselle, rangé les étagères, vérifié le contenu du réfrigérateur. Dehors, les pelouses sont désertes. La chaleur encore forte oblige les malades à s'abriter dans les chambres ou au salon. Germain ferme son livre.
- Ca te plaît, dis-donc, cette histoire ? , dit Célia.
- Ce n'est pas vraiment une histoire. C'est plutôt ce qui revient à la mémoire de quelqu'un, sa jeunesse, les personnes qu'il a rencontrées, ses amours, ceux des autres...C'est comme si ça remontait du temps passé, tout doucement.
- Moi j'aime les romans d'amour, surtout quand ça finit mal.
- Ah, ah, dans la réalité, je préfère que ça finisse bien, dit Germain en l'embrassant.
Ils sont prêts à partir. Célia sort la première. Derrière Germain, elle ferme la porte de la buvette. Puis ils s'engagent dans l'allée qui mène à la grande sortie. Parvenus à la grille, ils se retournent, voient derrière eux le paysage au delà des pelouses, un long ruban de collines que le soleil éclaire encore. Mais les arbres du parc ont déjà de larges ombres qui s'étalent devant les bâtiments. Ils aiment, chaque soir, cet abord de la vie en bas, à quelque distance des murs de Malval. C'est le retour et ils se réjouissent de rencontrer des visages qui ne seront plus ceux des personnes travaillant là-haut ou des malades. La lumière est belle au dessus des tuiles des toits qu'elle éclaire, tandis que, sur le fleuve, des vapeurs lentement s'élèvent. Ils sont au bas de la pente. Ils traversent la route, entrent dans une rue. Ils la suivent jusqu'à la place, s'enfoncent dans une autre rue où se situe le logement de Célia. Pendant tout le trajet, ils se sont tenus par le bras. Lorsqu'ils arrivent, Célia sort sa seconde clé - qui n'est plus celle de la buvette -, ouvre la porte. Madame Ponti habite le rez-de-chaussée. Les chambres, celles de Célia et de sa mère, donnent sur un petit jardin derrière la maison - un bâtiment de deux étages -. Célia emmène aussitôt Germain dans sa chambre. Germain comprend que sa chance est pour ce soir, qu'il aimera Célia. Elle

va dans la salle de bains. Lui-même se déshabille, ne gardant que son slip. Célia revient en chemise de nuit, se glisse dans le lit. Germain va, à son tour, dans la salle de bains, revient et s'allonge près de Célia.

Ils sont tranquilles. Ils ont envie l'un de l'autre, mais peuvent attendre. C'est Célia qui prend l'initiative, embrassant Germain dans le cou, sur les lèvres, sur le torse. Il s'est penché vers elle. il caresse ses seins sous l'étoffe. Puis il l'enlace. Tout doucement, il se pose sur elle et elle l'entoure de ses bras. Il la prend, tandis qu'elle le tient serrée contre elle. Le plaisir naît à petits coup chez l'un et chez l'autre. Ils ferment les yeux. Longtemps, ils vont demeurer ainsi, s'aimant, laissant leurs mains se balader sur leurs corps. Germain s'apprête, comme il le faisait avec Rosy, à se retirer. C'est l'amour sans risque tel qu'il l'a appris avec Annette à l'Ormée et tel qu'on le pratique depuis toujours dans le Bocage. Mais Célia le retient contre elle. Le plaisir l'envahit. Il sombre dans une sorte de torpeur, comme si commençait pour lui un nouveau temps. Il ne sait plus trop où il est. Il respire par saccade. Célia gémit, le visage plein de joie. Ils sont dans les bras l'un de l'autre, apaisés. Célia murmure : Ne t'inquiète pas. Je suis protégée. Ce qu'il n'avait jamais connu avec Annette ni avec Rosy, Germain ne sait comment le nommer.

Le pavillon des grands malades est au milieu du bois qui s'étend jusqu'à la petite porte au bas du coteau. Ce bois contient deux autres pavillons. L'ancien château est réservé aux malades ayant quelques ressources. Celui réservé aux grands malades de toutes conditions n'est pas luxueux, contrairement au pavillon des malades fortunés. Il est bâti sur une dalle de béton et l'on accède à sa porte par un escalier de plusieurs marches que les grands malades montent péniblement. Il n'a pas d'étages. Les chambres y sont disposées autour d'une pièce centrale où il y a une baignoire. Un bureau près de l'entrée sert de local commun aux infirmiers et infirmières. La pièce centrale et le bureau donnent, chacun, par une unique fenêtre, sur le bois. Les chambres sont petites, tout en longueur. Meublées d'un lit et d'une chaise, sans table, elles évoquent la cellule du moine ou celle du prisonnier. Elles sont individuelles. Le sol est carrelé. Entouré d'arbres, le pavillon des grands malades est sombre, été comme hiver, encore plus l'hiver. Extérieurement, il est peint en jaune et un toit de tuiles rouges le surmonte. Il est habité par une vingtaine de malades. La dame aux cris, malgré son état, n'est pas logée dans un pavillon identique, celui des femmes ; elle dort et mange à l'ancien château. Elle peut payer. Les murs intérieurs sont peints en gris-bleu, ce qui ne contribue pas à renforcer la luminosité des pièces. Les malades vont de leur chambre à la pièce centrale. La matin, ils se lavent l'un après l'autre dans la baignoire, sans se soucier apparemment de la présence d'autrui. La pièce est un lieu de passage ; on ne peut l'éviter si l'on sort de sa chambre. Le bureau est assez vaste et sert de salle de réunion où les médecins font des présentations de malades. Les repas sont servis dans les chambres par le personnel infirmier. Les plats sont apportés des cuisines. La vie à l'intérieur du pavillon des grands malades suit un rythme régulier qui se répète chaque jour. Au petit matin, vers sept heures, les infirmiers apportent dans chaque chambre le petit déjeuner. Aussitôt après, le malade - ce sont tous des hommes -va se laver dans la baignoire de la pièce centrale. Puis il s'habille. Vers le milieu de la matinée, Butier vient visiter le pavillon. C'est le médecin-chef. Il parle avec les infirmiers et les infirmières, ne s'adresse jamais aux malades. Lorsque l'un d'entre eux l'interpelle, même pour un motif valable, il ne répond pas. Parfois, dans la semaine, les médecins Sarkoff, Bavin, Butier et Grapont, les infirmiers, les infirmières et le reste du personnel se rassemblent dans le bureau qui sert de salle de réunion. Le malade présenté est interrogé. Il répond ou ne répond pas

aux questions. L'un des médecins, en général celui qui le soigne, transmet devant lui aux collègues et aux infirmiers et infirmières ses conclusions provisoires sur son état, aussi pessimistes soient-elles. Le repas a lieu à midi et demi, servi à chaque malade dans sa chambre. Le menu est celui du pavillon des malades fortunés. Commence l'après-midi interminable. Les infirmiers et infirmières se sont retirés dans le bureau. Les malades, pour certains d'entre eux, errent dans le couloir et dans la pièce centrale, se rencontrent sans se parler, se fixent, s'éloignent, reviennent les uns vers les autres. Le silence est quasi total. On n'entend que le bruit des pas sur le carrelage et parfois le glou-glou de l'eau qui s'écoule dans la baignoirre. Vers le soir, les infirmiers et infirmières réapparaissent. Ils parlent à chaque malade. Bien peu répondent, mais tous écoutent, certains comprennent ce qui leur est dit, acquiescent ou s'indignent, selon les nouvelles qui leur sont données de leur famille ou les consignes répétées. La plupart demeurent immobiles, les yeux fixes, sans qu'un trait de leur visage bouge, comme des statues de pierre, des morts-vivants moulés une fois pour toutes dans leur attitude, coupés de tout.

Au milieu du mois d'Août, dans le pavillon des malades riches, Avanchy, un beau jour, quand le soleil se lève encore tôt, décide que le ménage des chambres sera fait dès sept heures. Il n'en a averti aucun malade, ni Germain, ni la dame aux cris, ni les jeunes filles muettes. L'industriel en faillite est parti, rasséréné par le lancement de sa nouvelle fabrique de boutons. Marc est retourné à Manville. Mettant en application sa nouvelle décision, Avanchy a choisi comme première chambre à nettoyer celle de Germain. A sept heures moins le quart, il frappe à la porte. Germain dort. Sortant du sommeil, il répond Entrez, oubliant que ce n'est pas le jour où on lui fait sa piqûre d'insuline. Avanchy entre et débite son discours :

- Monsieur Gromier, levez-vous. A sept heures, les femmes de ménage seront dans votre chambre. Dépêchez-vous de vous habiller.

Il est au milieu de la pièce, le visage impassible, les lèvres serrées s'ouvrant pour laisser passer ses paroles qu'il siffle plutôt qu'il ne les dit. Germain le voit à peine, à demi réveillé. Il distingue, dans le contre-jour venu des persiennes, sa carrure, sa petite taille, ses yeux perçants. D'abord il ne lui répond pas et l'autre reste là, debout, semblable à la statue du Commandeur. Avec sa blouse blanche, son stylo-bille fixé dans sa pochette, il fait plutôt penser à un fonctionnaire accomplissant scrupuleusement son travail. Germain émerge de son demi rêve, pour entrer dans un cauchemar. Depuis qu'il est là, pour des raisons inconnues Avanchy le persécute, surveille sa tenue à table, ses heures de lever et de coucher. Il le débine près des autres malades. Il est devenu peu à peu sa hantise. Enfin, il trouve la force de lui répondre :

- Monsieur Avanchy, ce n'est pas une heure pour réveiller les gens.

Il regarde sa montre. Il est près de sept heures.

- C'est l'heure fixée. Les autres malades aussi doivent s'y plier.

Soudain, Germain s'assied dans son lit, fixe l'infirmier, hurle :

- Vous sortez immédiatement et vous me foutez la paix.

Avanchy recule lentement, sans le quitter du regard, passe la porte à reculons et disparaît. Germain s'est levé. Après s'être lavé, il s'habille. Il ira retrouver Célia au café du village ; ils ont rendez-vous à l'heure habituelle, huit heures et demi. Ce matin, il sera en avance. Il quitte la chambre, descend l'escalier, du premier étage au rez-

de-chaussée. La décision d'Avanchy lui était-elle réservée ? Il en doute, à entendre les bruits d'eau et les piétinements au dessus de lui. Mais les autres malades n'ont pas protesté. Il ne va pas à la salle à manger, s'éloigne du pavillon, traverse le bois et sort par la petite porte au bas de la pente. Il est sur la route où passent des voitures allant au delà de Marquigny. Elles ralentissent en longeant le village, puis accélèrent de nouveau lorsqu'elles l'ont dépassé. Germain entre dans la rue qui mène à la place. Il arrive au café. Célia n'est pas encore là. Il s'assied au fond, à leur place. Le patron lui a fait un petit salut auquel il a répondu tout aussi brièvement. Des paysans sont accoudés au bar et parlent d'un incident de la veille au marché : deux marchands de bestiaux se sont battus en s'accusant mutuellement de tricherie. Germain écoute, il oublie Avanchy. Quand Célia entre, il s'avance vers elle, l'embrasse. Elle repère aussitôt qu'il n'a pas, en la voyant, sa gaieté habituelle.
- Qu'est-ce qu'il y a ? , murmure-t-elle.
- Je vais te raconter, dit Germain.
On leur sert le petit déjeuner : du thé, des croissants. Ils mangent goulûment.
- Alors ?, dit Célia.
Germain détaille sa courte altercation avec Avanchy. Il répète mot à mot les paroles de l'infirmier et les siennes. Célia ne cache pas son inquiétude.
- Fallait pas lui répondre, dit-elle. Moi j'entends aux cuisines ce que disent les infirmiers, y compris Avanchy, sur les malades. Ils n'ont pas intérêt à broncher. Apparemment tout va bien. Mais on parle quand même de coups et de quelques décès suspects, de vieilles personnes.
- J'ai fait une bêtise, dit Germain.
Aussitôt arrivés à la buvette, ils ont préparé le lieu pour l'accueil des clients. Comme à l'accoutumée, entre neuf heures et dix heures, personne n'est venu. A dix heures, deux malades du pavillon se sont présentés et ont bu un jus de fruit. Le directeur de Malval, le docteur Grapont, et sa femme sont passés pour demander à Célia si elle se plaît toujours dans son nouveau poste. A dix heures et demi, la dame aux cris entre. Elle s'assied sur l'un des bancs. Elle semble abattue et grommelle entre ses dents des mots incompréhensibles. Germain s'est caché derrière le bar. Célia est au comptoir. Soudain, la dame aux cris dit d'une voix forte :
- Où est monsieur Gromier ?
- Il est là, répond Célia. Il se repose.
- Où ?, hurle la dame aux cris.
Germain n'est pas rassuré. Le ton n'est guère engageant. Il n'a pas envie de s'affronter à une malade qui peut facilement créer un scandale. Dont il fera les frais. La dame aux cris s'avance vers le comptoir, se penche et voit Germain assis sur le petit banc derrière Célia. Elle se rassied, continue à grommeler.
- Sors donc, dit Célia à Germain.
Et, à voix basse, elle ajoute :
- Elle ne bouge pas.
Germain se lève, s'avance au comptoir. En le voyant, debout en face d'elle, la dame aux cris est saisie de fureur. Son pire ennemi lui apparaît, et à deux pas d'elle. Elle se lève, ne se possède plus, s'approche de lui les mains en avant, comme si elle voulait le griffer.

- Ordure, lui crie-t-elle. Que faits-tu ici ? Je sais qui tu es. Avanchy me l'a dit. Un infâme individu qui viole les femmes. Hors d'ici.
Célia quitte le comptoir, prend la dame aux cris par les épaules et la met dehors.
- Encore Avanchy, dit Germain lorsqu'elle revient au comptoir.
Il s'est assis sur le petit banc, demeure immobile. Puis il prend sous le bar le tome de Proust qu'il lit et se plonge dans la lecture. Parfois, il lève les yeux et regarde Célia. Elle-même lit son propre livre, un roman anglais. Elle fixe Germain dans les yeux, hausse les épaules. Elle finit par dire :
- Elle est timbrée. Peu importe Avanchy.
- Non, dit Germain. Il me tend des pièges. Je ne sais pas ce qu'il veut.
Ils se sont remis à lire. Butier, le médecin-chef du pavillon des grands malades, entre et demande un coca-cola que Célia lui sert. Il regarde Germain d'un air surpris, comme s'il ne s'attendait pas à le voir là. Il avale sa boisson et s'en va. La lecture continue jusqu'au prochain client. Mais midi arrive sans que personne ne vienne. A midi et demi, la cloche sonne.
- Je n'irai pas déjeuner, déclare Germain. Je reste ici. Tu n'as pas besoin de fermer.
Célia garde quelques instants le silence. Puis elle dit :
- Ecoute, Germain, si, n'ayant pas prévenu suffisamment tôt comme cela est exigé des malades qui s'absentent à un repas, tu fais la grève de la faim, ça n'arrangera pas tes affaires. Avanchy va se servir de cette absence contre toi.
- Je me fiche pas mal d'Avanchy. Mais je ne tiens pas à être agressé comme ce matin et, cette fois, en pleine salle à manger.
Célia garde de nouveau le silence. Puis elle murmure :
- Ca va faire toute une histoire. La dame aux cris - c'est ainsi qu'ils l'appellent entre eux - en profitera pour te débiner, t'accuser du pire. Et cela près des malades du pavillon. Et tu donnes une raison à Avanchy de te sanctionner.
- Qu'il le fasse. Ensuite, j'aurais peut-être la paix.
- Ce n'est pas sûr. Il a l'air vindicatif.
- Tant pis, dit Germain.
Célia ne répond pas. Puis elle lance :
- Viens avec moi aux cuisines. On te nourrira.
L'après-midi de ce jour d'été, guère ensoleillé, la buvette demeure dans l'ombre. Après le déjeuner aux cuisines, Célia et Germain, revenus, se sont tapis sur le petit banc, serrés l'un contre l'autre. Ils ne se parlent pas. Célia est triste. A trois heures entre un infirmier que Germain connaît. C'est un jeune, plus jeune qu'Avanchy, avec qui Germain s'entend bien. Célia s'avance au comptoir pour le servir. Mais l'infirmier dit aussitôt :
- Je ne suis pas venu pour boire. Je suis envoyé pour conduire monsieur Gromier chez le docteur Sarkoff.
- Ah bon, dit Germain. Mais ce n'est pas mon jour.
Il ajoute en souriant :
- Et je peux y aller tout seul.
L'infirmier ne sourit pas. Il a l'air soucieux.
- Je crois, monsieur Gromier, qu'il vaut mieux que vous me suiviez, pour aller chez le docteur Sarkoff.

- On boit un coup avant, dit Germain. Qu'est-ce qui vous fait envie ?
- Une menthe à l'eau, dit l'infirmier. Mais faut faire vite, car je suis en service.
- Qui le sait ?, dit Germain.
- Monsieur Avanchy, répond l'infirmier.
- C'est lui qui m'envoie chez Sarkoff ?
- Non. La décision vient de plus haut. D'un accord des médecins, le docteur Bavin, le docteur Sarkoff, le docteur Butier, le docteur Grapont qui se sont rapidement réunis.
Germain pâlit, Célia aussi.
- C'est si grave que ça ?, dit Germain d'une voix blanche.
- Faut croire, répond le jeune infirmier. Ils sont restés enfermés pendant plus d'une heure. Le docteur Bavin m'a dit qu'ils avaient discuté de votre cas. Il m'a dit aussi : Persuadez-le d'aller chez Sarkoff. Sinon, ça compliquera tout.
- Je n'y comprends rien, dit Germain.
- Moi non plus, dit Célia. Tout ça pour une bagatelle.
- Ici, dit l'infirmier, c'est très mal vu de se disputer avec un infirmier, surtout avec monsieur Avanchy, et, encore plus, de manquer un repas sans prévenir.
- Mais, dit Germain la dame aux cris m'avait agressé. Je n'allais pas lui offrir une nouvelle occasion de le faire.
- Qui est la dame aux cris ? dit l'infirmier.
Germain la décrit.
- Ah, elle n'est pas facile, dit l'infirmier.
- Bon, on y va, dit Germain.
Ils remontent l'allée jusqu'au bâtiment des médecins où Sarkoff a son bureau. C'est là que Germain vient, deux ou trois fois par semaine. Ils arrivent devant l'entrée précédée de trois marches, pénètrent dans un long couloir, montent à l'étage. L'infirmier frappe à une porte. Un Entrez sec lui répond. Les deux hommes sont devant le bureau du médecin, une grande table couverte de papiers. Un dossier est ouvert que Sarkoff consulte. Il est debout. Il lève la tête, tend la main d'abord à l'infirmier, puis à Germain.
- Asseyez-vous, dit-il.
Tous deux s'assied. Sarkoff a pris un air sévère. Il se tourne vers Germain.
- Qu'est-ce qui t'a pris d'insulter un infirmier ?
- Je ne l'ai pas insulté, dit Germain.
- Tu lui a seulement dit : «Sortez immédiatement et fichez-moi la paix». Or il était en service. Pour lui, c'est une insulte.
- Je ne savais pas, dit Germain. ll est entré comme un fou dans ma chambre, à sept heures du matin, en m'enjoignant de me lever, pour qu'on puisse faire le ménage.
- D'accord. Ce n'était pas très fair-play de sa part. Mais, à la même heure, personne d'autre ne lui a parlé ainsi. Toi seul, tu t'es permis, le plus jeune.
- Je n'ai pas l'habitude qu'on me réveille de cette manière.
- Deuxième incartade, dit Sarkoff, tu ne viens pas au repas sans même prévenir qui que ce soit. Ce n'est pas correct.
- Là, j'ai oublié, dit Germain. Je m'en excuserai.
- Bref, ton indiscipline a donné lieu à un rapport d'Avanchy. Nous nous sommes aussitôt réunis. Cela nous a paru suffisamment important pour que des mesures soient

prises. J'ai plaidé pour que tu continues à prendre tes repas au pavillon. J'ai obtenu gain de cause. Mais, pour la nuit, tu dormiras dans un autre pavillon. Vous le lui indiquerez ce soir, dit Sarkoff en se tournant vers l'infirmier.
- Oui, monsieur, répond l'autre.
- Voilà. Ne t'expose pas à des sanctions. Il est évident qu'Avanchy n'est pas homme à se laisser faire.
- C'est le moins qu'on puisse dire, murmure Germain.
Sarkoff tend de nouveau sa main aux deux hommes. Germain a quitté l'infirmier à la porte du bâtiment des médecins. Il revient à pas lents vers la buvette. Avanchy l'a fait tomber dans un piège. Comme un bleu, il s'est fait avoir. Le lever du matin aux aurores lui était destiné, même s'il fallait mettre les autres malades dans le coup. Monter contre lui la dame aux cris ne pouvait aboutir qu'à un esclandre. Celle-ci n'a pas manqué de le provoquer. Oublier de prévenir pour le repas était une erreur de sa part. Le piège s'est refermé sur lui, à partir de cette erreur s'ajoutant à l'altercation du matin. Que faire ? La buvette est encore ouverte. Célia l'a attendu. Elle est sur le pas de la porte. Elle fixe Germain avec angoisse.
- Pas très grave, dit Germain pour la rassurer. Je suis transféré, pour la nuit, dans un autre pavillon. Je ne sais pas lequel. L'infirmier que tu as vu m'y conduira ce soir.
Célia demeure angoissée.
- Ils peuvent te mettre n'importe où. Avec des malades comme la dame aux cris. Tu t'y vois ?
- Je m'y ferai, dit Germain. Le jour, je serai avec toi. Et, le midi, je peux manger au pavillon. Mais je ne sais pas si j'irai.
Célia ferme à clé la porte de la buvette. Ils se dirigent, par l'allée que vient de prendre Germain en sens inverse, vers la grande sortie. Comme chaque jour, ils descendent la pente. Mais, ce soir, le paysage ne les retient pas. Ils sont plongés dans leurs pensées. Célia pense à Germain qui pense à lui-même. Elle est pâle. Germain lui dit :
- Ne te tracasse pas pour moi. Ce n'est pas bon pour ton coeur.
- Oh, ça va en ce moment, dit Célia.
Ils avancent vers le village. Ils y entrent, traversent la place, rejoignent le logis de Célia. Madame Ponti les accueille.
- Vous avez l'air soucieux, dit-elle à Germain.
- Oui, j'ai des ennuis là-haut.
Il explique à madame Ponti ce qui s'est passé. Il achève en disant :
- Ce soir, je n'irai pas à la salle à manger. Mais je préviendrai.
- Non, dit madame Ponti, ne faites pas ça. Ce sera mal vu.
- Maman a raison, dit Célia. On saura que tu es dans ta chambre, ce qui te nuira. On dira encore que tu es indiscipliné.
- Soyez raisonnable, Germain, dit madame Ponti qui l'aime bien. Célia a besoin de vous.
- Bon, j'irai, dit Germain.
Le soir, après le repas, l'infirmier vient chercher Germain à la salle à manger.
- Vos affaire sont déjà là-bas, lui dit-il.
- Où allons-nous ?

- Au pavillon B.
- C'est celui des grands malades ? demande Germain.
 - Oui, répond simplement l'infirmier.
Ils marchent côte à côte vers le bois. Ils arrivent au pied de l'escalier qui mène à la porte du pavillon. En haut des marches, l'infirmier sonne. On entend derrière la porte des bruits de verrous et de clés. Elle s'entrouvre et une infirmière apparaît. Elle fait entrer Germain. L'infirmier s'éloigne, en disant Bonsoir.
- Bonsoir, lui répond Germain.
La porte se referme. L'infirmière précède Germain dans le couloir qui mène à la pièce centrale. Il voit la baignoire, la fenêtre donnant sur la cour encore éclairée par le soleil couchant. Ils traversent la pièce et l'infirmière s'arrête un peu plus loin devant une porte qu'elle ouvre avec une clé. Germain entre. La porte retombe derrière lui. Il se retourne, découvre qu'elle est sans poignée. Il entend la clé tourner dans la serrure.
- Merde, murmure-t-il.
Des barreaux garnissent la fenêtre qui ne peut s'ouvrir qu'avec un outil. Germain se couche. Pendant plusieurs heures, il continue à lire Proust qu'il a emporté du bar. Plongé dans l'univers de *La Recherche*, il oublie ses ennuis du moment. Derrière la porte, on entend des piétinements, parfois de légères exclamations, des bruits d'eau. Puis, peu à peu, ces bruits s'apaisent et le silence se fait. A minuit, Germain éteint la lumière. Peu après, il s'endort. Vers deux heures du matin, il est réveillé par un hurlement : de l'autre côté du mur, un homme crie. Ce n'est pas une plainte comme celle d'un être qui souffre physiquement. C'est un hurlement désespéré, comme si l'homme était au delà de la mort et appelait. Le cri se répète, s'amplifie. Sans doute est-il habituel à cette heure. Personne ne se déplace. Lentement, parvenu à son paroxysme, il décroît, se clôt.
- Je vais devenir fou, se dit Germain.
Il s'enfonce dans le sommeil

Comme chaque matin, Malval s'éveille. Il est moins de huit heures. Des camionnettes entrent par la grande entrée, se rendent aux cuisines où sont livrés viandes, fruits et légumes. L'une d'elle s'est arrêtée devant la buvette. Un livreur dépose contre la porte plusieurs casiers garnis de bouteilles et un grand sac rempli de gâteaux d'apéritif .Les pelouses sont éclairées par le soleil levant. Désertes, elles servent de refuge à quelques chats qui les traversent en courant. A l'entrée, le bâtiment administratif s'emplit peu à peu d'employés qui regagnent leur poste de travail. Le bâtiment des médecins recueille non seulement Bavin, Sarkoff, Butier et Grapont, mais leurs assistants. On entend des bruits de voix, des saluts. Dans le bois, les pavillons, l'un après l'autre, sortent du silence. Le remuement des malades, leurs allées et venues bruyantes couvrent le chant des oiseaux. Le bois lui-même s'est peuplé, non de malades, mais d'infirmiers et d'infirmières qui, logeant au village, viennent reprendre leur service. Au pavillon des grands malades, après une nuit tranchée en deux, comme d'habitude, par le hurlement de l'homme, les malades mangent leur petit déjeuner. L'un d'eux est déjà debout dans la baignoire et se lave à grande eau, tandis qu'autour de lui on circule comme s'il n'existait pas. Dans la cour, quelques malades tournent en rond, en se tenant par les épaules. Une infirmière dit :
- Le docteur Butier va venir. Soyez calmes.
Plusieurs malades, qui sont dans la pièce centrale, rentrent dans leur chambre. Au château, la salle à manger est pleine. Tous les malades y prennent leur déjeuner du matin, sauf Germain qui, au pavillon des grands malades, a été servi dans sa chambre. La dame aux cris est parmi eux, visage sombre, grinçant des dents. Avanchy ne la quitte pas du regard, vient parfois lui parler. Elle semble s'apaiser, mais bientôt reprend son manège. Dans le salon, deux malades ont entrepris une partie de billard. Au village, la vie recommence. Sur la grand-place, le café a ouvert à sept heures. Des paysans, venus de leur ferme, y boivent un verre de vin, avant de retourner au travail. Autour de la place et dans les rues voisines, les commerces ouvrent l'un après l'autre : épicerie, mercerie, boulangerie, forge - pour les quelques chevaux que n'ont pas encore remplacés des tracteurs -. La journée s'annonce belle, sans nuages. Des ménagères sont sorties des maisons et font leurs courses. Madame Ponti est chez la mercière où elle achète du fil et des aiguilles. Couturière en chambre, c'est elle qui fait les robes des fermières et des habitantes du village. Entre Malval et Marquigny, les relations sont peu fréquentes. Des infirmiers et infirmières logent chez l'un ou chez l'autre, louent une chambre. Ils ne voient leur famille à Manville que le samedi et le dimanche. Certains infirmiers descendent parfois dans la journée, pendant une pause, viennent boire un verre au café. Les aliments livrés à Malval proviennent tous de Manville. L'hôpital ne s'approvisionne pas à Marquigny. Les médecins sont logés dans le pays. Sarkoff, Butier, Bavin ont acheté, chacun, une maison, hors du village, où vit leur famille. Grapont a un logement de fonction. Au milieu de l'après-midi, les malades viennent se promener dans les rues ; des jeunes vont se baigner à la piscine. Chaque semaine, un marché s'installe sur la grand-place, attirant les fermières du voisinage ; elles y achètent des vêtements, des ustensiles de cuisine

ou des objets de toilette. Madame Ponti est rentrée chez elle. Célia s'est levée. Il est huit heures. Elle mange à la cuisine, se prépare pour aller à Malval. Elle ne passera pas par le café. Germain n'a pas le droit de sortir de son pavillon avant neuf heures. Elle le retrouvera là-haut, à la buvette.
- Il va bien, Germain ?, demande madame Ponti.
- Il n'a pas le moral, dit Célia.
Ils se sont rencontrés une ou deux fois seuls, le soir, en l'absence de madame Ponti. Ils ont été heureux comme la première fois. Mais Germain est triste. Célia embrasse sa mère et s'en va. Elle traverse le village, s'engage sur la route qui mène à la pente conduisant à la grande entrée de Malval. Il est tôt, huit heures et demi. Elle ne se hâte pas. A quoi bon ? Elle sera seule jusqu'à neuf heures un quart. Elle songe à Germain. Il a accepté de prendre ses repas au pavillon. La sanction que les médecins lui ont imposée n'a pas été levée. Il supporte mal sa nouvelle condition. Malgré ses plaintes à Sarkoff, il n'a pas obtenu son aide. Célia monte la pente. Elle admire, au passage, le paysage devant elle, le village, le fleuve au delà et les collines à l'horizon. Le soleil du matin fait briller les murs, les toits, avive la couleur verte des champs. Des bruits épars viennent vers elle : meuglements, caquètements, klaxons, bruits de moteur. Elle s'arrête, s'appuie à la balustrade qui borde la pente. Un vent léger souffle du Sud, qui fait lever ses cheveux. On entre dans la deuxième quinzaine d'Août. La chaleur, à partir de onze heures, sera forte. La fraîcheur, à cette heure-ci, est agréable, il faut en profiter. Célia pénètre dans l'établissement, passe devant le bâtiment administratif, puis devant celui des médecins. Bavin la croise, la salue.
- Comment allez-vous, Célia ?
- Bien.
- Ca marche à la buvette ?
- Mais oui. On a des clients.
- Bon courage.
Il va vers son bureau. Célia arrive à la buvette. Les casiers emplis de bouteilles et le sac contenant les gâteaux d'apéritif sont devant la porte. Elle ouvre, traîne chaque casier derrière le comptoir, dépose le sac sur le bar.
- Je vais ranger avant que Germain soit là, se murmure-t-elle.
Elle aligne les bouteilles sur des étagères, vide le sac, glisse les boîtes et les sachets de gâteaux sous le comptoir. Elle commence le balayage. Elle l'achève au moment où Germain entre et la salue. Elle vient vers lui, le prend dans ses bras. Il la serre contre lui.
- Alors ?, dit-elle.
- Toujours pareil, répond Germain. Cette nuit, l'homme a crié, comme les autres nuits. Je ne supporte pas son hurlement. On ne dirait pas qu'il s'agit d'un humain. Ni d'un animal d'ailleurs. On croirait le cri de quelqu'un qui n'existe pas.
- Tu te mets des idées en tête, Germain, dit Célia. Les fantômes, c'est de l'imagination. Tu as dormi ?
- Mal. Toutes les nuits, après ce cri, je n'arrive pas à me rendormir.
Germain a mauvaise mine, il est pâle, les yeux battus, les paupières lourdes. Il parle lentement, comme s'il hésitait sur les mots. Avanchy entre dans la buvette.
- Comment allez-vous, monsieur Gromier ?, dit-il aimablement à Germain.

Celui-ci ne répond pas. Il se contente de dire : «Bonjour, monsieur». Sitôt Avanchy sorti, Célia vient s'asseoir près de Germain sur le petit banc.
- Pourquoi étais-tu en retard ?, dit-elle. D'habitude, tu es là à neuf heures un quart.
- Au moment où j'allais partir, Butier est arrivé. Et il m'a convoqué dans le bureau près de l'entrée.
- Pour te dire quoi ?
- Rien. Il ne m'a pas parlé.
- Ah, fait Célia.
- J'étais assis en face de lui et il me regardait fixement dans les yeux comme s'il me provoquait.
- Qu'est-ce que tu as dit ?
- Que voulais-tu que je lui dise ? Il ne m'interrogeait pas.
- Méfie-toi de lui. Il a très mauvaise réputation près des malades et du personnel infirmier. Certains disent qu'il y a eu des morts suspects. Deux ou trois vieilles dames sont décédés, sans aucun symptôme apparent.
- J'ai fini par baisser les yeux. Et il s'est tiré.
La matinée s'écoule dans un quasi silence coupé par l'entrée et la sortie de malades eux-mêmes silencieux en paroles, mais bruyants par leurs pas, leurs grognements et leur rires. Midi sonne au clocher de l'église de Marquigny. Puis c'est la cloche du déjeuner qui, à midi et demi, retentit.
- Il faut que j'y aille, dit Germain. A chaque repas, je dois supporter la dame aux cris.
- Elle t'agresse ?
- Non, elle se moque de moi. Discrètement, Avanchy, qui est toujours là, la soutient.
- Essaie de tenir le coup.
- Je serai revenu à deux heures.
Ils quittent la buvette, se séparent au dessus des cuisines. Germain se rend à la salle à manger. Il retrouve sa place, à la table où les deux jeunes filles muettes et quelques nouveaux malades vont lui tenir compagnie. Les jeunes filles lui sourient et il les salue. Elles mangent leurs hors d'oeuvre tout en le regardant, puis l'oublient et, brusquement, le regardent de nouveau. Avanchy est déjà assis sur le banc du fond, à l'affût. Il a maintenant d'autres souffre-douleur et ne s'occupe que rarement de Germain. La dame aux cris s'est installée à sa table habituelle, avec trois autres malades. Elle leur tient son long discours sur la guerre de 14, sur la présence des Allemands au fond du parc, sur leur approche. Les autres l'écoutent, comme si elle révélait une vérité cachée qu'elle est seule à connaître. Parfois elle se tourne, fixe la table où Germain est assis. Il ne peut pas éviter son regard. Toutes les dix minutes, elle lui lance :
- La faim chasse le loup du bois.
Elle avait repéré son absence, la pensait provoquée par son algarade à la buvette. Dès le soir, il était revenu. Elle se réjouit de l'avoir effrayé. Elle attribue son retour à la faim et ne se fait pas faute de lui rappeler qu'elle a deviné la cause de sa brève disparition. Le déjeuner achevé, Germain rejoint Célia. Malgré la fin de l'été, la chaleur et le beau temps persistent. Assis sur le petit banc, Germain et Célia ont repris leur lecture. Parfois, ils se regardent, se sourient. Epuisé par ses nuits sans sommeil, Germain somnole quelques instants. Il est brusquement réveillé par le souffle de Célia devenu rauque, entrecoupé de sifflements. Elle s'est penché en avant. Elle est

pâle, ses yeux se sont fermés. Germain prend de l'eau dans une bouteille qui est au frigo. Il approche le verre des lèvres de Célia. Elle boit à petits coups pressés. Mais son souffle demeure court, elle tremble légèrement. Visiblement, elle a peur.
- Je vais chercher un médecin, dit Germain. -
- Non, murmure-t-elle à voix très basse. - Reste-là. Ce n'est pas très grave. Ca va passer. Cela m'arrive de temps en temps.
Elle a du mal à parler. Le débit de ses mots est haché par sa difficulté à respirer. Germain s'est assis près d'elle et lui tient les mains. Peu à peu, elle reprend des couleurs. Son souffle se régularise. Elle ouvre les yeux.
- - Tu es là ? , murmure-t-elle.
Elle lui serre les mains.
- Tu n'es pas complètement guérie, dit-il.
- Ca va beaucoup mieux. Je n'ai plus de vraies crises où je risquais de mourir.
- Tu prend des médicaments ?
- Oh, très peu.
- Bois encore. Peut-être un jus de fruit.
- Oui, à l'orange. Je veux bien.
Germain lui prépare sa boisson.
- Le sucre va te remonter.
Elle s'est redressée. Elle peut tenir le verre, boit lentement.
- Voilà, c'est fini. Jusqu'à la prochaine fois.
- Dans combien de temps ?
- Quinze jours ou un mois. Mais mon malaise ne dure plus longtemps.
Des clients entrent, s'accoudent au bar. Jusqu'au soir, des malades ont défilé et Célia les a servis. A six heures, la buvette est vide. Célia fait les derniers rangements, tandis que Germain donne un coup de balai. Puis ils sortent et elle referme la porte. Son malaise l'a fatigué, affaibli. Elle marche à petits pas en s'appuyant au bras de Germain. Il avance doucement près d'elle. Sitôt la grande entrée franchie, ils se penchent à la balustrade et regardent le village au dessous, le fleuve et les collines dans le lointain. Puis ils reprennent leur marche. Ils ne se parlent pas, comme si le calme de cette soirée, le silence qui vient éteignaient en eux les paroles. La traversée du village mobilise leur attention. Ils reconnaissent des visages, ceux d'infirmiers, et même ceux de deux ou trois malades. Mais Célia a hâte d'être rendue chez elle et de se reposer.
Aussitôt revenue, elle va dans sa chambre, s'allonge sur son lit. Germain la laisse seule, va rejoindre madame Ponti à la cuisine où elle prépare le dîner.
- Alors, Germain, les nouvelles sont meilleures ?
- Je dors toujours au pavillon des grands malades.
- Ce n'est pas gai pour vous.
- Non. Heureusement, j'ai Célia dans la journée.
Madame Ponti sourit.
- C'est ce qu'elle dit aussi, murmure-t-elle. Elle répète toujours : Heureusement, j'ai Germain».
- Cet après-midi, elle a eu un malaise. C'était inquiétant.
Madame Ponti s'est détournée. Le sourire a disparu.

- Elle m'a dit qu'elle était guérie.
Madame Ponti garde le silence. Puis elle s'approche de Germain, lui met la main sur l'épaule. Il avait remarqué déjà dans ses expressions, malgré son air jovial, un fond de douleur. Désormais c'est la douleur qui l'envahit.
- - Non, elle n'est pas guérie, dit-elle. Les médecins de son hôpital m'ont avertie, il y a peu. Ma pauvre Célia...Dans quelques mois, elle sera morte. Elle ne vit qu'en sursis.
Lorsqu'il est de nouveau dans la rue, Germain ne sait où aller. Il est sous le choc. Il a eu du mal à répondre, à dire ensuite bonsoir à Célia. Il n'a aucune envie de monter aussitôt à Malval. En cette fin d'Août, les jours sont moins longs. La nuit va bientôt venir. Il va prendre son vélo et partir pour Manville. Il retraverse le village, rejoint la route, entre dans le parc de Malval par la petite porte. Il doit prévenir qu'il ne rentrera pas dîner. Mais à qui s'adresser ? Il se rend jusqu'au garage où sont rangés les vélos. Il repère le sien. Au moment où il sort, il rencontre le jeune infirmier qui l'a conduit chez Sarkoff.
- Est-ce que vous pouvez dire à monsieur Avanchy que je ne dîne pas là ?
- Bien sûr, répond l'infirmier.
- Cela m'évitera des ennuis, dit Germain.
- Oui, dit l'infirmier. Il est de plus en plus strict.
- Bonsoir, lance Germain.
Il enfourche son vélo, descend la pente, franchit la petite porte et gagne la route de Manville. Coupés par les fermes, les champs se couvrent d'ombres, au fur et à mesure que le soleil s'enfonce derrière les collines. Germain se décide à quitter la route. Il va jusqu'au fleuve, suit le chemin de halage. L'eau est translucide, le courant ne l'agite que loin des rives. Des buissons bordent le chemin, dont les feuillages ne masquent pas les lumières sur l'autre bord. Il pédale, indifférent au paysage, pris dans sa tristesse comme s'il s'y abîmait sans pouvoir s'en dégager. Que lui arrive-t-il ? L'annonce de madame Ponti a fait disparaître en lui tout ce qui lui restait de plaisir à vivre. Plongé une première fois dans la détresse par le cri de l'homme la nuit, il y retourne une seconde fois définitivement, évoquant le visage blême, les yeux fixes de Célia pendant son malaise, son visage, ses yeux de morte. Il avance plus vite comme s'il voulait rejoindre quelqu'un qui l'attend. Mais personne ne l'attend, ni Annette qui l'a rejeté, ni Philippe qui le néglige, ni sa mère qui le harcèle, ni Rosy partie ailleurs, ni Célia qui va mourir. Ni l'homme qui crie dans la nuit et qui n'attend plus personne. C'est le vide. Le ciel peut demeurer étincelant d'étoiles, c'est le vide en lui Germain ; il lui semble qu'un être incompréhensible - peut-être Avanchy - lui a arraché la tête et le coeur. Le chemin de halage s'incline soudain, tourne à gauche, retrouve la route. Elle se transforme en une rue, celle du premier faubourg de Manville. Au bout de cette rue, il y a de nouveau le fleuve. Germain reconnaît la petite plage où il est venu se baigner avec Henri. Déjà canalisé par les quais, le fleuve est calme. L'eau va lentement vers la ville. Germain s'engage sur le chemin qui mène jusqu'à l'étroit espace caillouteux où, chaque jour, des baigneurs, après avoir nagé au milieu du courant, viennent s'étendre.. Il pose son vélo contre un arbre. Devant lui, en bordure du quai, le nouvel immeuble se dresse, avec quelques lumières encadrées par des fenêtres. L'une de ces fenêtres est ouverte et un couple y est accoudé.

Germain se déshabille, ne gardant que son slip, qui n'est pas un maillot, il ne prévoyait pas de bain. D'ailleurs pourquoi se baigne-t-il ? Il se le demande, étonné, l'esprit dans le vague. Il court vers l'eau, y entre. Il entend une voix au dessus de lui :
- Ca y est, il est dedans.

Il s'éloigne de la plage, continuant à marcher. L'eau lui monte aux épaules. Brusquement, il perd pied, se laisse couler, sent s'accumuler sur sa tête une masse pesante, comme si une main appuyait. Il descend droit, touche le fond. Il n plus conscience de rien. Pourtant, lentement, il remonte, refait surface. Il ne sait pas trop comment, il vient s'échouer sur la plage. Là-haut, sur la façade de l'immeuble, la fenêtre est fermée et la lumière éteinte. Germain demeure immobile sur les cailloux. Il reprend souffle. Lentement, la conscience lui revient, l'idée qu'il n'est pas dans son lit, mais sur une plage, à Manville, au bord du fleuve. Il ruisselle, ses cheveux se rabattent sur ses yeux. La nuit déjà fraîche ne le sèche pas. Il a froid. Il tremble. Il se lève, enfile ses vêtements sur sa peau et son slip mouillés. Le vélo contre l'arbre lui rappelle les balades avec Henri. Il le prend, remonte le petit chemin jusqu'à la rue. Des maisons basses la bordent, à un seul étage. Seules les étoiles éclairent la chaussée. Les fenêtres des façades sont fermées, sans lumières. Il va jusqu'à la route. Mais cette route qu'il connaît tant, il la quitte bientôt. Il rejoint le fleuve et le chemin de halage. Dans les fermes, les lampes ne brillent plus. Au dessus des champs, une lune rousse se lève au milieu des astres. Le fleuve, lisse, à peine remué en son milieu, reflète le ciel. Le vélo accélère sur le chemin non macadamisé, tressaute parfois sur les pierres. Germain roule longtemps. Des souvenirs lui reviennent : l'histoire de Désirée, son arrière-grand-mère. Elle avait eu un enfant, le grand-père Félix, d'un autre homme que son mari. Comme celui-ci était absent, la confusion n'était pas possible. Deux ans après la naissance, elle était tombée malade et ne s'était jamais remise. Son mari qui l'aimait avait voulu la sauver. Il y avait dépensé tous les biens de ses parents, sauf l'Ormée, leur propriété. Désirée était morte à quarante ans en 1912. Sur sa droite, Germain aperçoit Malval. Il tourne, reprend la route, puis le sentier qui mène à la petite porte. Le garage est ouvert. Il y dépose son vélo. Il marche jusqu'au pavillon des grands malades, monte le perron, sonne. Il entend des bruits de clés. La porte s'ouvre. Sans lui poser de questions, une infirmière le fait entrer.

Sur le fleuve,, l'aube de ce jour de Septembre s'est levée. Une aube grise encore, mais que, derrière les collines, le soleil perce, chassant les brumes. A cette heure, la village dort encore et, là-haut, les pavillons demeurent silencieux. Mais bientôt l'aurore inonde de lumière l'église, la place, les maisons, la route, les bâtiments de Malval. Le village s'anime. Des fenêtre s'ouvrent. Le café s'allume ; le patron écarte les grilles. Quelques paysans, venus des fermes, entrent dans la salle. Les rues sont encore désertes. Mais les volets sur les façades sont repoussés. Des têtes apparaissent, que la fraîcheur renvoie dans les chambres. Les autos remontent la route, allant vers Manville, tandis que d'autres, venues de la ville, filent dans la vallée. Les camionnettes de livraisons grimpent la pente jusqu'à la grande entrée. Un bourdonnement s'élève des pavillons, un bruit de voix, mais aussi celui de la musique venue des radios dans les chambres. Dans les cuisines, c'est le tintamarre des casseroles, des pots, des seaux entrechoqués. Ce sont les rires du matin entre ceux et celles qui viennent de se retrouver. Les jeunes filles muettes sont descendues en robe de chambre dans la salle à manger. Il est moins de sept heures. Le petit déjeuner n'est pas encore servi. Elles se sont assises à leur place, à la table qu'elles partagent, aux repas de midi et du soir, avec Germain. Elles attendent. La dame aux cris galope dans le couloir, en poussant des hennissements. De nouveaux malades, des jeunes, garçons et filles, descendent des chambres, envahissent la salle à manger. Ils sont en pyjama et en pantoufles. Ils rient et bavardent. Avanchy entre, s'assied sur le banc du fond. La dame aux cris vient vers lui, lui serre longuement la main.

Au pavillon des grands malades, Germain, enfermé dans sa chambre, s'éveille lentement. Il a quelque peine, chaque matin, à se souvenir où il est, à se replonger dans sa vie. Il s'assied dans son lit, se secoue. Il s'est endormi tard. L'homme a crié. Germain sait que l'infirmière de service ne lui ouvrira sa porte qu'à huit heures et demi. Encore une heure à attendre. Inutile de réclamer, personne ne lui répondra. Les jours ont passé. La présence de Célia dans la journée lui permet de supporter cette épreuve qu'est, désormais, pour lui, chaque nuit. Il n'attend plus rien des médecins, pas même de Sarkoff. Personne ne le délivrera.

A huit heures, une infirmière entre dans sa chambre, lui propose un bain. Il n'y a pas de malades dans la pièce centrale. Germain se précipite vers la baignoire, fait couler l'eau. Il enlève son pyjama, se glisse dans la tiédeur. Il a pris du savon, un gant de toilette. Il se lave. Puis, hors du bain, il s'essuie avec une grande serviette, retourne dans sa chambre. Au village, Célia sort doucement du sommeil. Elle se sent reposée, prête à vivre. Elle prend sa douche, puis se rend à la cuisine pour le petit déjeuner.

- Ce soir, je ne suis pas là, dit madame Ponti à sa fille. Je reviendrai demain dans la matinée. Je vais à Manville.
Célia sourit. Madame Ponti a une vieille amie chez qui elle aime aller dîner et dormir.
- Bon, je me débrouillerai, dit-elle à sa mère.
- Dîne avec Germain , murmure-t-elle.
- C'est une idée, je vais lui en parler. Mais il n'est pas là ce matin. Et, ce soir, on ne lui permettra peut-être pas de sortir.
- Il n'est pas bien ?
- Oh, pas plus mal. Mais il doit comparaître devant l'assemblée des médecins. Présentation de malades, comme ils disent. Mais je le verrai cet après-midi. Ca lui fera plaisir de dîner avec moi.
A neuf heures, les médecins sont réunis dans le bureau près de l'entrée du pavillon des grands malades, lieu qui sert de refuge, l'après-midi, au personnel infirmier. Il est grand, avec des rangées de chaises qui vont jusqu'au mur du fond. Les tables ont été poussées contre les murs latéraux. Malgré les deux fenêtres qui donnent sur la cour, la pièce est sombre. De grosses ampoules au bout de leur fil pendant du plafond et distribuent une lumière blanche qui éclaire non seulement les chaises alignées sur lesquelles sont assis les médecins et leurs assistants, mais une chaise tournée vers la salle et destinée au malade présenté. Sont là Bavin, Sarkoff, Butier et Grapont. Les entourent une dizaine d'assistants qui les secondent dans leur travail et pour qui la présentation de malades constitue une sorte d'enseignement. Bavin est resté debout et marche de long en large à travers la salle.
- Bon, dit-il, avant de faire entrer ce monsieur Germain Gromier - il lit le nom sur un papier qu'il tient à la main -, parlons un peu de son cas. Sarkoff, c'est toi qui le soigne. Tu as la parole.
- Oui, dit Sarkoff, il me pose problème. C'est un malade intelligent qui sait s'analyser lui-même. Sa passion c'est la lecture, notamment les oeuvres littéraires et je lui prête sans cesse des livres : Proust, Malraux, etc. Vous connaissez son histoire. Le couple parental est plutôt désuni, avec deux enfants, deux garçons, un aîné qui s'en sort à peu près, sans doute grâce à la guerre et la résistance - à l'image du père -. Germain s'en sort moins bien. Il est le souffre-douleur de la mère qui, pour déplaire à son mari, s'acharne à harceler le plus faible de ses enfants. Germain a un ami, Philippe, dont il semble ignorer qu'il en est quelque peu amoureux. Il a eu une petite amie, Annette, mais ils sont séparés. Ici il a connu deux jeunes filles, Rosy dont vous vous souvenez, et maintenant Célia, la petite qui tient la buvette.
- Il a du succès, dit Grapont.
- Sans plus. Il ne joue pas les don Juan. Il s'est révolté contre sa mère, il l'a frappée. Sa présence ici est un éloignement par rapport à elle.
- Et Avanchy dans tout ça ?, demande Butier d'un ton perfide.
- Reconnais qu'Avanchy n'a pas été très adroit avec lui. Il n'a cessé de le persécuter. J'y ai mis bon ordre et, maintenant, Avanchy se tait. Mais il fallait sanctionner l'attitude par trop violente à son égard de Germain.
- Il est insolent, dit Butier. Difficile à intimider.
- Est-il nécessaire de l'intimider ?, dit Sarkoff.

Butier ne répond pas.
- On va le faire entrer, dit Bavin. Et puis, on discutera, pour savoir ce qui est le mieux pour lui.
Il est neuf heures et demi. Bavin va dans le couloir vers la pièce centrale. Une infirmière vient vers lui.
- Pouvez-vous conduire monsieur Gromier au bureau de l'entrée ?
- Il est dans sa chambre, dit l'infirmière. Je vais le chercher.
Elle détache un trousseau de clés de sa ceinture. Elle ouvre la porte de la chambre de Germain. Il est assis à la table, la tête dans ses mains. Devant lui, un livre est ouvert.
- Monsieur Gromier, lui dit l'infirmière, vous êtes attendu au bureau de l'entrée.
- J'y vais, dit Germain.
C'est lui aujourd'hui le malade présenté. Il doit jouer son rôle. Il entre dans le bureau. Bavin l'accueille, lui tend la main et le fait asseoir. Il voit en face de lui Sarkoff qui lui sourit, Butier froid et dédaigneux et la dizaine d'assistants indifférents. Il l'est autant qu'eux.
- Monsieur Gromier, dit Bavin, nous nous efforçons de comprendre ce qui vous est arrivé. Le docteur Sarkoff nous a dit que vous saviez fort bien vous analyser vous-même. Restons-en à vos démêlés avec l'infirmier Avanchy.
Germain l'interrompt.
- Je n'ai eu aucun démêlé avec monsieur Avanchy. Je me suis permis seulement de le remettre à sa place parce qu'il me réveillait brutalement à sept heures du matin. Quant à mon absence à un déjeuner, c'était un oubli de ma part de n'avoir pas prévenu et je m'en suis excusé. Par écrit.
- Très bien, dit Bavin. Mais nous ne pouvions pas laisser passer votre manière de vous comporter, qui constitue pour nous une infraction. L'infirmier Avanchy était dans l'exercice de ses fonctions.
- Il en abuse, dit Germain.
- C'est votre opinion. Nous ne sommes pas votre mère, dit-il d'une voix adoucie. Nous sommes une institution. Ce n'est pas une personne que vous menaciez, mais quelqu'un agissant dans son métier et habilité à le faire. Ne vous inquiétez pas outre-mesure. Mais, cette fois, votre révolte était mal dirigée.
Germain le regarde, étonné. Il dit à voix presque basse :
- Tant souffrir pour si peu.
- Ne vous inquiétez pas, répète Bavin. Nous avons marqué le coup. Nous ne pouvions faire autrement, reconnaissez-le.
- C'est ce cri, dit Germain.
- Ah, l'homme dans la nuit, dit Butier. Vous êtes bien sensible, mon ami.
- On ne peut pas en dire autant de vous, répond Germain.
- Bon, dit Bavin. Ne nous énervons pas. Nous vous tiendrons au courant.
Germain se lève, va vers la porte. Sarkoff le rejoint sur le seuil.
- Viens me voir en fin de matinée, vers onze heures et demi, lui dit-il.
Germain quitte le pavillon des grands malades, se précipite à la buvette. Il est bientôt onze heures. Célia est là, mais elle accueille des fournisseurs, discute avec eux sur les prochaines commandes, reçoit les factures, additionne les prix. Elle a salué Germain d'un sourire, mais elle ne peut parler avec lui. Il s'assied dans un coin, regarde

sa montre. A onze heures vingt, il se dirige vers le bâtiment des médecins. Il monte à l'étage et frappe à la porte du bureau de Sarkoff.
- Je viens d'arriver, dit Sarkoff qui lui ouvre. Entre et assied-toi.
Sarkoff ne va pas derrière son bureau. Il prend une chaise et s'assied près de Germain.
- Nous avions discuté de ton cas avant la séance, Bavin, Butier, Grapont et moi. Nous nous sommes contentés, après ton dialogue avec Bavin, de consulter les assistants. Ils sont de notre avis.
- Alors ? dit Germain impatient. Je peux dormir de nouveau au pavillon ?
- Il ne s'agit pas de cela, dit Sarkoff, mais de toi, de ton avenir ici. Nous considérons que tu n'y es pas à ta place. Il te fallait un temps d'arrêt, de séparation d'avec ta mère, avec ta vie quotidienne. Voilà qui est fait. Inutile de poursuivre l'expérience plus avant.
- Cela veut dire quoi ?
- Mais simplement qu'il faut revenir dans cette vie quotidienne que tu as quittée, l'affronter, trouver un accommodement avec ta mère pour la vie en commun. Si tu le veux, tu pourras être aidé. Malval est loin de chez toi. Il existe à Paris et même à Rasmes d'excellents médecins qui pourront s'occuper de toi. Tu auras à en décider.
- Vous me renvoyez chez moi, dit Germain.
- Oui. Nous pensons tous que c'est la meilleure solution. Ici, en te gardant, nous ne pouvons plus rien faire pour toi. C'est une structure trop rigide dont tu n'as pas besoin.
- Pratiquement, qu'est-ce que je deviens ?
- Tu pars demain à Rasmes.
- Dès demain ?
- Oui.
- Je déposerai Ptoust à l'accueil, cet après-midi, dit Germain.
Et il ajoute :
- Merci de votre aide.
Ils se serrent la main. Lorsque Germain entre dans la salle à manger, il est étonné de la retrouver semblable à celle qu'il fréquente chaque jour. Avanchy est assis sur le banc du fond. La dame aux cris est à sa place, au milieu d'une table. Les jeunes filles muettes sont là et l'attendent. Au milieu de la salle, une table réservée à l'éminent homme politique revenu du Proche-Orient va accueillir son unique convive. Par les hautes fenêtres, le soleil déverse sur les nappes blanches, sur les couverts, les bouteilles, les verres, ses rayons déjà adoucis par la lumière de l'automne. Le serveur circule dans la pièce, porte les plats, les dépose devant les malades. Germain écoute les conversations, comme s'il ne les avait jamais entendues.
- J'ai téléphoné à mon fils, dit une dame sur sa droite. Il va venir me chercher.
- Aujourd'hui ?, répond une autre.
- Mais oui. Les vacances sont finies. Il faut que je rentre chez moi.
Long silence. Personne ne la croit. Tous savent, se dit Germain, qu'ils sont là pour longtemps. Ils jouent la comédie. Moi je m'en vais. Je ne les reverrai plus. La dame aux cris le fixe avec insistance, cherche à le provoquer. Mais que lui importe la dame aux cris ? Lorsqu'elle lui lance son répétitif La faim chasse le loup du bois, il lui fait

un sourire. Elle détourne les yeux, indignée. Assis sur son banc, Avanchy le regarde, sans lui marquer la moindre hostilité. Il n'est plus aux aguets, comme il l'était autrefois à chaque repas. Sans doute est-il au courant de son départ, mais il n'en montre aucune satisfaction. Les jeunes filles muettes le contemplent avec leurs grands yeux un peu fixes. Leur silence est peuplé par instants de petits rires, non de moquerie, mais d'amusement, comme si c'était une manière de parler. Il leur dit :
- Je vais m'en aller.
Leurs fronts se rembrunissent. Le déjeuner s'achève. Germain traîne au salon jusqu'à deux heures, regardant se succéder les parties de billard. Le vieux bureaucrate qui est là, dit-on, depuis très longtemps, réussit presque tous ses coups, tandis qu'en face de lui son adversaire essaie de le vaincre. Le serveur apporte le café qui est posé sur les tables rondes. Les jeunes filles muettes se sont assises en face de Germain et sirotent à petite gorgées le contenu de leur tasse. Germain jette un bref coup d'oeil sur sa montre ; il est presque deux heures. Il sort, se dirige vers la buvette. Célia est assise derrière le comptoir, sur leur banc. Il s'assied près d'elle.
- J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, dit-il.
- Les grandes nouvelles ne sont pas toujours bonnes, dit-elle.
- Celle-là, dit Germain, est à la fois bonne et mauvaise.
- Vas-y.
- Je pars demain.
- Où ?, dit Célia.
- Je retourne à Rasmes dans ma famille.
- Tu es guéri ?, dit Célia..
- Faut croire. Ils me renvoient dans mes foyers. C'est triste, ajoute-t-il, on va se quitter. Mais je reviendrai te voir.
- Ce sera possible ?, dit Célia avec un demi sourire.
- Oui. On s'aime bien. Pourquoi ne pas se revoir ?
Germain songe avec chagrin que, s'il la revoit, il ne la reverra pas longtemps. Elle se dit que l'éloignement, près de deux cent cinquante kilomètres, ne rendra pas leurs rencontres faciles. Brusquement, elle se tourne vers Germain, prend la parole :
- Ce soir, ma mère n'est pas là. Ni cette nuit. Tu viens à la maison. Tu dînes et tu dors avec moi.
- Oui, dit Germain. Je veux bien. Il faut que je prévienne et que je fasse ma valise. Demain, j'irai directement de chez toi à l'arrêt du car sur la place.
- Va vite ranger tes affaires. Maintenant, tu es libre.
Il retourne au pavillon des grands malades qu'il a quitté le matin, se rend dans sa chambre et prépare sa valise; Il n'a guère de vêtements à emporter. Ce sont ceux qu'il a mis l'hiver, au printemps et en été ; le linge ne pèse pas lourd. Il n'a pas de livres. Ceux qu'il a lus lui étaient prêtés par Sarkoff et, au début, il les empruntait à la petite bibliothèque municipale de Marquigny. En moins d'une demi heure sa valise est prête. Il la dépose à la buvette derrière le bar. Célia est assise sur le banc et lit. Il l'embrasse au passage, puis gagne le pavillon pour dire adieu aux malades qu'il rencontrera. A cette heure, ils ne sont pas nombreux au salon. Il y trouve le vieux bureaucrate champion au billard, le salue. Il descend aux cuisines. Il est accueilli par le personnel qui le connaît depuis qu'il a mangé en bas avec Célia. Il leur dit qu'il

rentre à Rasmes et tous - ils sont au courant de ses heurts avec Avanchy - lui souhaitent bonne chance. Il les quitte après avoir bu un coup avec eux. Remontant des cuisines, il rencontre, dans le couloir du rez-de-chaussée, le jeune infirmier qui lui a témoigné de l'amitié lors de son transfert au pavillon des grands malades. Il lui annonce son départ. L'autre se réjouit de le savoir désormais hors de Malval.
- Ce n'était pas un endroit pour vous, dit-il.
- J'étais violent. Mon père ne savait plus où me mettre.
- Maintenant, vous allez vivre, lui dit l'infirmier.
- J'espère, dit Germain.
Il quitte le couloir, revient au salon. Les jeunes filles muettes y sont assises. Il s'avance vers elles. Leur regard ne rit plus comme auparavant, elles lui en veulent. Alors il les embrasse l'une et l'autre, de gros baisers sur chaque joue et elles sourient de nouveau. Puis elles lui font un mouvement de la main, un adieu, et elles s'enfuient dans leur chambre. Sortant du salon, il se heurte à Avanchy qui a assisté à la scène.
- C'était la guerre, dit-il. La Gestapo a arrêté leurs parents devant elles. Ils ne sont jamais revenus. Depuis elles sont muettes.
- Au revoir, dit Germain en lui tendant la main.
- Au revoir, monsieur Gromier, répond Avanchy en la lui serrant.
Lorsqu'ils descendent, le soir, vers le village, Germain et Célia s'arrêtent plus longuement pour regarder le paysage. Germain se souvient, en voyant les chemins et les routes, des promenades qu'il faisait avec Henri et avec Robert. Arrivés sur la place, ils vont dans les boutiques qui l'entourent, achètent de la viande, des légumes, du vin et des fruits. Le ciel est nuageux, mais le soleil perce encore. Dans deux heures, il fera nuit. Ils regagnent le logis de madame Ponti. Germain s'assied à la table de la cuisine et épluche les carottes, les navets et les pommes de terre. Célia a décidé que, pour accompagner les fruits, elle servira un gâteau. Elle a sorti la farine du placard, le beurre, les oeufs et le lait du garde-manger. Parmi les fruits, il y a des prunes. Elle va les utiliser pour la tarte. Elle pétrit sur une planche la farine mélangée au beurre, à l'oeuf et au lait, puis l'étale dans un plat. Elle y met les prunes qu'elle dénoyaute.
- On va se régaler, dit Germain.
- Il faut bien arroser ton départ.
- Ah, ça va me faire drôle de ne plus te voir tous les jours, on s'était habitués.
Leur amitié et le plaisir qu'ils éprouvaient à être ensemble, à se caresser, à s'aimer a fini par ressembler à de l'amour, bien que Célia garde sous la main son habituel petit ami - qui ignore l'existence de Germain -. La tarte est cuite. La viande grille dans la poèle, de longues tranches d'entrecôte. Les légumes cuisent dans une marmite en fonte.
- On va bientôt aller à table, dit Célia. On mange où ? Ici ou dans la salle à manger ?
- Ici, dit Germain.
La cuisine est petite. Dans la salle à manger, ils seraient perdus. Germain met le couvert, ouvre le vin. Ils s'assied côte à côte, mangent à belles dents. Ils bavardent.
- Que feras-tu à Rasmes ?
- Il faut que je repasse mon bac. Je redouble.
- Pas grave. Tu as le temps.

Germain s'attriste. Il pense : elle n'a plus de temps. Mais il se ressaisit, lui sourit, l'embrasse. Ils ont écouté la radio. Le journal donnait les dernières nouvelles sur la guerre de Corée. Le plan Marshall se met en place et les liberty-ships arrivent dans les ports français. Puis ils ont parlé de l'avenir. Maintenant, ils s'apprêtent à dormir. Il est plus de dix heures. Célia occupe la première la salle de bains et s'y attarde. Germain lit un livre qu'il a trouvé sur la table de la chambre, un roman policier. Il se déshabille, prend dans sa valise un pyjama et l'enfile. Célia sort et s'allonge dans son lit. Il n'est guère large, mais ils y tiennent à deux. Germain lui tend le policier qu'elle se met à lire, tandis qu'il occupe à son tour la salle de bains. Il y prend une douche. Il lime ses ongles, se rase pour ne pas piquer. Puis il revient dans la chambre, se met près de Célia., la poussant un peu contre le mur. Elle continue de lire. La lampe de la table de nuit qui est du côté de Germain l'éclaire suffisamment pour sa lecture. Germain place ses mains derrière sa tête, regarde le plafond et rêve. D'abord il doit imaginer son avenir sans Célia. Aura-t-il le temps de la revoir ? Le laissera-t-on revenir à Marquigny ? Il en doute. Aussitôt rentré, il va se remettre au travail. il se réjouit de revoir Philippe. Mais Célia...Il est tard. Ils se lèvent tôt le lendemain, le car est à huit heures. Il mènera Germain à Manville où il prendra, à 9h 15, le train pour Rasmes. Célia éteint la lampe. Ils restent longtemps étendus l'un contre l'autre, se tenant les mains. La lumière d'un réverbère traverse la fenêtre, éclaire légèrement la chambre, trop peu pour qu'ils puissent se voir. Soudain, Germain entend Célia pleurer. Il la prend dans ses bras, l'embrasse. Elle s'est serrée contre lui, se calme, la tête enfouie dans son épaule. Lentement, ils s'endorment. Dans la nuit, ils s'éveillent désenlacés. Ils se reprennent, le sommeil les a délassés. Ils s'accrochent l'un à l'autre et, peu à peu, les gestes s'enchaînent. Célia étreint Germain. Pendant un long temps, ils sont heureux. Puis vient la décrue, l'apaisement. Ils s'écartent, mais le lit les maintient proches. De nouveau, ils s'endorment. Au petit matin, vers sept heures, Germain se lève et va préparer le café. Célia vient dans la cuisine, grille du pain. Elle met la table pour le petit déjeuner. Par la fenêtre, ils voient le ciel gris au dessus de la rue. Ils entendent le premier bruit de la matinée : un roulement de charrette. Bientôt ils s'habillent. Germain inventorie le contenu de sa valise, vérifie s'il n'a rien oublié. Célia plie le pyjama et l'ajoute au linge qui y est entassé. Elle ouvre la fenêtre,. dehors, il fait frais, c'est le début de Septembre. elle la laisse ouverte, la pièce s'aérera jusqu'au soir. Germain a mis un manteau. Célia enfile une grosse veste qui fait paraître sa tête plus petite. Les cheveux noirs, coupés à la Jeanne d'Arc, encadrent le visage un peu carré, la peau blanche sur laquelle éclatent les yeux brun-noirs. Ils partent à petits pas, Germain tenant à la main sa valise. Ils vont jusqu'à la place, il est à peine huit heures moins le quart. Ils vont au café. Le patron voit la valise, s'exclame :

- Vous partez ?
- Il paraît que je suis guéri.
- On ne vous verra plus, tous les deux.

Il leur sert les deux cafés qu'ils ont commandés.

- Je vous les offre. C'est mon pot d'adieu.
- Merci, dit chaleureusement Germain.
- Je t'écrirai, dit-il à Célia. Je te donnerai régulièrement de mes nouvelles. Tu me répondras en me donnant des tiennes. Et dès que je peux, je viens.

Elle le regarde. Sait-elle ?, se demande Germain.
- Evidemment, je serai un peu loin. Mais, si on veut se voir, on se verra.
- Je ne serai peut-être plus là.
- Où seras-tu ?, demande Germain.
- Je ne sais pas, dit Célia.
Il est huit heures. Ils se lèvent. Le car arrive, se range contre le trottoir, devant le café. Sa porte s'ouvre, deux ou trois personnes descendent. Germain et Célia s'embrassent, se serrent l'un contre l'autre.
- Adieu, Germain, lui dit-elle.
Il monte dans le car, lui fait un geste de la main. Au dernier instant, elle lui sourit.

REGINE

Les personnages

Philippe Pons, fils d'Odette et de René Pons, professeurs au lycée de Rasmes, ancien résistant et ami d'un résistant fusillé, Robert Durand. Ami de Germain Gromier. Etudiant en philosophie.
Germain Gromier, fils d'André Gromier, ingénieur SNCF, et de Louise, née Garantier. Etudiant en philosophie
Laurent Gromier, frère aîné de Germain, étudiant en droit.
Paul Rugel, propriétaire de terres, père de Eddie, Françoise et Stanislas (dits Pupp et Stany)
Anne Marie Rugel, épouse de Paul, mère d'Eddie, Pupp et Stany
Annette Gordes, fille de Roger et Lucienne Gordes devenus propriétaires de la scierie des grands parents maternels de Germain et de Laurent, les Garantier. Amie d'Eddie Rugel
Régine Ferrières, fille d'un cousin d'Anne)Marie, propriétaire exploitant. Etudiante en droit à Rasmes. Amie de André et de Germain Gromier.
Vendel, professeur à la Faculté de de droit. de Rasmes
Branger, professur à la Faculté de philosophie de Rasmes.

La salle des fêtes est entourée de maisons basses ; sur leur versant opposé, elles bordent la place de l'hôtel de ville et celle de la cathédrale. Avec la tombée du jour, les rues se sont assombries. Des averses ont balayé les pavés ; sur le soir, le ciel s'est éclairé. Le soleil couchant sèche les flaques. A la porte de la salle, deux drapeaux sont accrochés. Un homme barbu arrête sa voiture devant l'entrée. Il lance des ordres à la cantonade. Les jeunes se rassemblent autour de lui.

- Vérifiez la sono. Il ne supporte pas que sa voix soit déformée. N'oubliez pas le cordon de contrôle. Les gens ne doivent pas s'approcher, mais il ira probablement dans la foule.

L'homme barbu - il s'appelle Duvernet - se place à côté de l'estrade ; ses traits sont plissés, sa bouche est contractée ; il doit parler, avant l'autre. Les élections auront lieu en Juin. La campagne électorale n'est pas officiellement commencée; les leaders font leur tournée dans le pays. Rasmes a invité le plus prestigieux. Il a exigé d'être reçu en petit comité. Des amis seulement, a-t-il dit à Duvernet. Il n'y a aucun représentant des corps constitués, ni le maire, ni ses adjoints ; il n'en veut pas. Duvernet s'apprête à monter au podium. La petite foule le regarde. Eddie Rugel est au premier rang. A vingt ans, il en parait quinze. Ses larges yeux verts guettent l'arrivée du héros. Daniel Auxel, plus petit que lui, secoue sa crinière noire. Son visage est anguleux ; lorsqu'il parle, sa voix s'éraille. Germain Gromier est de grande taille, les cheveux blonds, les yeux bleus. Philippe Pons entre et se place près de ses amis. Il a de grosses boucles, un visage enfantin, bien qu'il ait dépassé l'adolescence. Il n'est pas

de leur bord, ils lui ont néanmoins obtenu une carte. Laurent Gromier, le frère de Germain, est près d'eux. Duvernet débite des phrases préparées. Il raconte l'origine du mouvement, évite les adjectifs, insiste sur les termes-clés : avenir, renouveau, ressourcement, enracinement. Comme à regret, il prononce, à la fin, le nom du leader, un peu par hasard. Alignés devant lui, les militants, les sympathisants, les notables sollicités ou attirés approuvent d'un signe de tête. Parfois de brefs applaudissements coupent la phrase. Eddie Rugel, Daniel Auxel ne sont pas membres du mouvement, mais prêts à y adhérer. Germain Gromier demeure réticent. Laurent est venu en curieux. Préoccupé par ses études, il se réjouit de cette soirée ; dans sa vie monotone, elle fait diversion. Acquis d'abord sans aucune hésitation à la gauche communiste, Philippe Pons peu à peu s'en éloigne. Ayant participé jeune à la résistance - il avait seize ans -, il en a connu localement les grandeurs et les mesquineries. Il a été séduit, ainsi que sa mère - et plus tard son père - par la lutte de résistants communistes qui ont délivré Brévigneux, la ville où il habitait. Mais, plongé brusquement dans les hymnes à la Forteresse, il ne s'y reconnaît plus. Il veut retrouver un sens à ce qu'il a vécu dans la communauté clandestine. Derrière eux, leurs parents sont disséminés. Les pères sont présents, et quelques mères. Paul Rugel n'est pas là. Anne-Marie, sa femme, indifférente à la politique, ne l'est pas au leader. Il est le libérateur ; quand il passe dans les villes, il faut venir le saluer. Elle est venue, en 44, sur la place qui porte maintenant son nom. Odette et René Pons, eux, sont l'opposition ; ils se veulent communistes. Mais le leader a signifié, pour Odette, la résistance et Etienne, son chef de section, a envoyé René en observateur au meeting. Les autres ont reçu le carton. Certains ne savent pas pourquoi. Le nom les a décidés à venir. Annette Gordes est amie de Germain Gromier; elle est là, parce qu'il est là. Pour se refaire une blancheur, ses parents ont adhéré au mouvement. N'ont-ils pas été accusés d'avoir profité des séquelles de l'épuration ? André Gromier, résistant notoire, lieutenant à la guerre, puis commandant de FFI, désire revoir le grand homme qui l'a décoré. Non par vanité, mais son amour pour le passé et son scepticisme quant à l'avenir y trouvent leur compte. Louise Gromier est absente ; il y avait des boutures à faire, sur de jeunes arbres, dans sa propriété de l'Ormée. Quelques professeurs de l'université de Rasmes apparaissent dans leurs groupes d'amis, les uns de la droite conservatrice, les autres du centre, d'autres de gauche. Des vieilles dames ont apporté leur pliant. Elles discutent entre elles sur les vertus du grand homme, sa famille, sa femme, ses enfants.

- Je l'ai vu avant la guerre, au mariage d'une de mes nièces, dit l'une d'elles. Mon mari qui était officier me l'a montré. Il m'a dit : Tu vois ce garçon ? Il ira loin.
- On aimerait l'avoir pour fils.
- Mon pauvre enfant qui est mort en 4O l'avait eu comme colonel. Il l'aimait.
- Pourvu qu'on nous le tue pas, dit une grande femme, institutrice retraitée.

Des larmes mouillent ses yeux.

- Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Stéphanie, lui répond une autre, Dieu le protège.

Quelques enfants accompagnent leur père ou leur mère, rarement le couple. Ils sont venus voir la tête de celui dont on parle tant. Comme si c'était un jeu qui allait com-

mencer, ils attendent son entrée. Brusquement, le silence règne. Duvernet lance l'annonce historique, précédant le nom. Apparaît le grand homme. Il est grand en effet, le front dégarni, l'air absent. Aucun projecteur ne se braque sur lui. Le podium est uniformément éclairé par des rampes qui diffusent une faible lumière. La salle est plongée dans l'ombre. Au moment où il s'apprête à monter les marches, Duvernet qui s'appuyait contre le mur avance. L'autre qui l'a à peine vu lui tend la main derrière son dos. La main est à demi repliée, Duvernet ne peut serrer que le haut des doigts. Le leader est maintenant sur le podium. De la caisse élevée le tiers de son corps émerge. La tête semble planer. .Le costume gris, la cravate de deuil donnent au héros une allure austère. Il porte des lunettes à petits verres cerclés de métal. Large d'épaules, il en impose. Son visage est légèrement congestionné - sans doute sort-il de table -. Le silence dure, sans applaudissements. La voix se lève, puis s'enfle, au fur et à mesure que les mots se forment. Elle est placée, modulée, parfois théâtrale, avec, à de brefs instants, un reste d'emphase. De tout autre elle serait inaudible, se prêterait à la dérision ; de lui, le chef, le héros, le leader, elle semble celle qu'il doit avoir. Ceux qui, pendant la guerre, ont écouté la radio, ont oublié qu'elle était alors une voix hachée, s'adressant directement à la personne, ne se grossissant que timidement dans le final des discours. La République, dit le leader, c'est moi qui l'ait relevée de la boue et qui l'ait remise à sa place. Il reprend, au terme du discours, sa voix de la guerre qui s'adressait à chacun d'eux. A travers vos maisons, vos familles, vos villages, vos cantons, vos villes, je salue la France. A la fin, comme tout homme politique, il pérennise le symbole national et entonne le chant. Lorsqu'il s'achève, des applaudissements montent. D'un geste, le chef les arrête. Il quitte le podium. Il est sur l'estrade, face à la foule. Un instant, il demeure immobile et elle le voit debout, à distance, visible des pieds à la tête, comme une statue que ne mutile plus la haute paroi de planches derrière laquelle il a parlé. Puis il se tourne, va vers son extrémité, descend les marches. Il entre en biais dans l'assemblée, en rejoint le milieu. Là il commence à serrer les mains. Il ne tend pas les siennes, les tient recourbées le long de son corps. Lorsqu'une main se tend, il la prend. Ainsi, avançant l'un et l'autre bras, devient-il un corps en mouvement qui, dans un va et vient alterné, répond à la demande d'autrui. René s'est mis au fond de la salle. Hésitante, Odette s'est approchée; au coin de sa veste, elle porte une décoration. Le leader lui sourit. Avant qu'il ne leur serre les doigts, les vieilles dames le touchent. Encombrés de leur drapeau, les anciens combattants sont au garde à vous. Le chef leur lance une phrase gaillarde. Sans chercher le contact, les jeunes filles l'entourent. Les militants se tiennent à l'écart. Le héros zigzague dans la foule, mais sans aller de l'un à l'autre. On vient vers lui. Il s'incline vers les enfants. Son corps pivote en marchant. Sa lente déambulation le fait ressembler à un acteur ; bien qu'il ait quitté la scène, il continue à jouer son rôle ; mais il le tempère d'une détente étudiée qui le rend familier et proche. Rejetée en arrière, sa tête échappe au simulacre que tente d'afficher son buste souvent penché, ses jambes qui le déplacent. Haute, raide, bougeant à peine, elle est le sommet d'une colonne dont le tronc peut s'assouplir, étendre chapiteaux et arcs-boutant, pour s'articuler à ces soutènements que sont les femmes et les hommes présents. Le visage s'éloigne, tandis que le corps se rapproche ; il est là et, cependant, il est loin. La bouche fermée qui ne s'ouvre guère pour sourire, les lèvres minces, le nez busqué

qui parait taillé dans le marbre, les joues plates, les paupières à demi baissées sur les cils, les sourcils épais, tout le barre d'un signe d'étrangeté. Le regard fait le lien. Les yeux sont gris-bleus, brillants par intermittence, avec une pupille minuscule. Son regard dit : Si elle ne participe pas du sacré, la politique m'importe peu. Comme pour en témoigner, l'oeil laisse couler sur les traits une singulière ironie. Philippe le fixe. Il voit en lui le fantôme de quelqu'un qu'il a perdu. Le leader quitte la foule. Nonchalamment, il regagne l'estrade. Il disparaît derrière les tentures. Un brouhaha remplace les murmures ; durant son périple, ils accompagnaient le héros. Les anciens combattants marchent vers la sortie, drapeau en tête ; ils sont déçus, le chef n'était pas en uniforme. Les vieilles dames ont replié leur siège, elles rassemblent sacs à mains et châles, partent en trottinant vers les portes latérales. Les jeunes filles rient entre elles, échangent des commentaires sur les vêtements du leader.
- Son costume gris lui allait bien.
- Mais sa cravate était triste.
- Il a perdu sa fille, il parait qu'il porte toujours du noir.
René s'est assis sur une chaise oubliée dans un coin ; il prend fébrilement des notes ; dès demain, il devra rendre compte. Les Gordes sont sortis les premiers. Après le départ du chef, venus de Germain, de Laurent et de Philippe des sarcasmes avaient salué leur présence. Annette, la fille des Gordes, est entourée ; elle est des leurs. Les jeunes descendent la rue Duguesclin, tournent vers la place où s'élèvent la statue en bronze du connétable. Puis ils remontent la rue de la Gare vers les cafés. Pour les réunions politiques, l'usage à Rasmes est de se rendre au Grand Veneur. Il occupe devant la gare tout un côté du carrefour. Les tables et les chaises de la terrasse couverte sont vides. Mais la patronne a vu arriver les premières troupes ; le meeting était annoncé, elle sait depuis plusieurs jours que, ce soir, elle aura du monde. Le rideau de fer ne sera tiré qu'à une heure. Tous s'assied les uns à côté des autres sur les bancs. Eddie est près de Germain, Philippe a comme vis à vis Daniel. Annette et les jeunes filles sont entre Laurent et ses camarades. La conversation s'engage. Les apartés sont interrompus ; l'un ou l'autre demande de répéter ce qui n'a pas été entendu.
- Il réformera les institutions, dit Daniel. La Constitution de 46 ne lui plaît pas, il l'a dit. Il la refera.
- Elle a au moins l'avantage, dit Germain, de rappeler les principes. Elle est foncièrement démocratique. Elle ménage les pouvoirs du législatif. Que la fonction présidentielle doive être renforcée, on peut tous en convenir ; il ne s'agit pas pour autant de réduire à rien celle du Parlement.
- Mais comment veux-tu qu'un président du conseil qui change tous les huit jours et une assemblée divisée règlent l'affaire d'Indochine ?, crie Eddie. Il faut un homme fort, il faut créer un consensus. Seul un chef de grande valeur peut le faire.
- C'est de l'admiration béate, répond Germain.
- Mais non, c'est l'adhésion conditionnée. On le jugera aux résultats.
- Lorsqu'il aura pris le pouvoir, dit Philippe, il vous écrasera. L'opposition sera muselée par la propagande, la radio se mettra au service du mouvement, la presse aussi, du centre-gauche à l'extrême-droite. Les problèmes essentiels ne seront plus débat-

tus : salaires, hausse du coût de la vie, chômage, logement. On ne se livre pas, pieds et poings liés, à un conservateur même prestigieux.
- C'est ta fibre communiste qui vibre, dit Laurent. Je croyais que tu avais quitté le parti.
- Pas encore , répond Philippe.
L'une des jeunes filles lance :
- Il a donné le droit de vote aux femmes.
- On s'en fout, répond brutalement Daniel. L'important est qu'il gouverne, qu'il soit le plus vite possible à la tête du pays. J'ai vu à Paris l'un de ses lieutenants. Il m'a dit : Entre les communistes et nous, il n'y a personne. C'est eux qu'il faut vaincre.
- Bravo, dit Philippe, on va droit vers la guerre civile.
- Il n'est pas exclu, dit Eddie, que des membres du parti marchent avec lui. Ils le connaissent. Beaucoup ont fait de la résistance.
- Nous aussi, dit Annette, ce n'est pas une raison pour devenir idiots.
Germain éclate de rire. Il se penche vers Annette, lui dit à voix basse :
- Ils le sont déjà.
- Qu'est-ce qu'il a dit ?, crie le groupe.
- Idiots vous l'êtes déjà, répète Germain. Il vous faut un grand-papa qui vous guide. Le bon tuteur va conseiller les petits, leur montrer ce qu'ils doivent faire. On pourrait peut-être se débrouiller seuls, on l'a bien fait pendant la guerre.
- C'était la guerre, répond Eddie. Les circonstances ne sont plus les mêmes. Maintenant, c'est la politique qui compte.
- D'abord, dit Philippe, je tiens à préciser à Daniel que le parti lui dit merde. Deuxio : nous n'avons à nous battre ni pour, ni contre un homme, mais pour une démocratie véritable. C'est elle qu'il faut bâtir.
- Des nèfles, murmure Daniel.
- Non, Philippe a raison, répond Germain. L'attrait pour ses grands hommes a toujours nui au pays. C'est comme ça qu'on fera venir le fascisme.
- Toujours les mots en isme, dit Daniel, ceux-là ils te font du bien à la gorge, surtout en hiver. Fascisme, communisme, socialisme, radicalisme, on en a marre. Le seul mot en isme que j'admette c'est patriotisme.
- Pas moi, répond Eddie, en tout cas pas celui-là. Je ne sais même pas ce qu'il veut dire.
- T'avais dix ans à la fin de la guerre, dit Philippe en souriant.
- C'est pas tout ça, les gars, dit Daniel, il est tard. Il faut aller coller les affiches, sinon les emplacements seront pris. Par tes petits copains, ajoute-t-il à l'adresse de Philippe.
- Tant mieux, il y aura moins de conneries sur les murs, répond l'autre.
La permanence du mouvement occupe un baraquement sous les arbres du boulevard. La lumière y est encore allumée. Sur une table est posée une pile d'affiches. Après le passage du leader, deux ou trois personnes - dont Duvernet - rangent les chaises. Eddie et Daniel apportent, chacun, une liasse.
- Une camionnette va vous suivre, avec les pots de colle, leur crie Duvernet.
Par la rue de la Gare, Laurent et Philippe arrivent sur la place du Connétable. Ils sont accompagnés des jeunes filles qui buvaient avec eux dans le café. Ils s'appuient le long de la grille qui entoure la statue. Soudain quatre ombres se dressent devant eux.

Un poing cogne l'une des jeunes filles à la tête. Laurent est à demi assommé par un colosse armé d'une planche. D'un revers Philippe frappe l'un des agresseurs à la nuque. L'autre décampe, suivi de ses trois acolytes.
- Les voilà qui attaquent les passants, murmure Laurent, remis, au bout de quelques minutes, de son étourdissement.
La jeune fille a une ecchymose à l'oeil gauche, les deux autres se sont enfuies.
- Elles sont imprudentes, dit Philippe, elles peuvent en rencontrer plus loin.
Ils raccompagnent d'abord la jeune fille blessée qui habite en haut de la rue Francollier, l'une des larges rues qui partent de la place du Connétable. Ils marchent au milieu de la chaussée, l'oeil aux aguets. Elle s'engouffre dans son immeuble. Laurent se tient à l'épaule de Philippe.
- Si ça ne va pas, en rentrant appelle un médecin.
- Oh, ça ira , dit Laurent. J'en ai reçu de pires.
A l'Ouest de la ville, on entend des cris. Les militants ont été assaillis, peut-être par les mêmes hommes. Dans cette direction, une fumée s'élève.
- Ils brûlent les affiches, dit Laurent. C'est le moindre de leurs bons procédés. Il faudra en tirer d'autres à l'imprimerie, en vitesse et à grands frais.
Au dernier étage de la maison Gromier, une fenêtre est éclairée. Philippe siffle, la fenêtre s'ouvre. Germain apparaît. De sa veste de pyjama sort sa tête décoiffée. Dans l'ombre il ne voit pas son visage.
- Tu dormais ?, crie Philippe.
- Non, je lisais, répond Germain.
- On a été attaqué, poursuit Philippe.
- Par qui ?, dit Germain.
- Des mecs d'extrême-droite, ils rôdent dans les rues. Ils ont l'air de chercher le mauvais coup. Laurent a été assommé.
- Il est mal en point ?, dit Germain d'une voix inquiète.
- Non, un peu hébété.
- Bonsoir, crie Germain, je ferme, il fait froid.
- Bonsoir, murmure Philippe.
Il est sur le bord du fleuve. Derrière lui, le quai s'étend à perte de vue. En se retournant, il voit, au loin, le pont du Prince. L'eau glauque reflète la lumière des réverbères. Des îles noyées découpent leur crête sur le ciel. Sur l'autre rive, les gradins de l'hippodrome s'élèvent le long de barrières blanches. L'écho de ses pas bute aux murs des vieux hôtels. Devant lui, le pont de chemin de fer enjambe la chaussée; l'arche peu profonde s'ouvre vers l'autre quai, une ampoule au bout d'un fil rend visible le passage. Des ruelles descendent du haut de la ville. Avant que Philippe ait atteint l'arche, de l'une d'elles surgissent deux hommes.
- En voilà un. C'est là que ces dames se donnent rendez-vous
Les deux hommes foncent vers lui. Il a sauté le parapet, il disparaît dans les broussailles qui vont jusqu'au bord de l'eau. Le sol est humide, il patauge dans une boue épaisse qui emplit ses chaussures et lui glace les pieds. Les deux types fixent l'ombre. Philippe demeure immobile.
- Où il est passé, ce con ?, dit l'un des deux.
- Laisse tomber, dit l'autre.

Il hurle :
- Tu ne perds rien pour attendre. On te retrouvera, grand pédé.
Philippe écoute le bruit de leurs pas décroître dans la rue aux Herbes. Il quitte le fouillis de ronces, le visage égratigné, le pantalon couvert de boue. Il regagne le quai, court sur la pointe des pieds vers la maison de ses parents.

La cour de l'université forme un rectangle que domine un bâtiment de briques à petites fenêtres ; ancien couvent reconverti en locaux universitaires, il se détache sur un horizon de ruines. Les croix de la façade ont été effacées, les statues du porche enlevées ; mais il a gardé son fronton et ses ouvertures en ogives. Sur la droite de la cour, une maison avec un jardin sert de loge au concierge et de cantine pour le personnel de service. Avec l'augmentation des étudiants, l'ancien couvent est devenu insuffisant. Il a été encadré par des baraquements en planches où se déroule une partie des cours. Une université nouvelle doit être construite. Le professeur de philosophie générale développe le thème de la mort. Il cite Pascal, Bossuet, note que le thème est absent chez les philosophes du rationnel et chez Marx. Puis il prend son élan, aborde Kierkegaard et les philosophies de l'existence. A demi endormi, Philippe s'est réveillé. Que signifie la mort? Pourquoi disserter sur elle ? Il en parlera au professeur après

le cours. Il s'appelle Branger, il écrit une thèse sur Condillac. Auxel est en histoire. Le grand homme de la cité grecque c'était Périclès ; il est mort trop tôt pour gagner les guerres du Péloponèse. La guerre est finie. Il faut gagner celle contre Sparte. Mais qui veut se battre ? Vendel, le professeur de droit pénal, un costaud qui porte de grosses lunettes à monture d'écaille, a organisé un débat sur la peine capitale. Il a posé la question : Etes-vous pour ou contre?. Les uns insistent sur l'exemplarité : Ca dissuade les gens de commettre des crimes. Les autres sont pour la suppression : Il faut abolir la peine de mort. La guillotine est barbare. C'est l'heure de la pause. A la grille d'entrée, on distribue des tracts. Daniel Auxel veut persuader Claudine Bourdin de dîner le soir avec lui. Doucement Claudine refuse son invitation, elle est prise ailleurs, pas libre, occupée. Il se fait pressant, mais il n'a aucun succès. Fils d'un commandant à la retraite, il habite une maison près du boulevard. Le commandant ne s'entend pas avec sa femme, il est souvent absent. Pour échapper à leurs disputes et au silence de sa mère, Daniel s'est fait une vie à lui. Dans sa chambre octogonale, minuscule, au premier étage de la maison, il a entassé livres et disques. Il écoute à longueur de soirée Bach, Schumann et de la musique moderne. Il lit Proust, Maurois, Charles Morgan dont il est un fanatique. Il a peu d'amis, beaucoup de camarades. Il aime les filles. Malgré son manque d'argent de poche, il parvient, en achetant et en revendant des livres, à se constituer une réserve avec laquelle il emmène ses conquêtes au restaurant. Pour le reste, les copains lui prêtent une chambre. Mais à Rasmes tout se sait. Les filles se méfient. Daniel n'entretient pas de liaison durable, il apprécie le changement. La plupart des jeunes filles qu'il fréquente veulent se marier. Les passades ne leur plaisent guère ; elles redoutent autant les risques que les ragots. Daniel ne cache pas ses sympathies pour le mouvement. Il n'y a pas adhéré, parce que le militantisme prend du temps. Mais il veut renoncer à ses amusements pour se consacrer à la lutte politique. Sa vraie passion c'est l'archéologie. Il s'y est initié dès l'enfance, dans un village près de Bellance où ses parents ont une maison. A Vinsange, avec l'aide du curé, il a appris à déchiffrer les plans d'archives, à repérer, près de l'église, les tracés d'une ancienne abside, d'une chapelle latérale. Il sait, grâce à la lecture des vieux documents, jeter sur la campagne, sur les champs un regard de connaisseur. Vinsange est pour lui un domaine magique où seul - le curé est mort - il peut lire une histoire dont ne témoigne plus la vie de ses habitants. Aux vacances, il retourne au village, reprend patiemment sa tâche, creuse, délimite. Mais de cette passion il ne veut pas faire un métier.

La pause est finie. La cour de l'université se vide. Germain Gromier va au cours de morale, Eddie Rugel à celui d'économie politique. Bachelier à dix-sept ans, Eddie a quatre ans de moins que Germain. Pendant la guerre, il a été pris en charge, à Puisans près de Brévigneux, par l'institutrice de la petite école, Monique Leboux. A l'époque, Germain ne prêtait guère attention à Eddie. Il avait quatorze ans, alors que l'autre n'en avait que dix. Eddie revint à Bellance que ses parents n'avaient pas quitté. Il eut, après la guerre, un frère et une soeur, Pupp et Stany. Germain le retrouva par hasard au bord de la mer, à Mareilles, où les parents Gromier avaient loué pour l'été une villa. Germain et son frère Laurent sortaient alors d'une longue crise. Laurent avait travaillé quelques mois à Bellance dans les services administratifs d'une indus-

trie. Puis il s'est fixé de nouveau à Rasmes où, avec Eddie, il fait son droit. A l'université, Germain, près de Philippe, suit les cours de philosophie.

Leurs errances d'adolescents avaient éloigné Germain et Laurent de leur mère. Elle était au centre de la crise qu'elle avait déclenchée. Dès l'après-guerre, le conflit entre elle et eux avait éclaté. Louise Gromier voulait maintenir à leur égard la discipline qu'en l'absence d'André leur père elle avait établie. A Brévigneux, longtemps, Joséepha, la vieille domestique, les avait protégés d'elle. Elle était morte en 44. Maîtresse de l'Ormée - la propriété de ses parents -, Louise entendait l'être aussi à Rasmes. Joséepha en mourant avait emporté le secret. A cause de Louise, trois innocents avaient été tués ; la résistance avait abattu un homme, les deux autres avaient été fusillés par la police occupante. Seul André savait la vérité. Mais pouvait-il la dire ? A cinquante ans, il multiplie ses bonnes fortunes parmi les jeunes filles de Rasmes, il est pour Daniel un rival redoutable. Lorsqu'entre Louise et ses fils le conflit éclata, il les aida à prendre du champ. La violence se manifestait chez Laurent par un déchaînement d'insultes contre sa mère, par son refus de la voir, par la destruction de tout ce qui lui tombait sous la main, même ses propres possessions. Elle se portait aussi sur son frère - avec qui, pourtant, quelques mois plus tôt, il était allié . Quant à Germain, deux ans plus tard, il passa aux coups. Il envoya brutalement à sa mère, en pleine figure, des ustensiles de cuisine. Elle fut légèrement blessée. Pendant plusieurs mois, Germain vécut à Maequigny, dans une annexe de l'hôpital psychiatrique de Manville. Le pouvoir de Louise a disparu. Il ne s'exerce plus que par de subtiles machinations, par exemple provoquer des brouilles entre amis.

L'été de Mareilles, dans l'une des années qui suivit la guerre, fut pour Germain un bonheur. Sa lassitude devant la vie ne se nourrissait plus de ses démêlés avec sa mère et avec son frère ; elle s'incarnait dans des paysages ou dans des lieux déjà connus. Elle se coupait parfois fugitivement d'instants où il lui semblait vivre pleinement ; c'était en écoutant de la musique ou à l'approche d'un beau visage. Il appelait ces temps brefs et sans lendemains ses illusions de l'espoir. Cet été-là, quand il arriva à Mareilles, s'y préparait une fête. La première rencontre qu'il y fit fut celle d'Eddie. Il ne l'avait pas revu depuis Brévigneux. Rien ne se passa d'autre entre eux qu'un regard qu'ils échangèrent, où le désintérêt réciproque se lisait. Pourtant Germain avait été séduit par une certaine allure d'Eddie désinvolte et recueillie. Aussi par l'apparence de ses traits qui rappelaient ceux d'Anne-Marie sa mère. Les Rugel habitaient encore Bellance - ils ne vinrent à Rasmes que lorsqu'Eddie se décida à y poursuivre ses études -. Anne-Marie faisait des visites aux Gromier avec qui elle était liée. Paul Rugel avait été, pendant la résistance, un compagnon d'André Gromier ; les deux hommes aimaient à se voir souvent. Germain avait reporté sur Anne-Marie l'affection qu'il eut voulu pouvoir témoigner à sa mère. La ressemblance entre son fils et elle l'étonna, lui plut. Mais ce fut la seconde rencontre qui fit date. Eddie avait emmené à Mareilles l'une de ses amies, Régine Ferrières, qu'il avait connue à Bellance. Les parents de Régine - cousins d'Anne-Marie - avaient été autrefois amis des Rugel. Au désir qu'il avait d'elle elle opposa un refus sans appel. Néanmoins ils créèrent entre eux des liens assez forts pour survivre à la déconvenue d'Eddie. Régine et Annette - les parents Gordes louaient aussi une villa à Mareilles - organisèrent la fête. Germain vit, un matin, Régine dans la cour de la villa des Rugel. Elle portait une

robe bleue. Ses cheveux étaient dénoués dans son dos, retenus vers la nuque par une mince cordelette. Le brouillard qui venait de la mer avait envahi le village. Dans la grande cour, Régine était à peine visible. Seul son visage bougeait dans la brume, long, avec des yeux verts. En Germain, la petite musique qui peuplait les instants où ses illusions revenaient s'éleva. La fête eut lieu, avec un pique-nique, des bains, de la danse. A la fin de la journée, il savait qu'il aimait Régine. Il avait aimé Annette, mais elle ne l'aimait pas. Ils avaient renoncé aux rapports de leur prime adolescence - ce qu'ils appelaient l'amour sans risque -. Elle était désormais sa meilleure amie. Il n'avait pas revu Célia qui n'avait jamais répondu à ses lettres. Régine fut un coup de soleil qui l'éblouit. Elle resta quelques jours, partit, sans qu'il eut osé rien lui dire.
Alors commença une lente dérive où le souvenir de Régine peu à peu s'effaça. L'année s'écoula sans qu'il la revit. Il vécut à Bellance chez les Rugel. Elle n'était pas dans la ville. Durant son séjour, il se lia à Eddie. Aux vacances qui suivirent, il revint en Septembre à Mareilles. Eddie et lui - Eddie feignit de dormir - eurent une esquisse d'entente jamais renouvelée. A Rasmes, dans la chambre de Daniel, écoutant de la musique, Régine lui apparut de nouveau vivante. Il courut à Bellance, la chercha, la trouva. Il dut lui rappeler son nom, elle ne l'avait pas reconnu. Il osa lui parler, mais elle, c'était certain, n'avait rien à lui dire. Ils se revirent souvent, devinrent proches. Eddie refuse la philosophie, le droit lui convient. Germain veut des questions, les philosophes lui en posent. L'un va au cours de Vendel, l'autre à celui de Branger. Laurent suit, comme Eddie, les cours d'économie politique. Il a voulu se distinguer de Germain, bien qu'au début de ses études la philosophie l'ait attiré. Il est l'aîné. Joséphа, la vieille domestique, l'a aimé comme elle avait aimé son père. Jusqu'à la guerre, Louise lui témoigna, sinon une grande tendresse, au moins une tolérance qu'elle justifiait par ses relations amicales avec André son mari. Laurent était le préféré de son père. Il était né dans la période où, épris de Louise, André désirait d'elle un enfant. Après une première liaison - avec une jeune fille de Bellance -, la naissance de Germain fut une tentative de réparation. Mais le lien qui les unissait - Louise ne l'aimait pas, dès avant son mariage André le savait, elle aimait le fils de voisins de campagne de ses parents, Lucien Vanloup - était rompu. Louise lui reprocha, non ses aventures, mais le peu de soin qu'il prenait à les cacher. C'est sur Laurent qu'elle concentra sa rancoeur, sur un adversaire courageux qui lui tenait tête, alors que Germain, moins aimé de son père, malléable et assez peureux, n'offrait guère de prise. Elle tenta l'élimination de Laurent en se servant de Germain. Elle en fit peu à peu son allié. Laurent conçut pour son frère une certaine aversion. Il la tempérait par la connaissance du rôle que sa mère avait joué dans la genèse de leur hostilité. Aux jours de la Libération et dans le temps qui la précéda, ils se rapprochèrent. Louise avait frappé Laurent au visage avec une cravache. Germain prit, en pleurant, le parti de son frère. Ils eurent dans la résistance - à laquelle, selon leurs moyens, ils participèrent - une action commune ; celle-ci était dirigée contre leurs grands-parents collabos. Contre eux ils ne tentèrent rien, mais, agissant pour les autres, ils se lavaient de toute compromission avec eux. Dès que Brévigneux fut libre, leur union s'effondra. Ils redevinrent des frères ennemis, séparés par Louise. Depuis des années, ils ne s'adressent guère la parole. Lorsqu'ils se rencontrent dans des groupes, ils évitent de se placer l'un près de l'autre.

Branger sort de son cours, entouré d'une cohorte de jeunes. Ils l'assaillent de demandes. Deux heures d'exposé ont excité les imaginations, fait lever les doutes, provoqué les réserves et les objections ; par une seule remarque, il répond à plusieurs. Il s'éloigne, tandis que la cohorte se disperse. Germain et Daniel partent ensemble. Dès que Branger est seul, Philippe s'approche. Depuis le début de l'année, un usage s'est créé : l'un des étudiants accompagne le professeur à la gare. Branger se plie à ce désir de chaque élève de parler en tête à tête avec lui. Philippe est aujourd'hui son compagnon jusqu'au quai. Ils marchent d'abord en silence. A peine quitté le bâtiment de l'université, un champ de ruines s'étend ; il jouxte la place du Connétable dont ils voient devant eux la statue.

- Pendant deux heures, vous avez parlé de la mort, dit Philippe. Vous en avez fait l'histoire, à travers la philosophie. Mais qu'est-ce que la mort ?

- J'ai étudié la pensée sur la mort, dit Branger. Je me suis interrogé sur ce qu'en avait dit des auteurs ou sur la manière dont ils avaient fui le sujet. Mais pourquoi posséderais-je la réponse ? Cette réponse, elle est vôtre aussi bien que mienne.

- Vous vous esquivez, dit Philippe. Je vous demande ce qu'est la mort et vous me renvoyez aux bons auteurs que vous avez cités dans votre cours, ou à ceux qui n'ont pas voulu en parler. Je voudrais savoir : pour vous, qu'est-ce que la mort ?

- Pour moi philosophe ou pour moi Branger ?

- Pour les deux, dit Philippe. Sont-ils différents ?

- Oui, dit Branger. Quand je fais de la philosophie, je cherche la vérité. Ce que je dis s'appuie sur le peu que je sais. Par exemple, je peux tenter d'écarter par la pensée la peur que, comme à tout autre, m'inspire la mort. Branger est celui qui a peur de la mort. Le philosophe c'est celui qui pense la mort et la peur de la mort.

- Mais, dit Philippe sur un ton de révolte, avez-vous jamais vu mourir quelqu'un ?

- Oui, dit Branger à voix basse, j'ai vu mourir quelqu'un que j'aimais. Cela ne m'a pas arraché de questions philosophiques, seulement des larmes.

Ils marchent si près l'un de l'autre que leurs bras se frôlent. Continuant leur chemin, ils ne s'en sont pas aperçus. Lorsque Philippe reprend la parole, sa voix a changé.

- On ne généralise pas la mort. N'est-elle pas ce que nous avons de plus personnel ?

Branger se souvient des copies de Philippe ; elles sont mal écrites, émaillées d'à peu près, mal construites .En philosophie, ce n'est pas, comme on dit, un brillant élève.

- Vous cherchez la mort, répond-il - il se rattrape -, je veux dire, vous tentez de la comprendre. Oui, elle est nôtre. Pouvons-nous éviter de la voir ?

Il se retourne. Ils ont dépassé la place du Connétable. Ils s'engagent dans la rue de la Gare. Les ruines sont derrière eux. Détourné, Branger murmure :

- Faut-il éviter de la voir ?

Philippe regarde une petite fille ; elle file sur son vélo, sa poupée accrochée en travers de son guidon. A chaque secousse, la poupée tressaute. Branger appuie une main sur l'avant-bras de Philippe.

- Pensez à la mort, mais aussi à la vie. Comment les disjoindre ?

Il se met à la fenêtre du train. Philippe est devant lui. Le soleil perce la verrière, éclaire son visage, ses yeux limpides, sa peau blanche. Au moment où le train bouge, Branger lance :

- A votre âge, la mort, il vaut mieux en rire.

Germain et Daniel ont quitté l'université, non par la porte d'entrée, mais par celle qui, derrière les cuisines, donne sur les ruines. En poussant des cris, ils ont franchi à pieds joints des excavations, fait s'écrouler sous leurs pas des monceaux de pierres. Les palissades qui entourent les démolitions les dissimulent aux yeux des passants. Leurs hurlements les font repérer. A travers les interstices des planches, des regards se braquent sur eux.
- Les voyous, dit une vieille dame.
- Quels imprudents, murmure un homme en veston croisé, avec une chaînette pendant de sa montr à gousset.
Ces voix qu'ils n'entendent pas ne modifieraient guère, si elles leur parvenaient, le jeu auquel, chaque jour, en sortant des cours, ils se livrent. Cabriolant au milieu des décombres, s'empoignant et se renversant sur les plaques d'herbe, ils crient à en perdre haleine. Leur amitié est née par hasard. Il y a deux ans, Germain errait, un après-midi, dans les rues de Rasmes, désemparé, sans amis, sans frère, Annette absente, Eddie pas encore retrouvé. Quelqu'un le doubla. C'était au delà de la cathédrale, à la limite des faubourgs, dans un passage entre des maisons à un seul étage. Juillet s'achevait, il faisait chaud. Il n'y eut qu'un nom prononcé, celui d'un ami de lycée de qui Germain s'était séparé. L'ami avait choisi une autre voie que la sienne, le mysticisme. Les rigueurs de sa pieuse mère et un grand appétit de vivre poussaient Germain à répudier, même s'il prenait la figure de Dieu, tout mystère. Mais le nom de l'ami lui demeurait cher.
- Connais-tu Bohandre ?, avait dit celui qui marchait près de lui.
Pour les mêmes raisons, ainsi qu'il s'en expliqua, son compagnon inattendu avait rompu avec leur ami, tout en continuant de l'aimer.
- Je t'ai vu une fois avec lui, ajouta-t-il. C'était à la sortie du lycée. Je ne t'ai pas parlé, nous n'étions pas dans la même classe.
Germain avait oublié le visage, il ne voyait alors que celui de Bohandre. Dans ce lieu presqu'au bord de la ville, il le regarda. Des boucles noires dominaient un front blanc strié de veinules. Des yeux couleur noisette lançaient des lueurs ironiques. Les longues mains semblaient pétrir de la glaise. Ils marchèrent jusqu'au fleuve. Puis, brusquement, ils se séparèrent. Ils s'étaient revus, un an plus tard, à la fin du printemps. Ce fut de nouveau Daniel qui provoqua la rencontre. Mais elle ne se fit pas au hasard. Il se présenta à la porte de la maison des Gromier, rue aux Herbes. Louise lui ouvrit. Ce visage qu'elle ne connaissait pas l'intriguait. Elle ne posa pas de questions. Elle dit à Germain :
- Un jeune homme veut te voir.
Germain trouva Daniel debout au milieu des meubles, regardant les bibelots, l'air dégoûté.
Ils descendent la rue aux Herbes, ils parviennent sur le quai. Dans les dernières semaines, le fleuve a gonflé ses eaux. Les flots se heurtent contre les piles du pont, grondent comme un torrent. Ils franchissent l'arche du pont de chemin de fer, tandis qu'au dessus de leurs têtes un train siffle avant de passer sur l'autre rive. La berge s'étend devant eux, avec, à droite, les maisons du quai, à gauche les eaux et l'herbe. Au fond d'un jardin, le porche des Pons s'ouvre sur l'ombre. La haute masse d'une église surplombe le toit. Ils prennent un sentier, s'éloignent de la ville. Il n'y a plus de

maisons ; l'eau est là, à leurs pieds. Sur l'autre versant, des futaies se dressent contre le ciel. Les faubourgs sont loin derrière eux. Se détachent sur l'horizon, vers l'Est, les platanes du Jardin des Plantes. A la fin de l'après-midi, ils sont à trois kilomètres de Rasmes. Leur but est fixé : atteindre l'embouchure d'une rivière qui se jette dans le fleuve. Le soleil forme un liseré clair au bas des nuages. Vers six heures, il fera nuit ; ils reviendront dans l'obscurité. Ils longent un bois de bouleaux. Des oiseaux chantent, mais ce n'est pas encore l'heure des rossignols. Des champs humides où paissent des vaches succèdent au boqueteau. L'air sent la terre mouillée et la vase. Ils rentreront pour le dîner. Daniel sera face à sa mère et à son père - qui est revenu -, Germain près de Laurent, avec, devant lui, Louise et André. La balade sera finie. Pris dans le mouvement de leur marche, ils oublient le retour au bercail. Les herbes s'abaissent. Une multitude de ruisselets vont et viennent entre les troncs des hêtres et à la base des pommiers. Le croassement des corbeaux brise le bruissement de l'eau. Un vol de perdrix claque au dessus d'un champ. A leur gauche, sur la berge opposée, les maisons d'un village se devinent. Ils sont sur une avancée de terre qui s'enfonce dans le fleuve. D'un côté il s'étale vers son autre rive, de l'autre c'est la rivière qui fend en deux l'étendue des prés. Un vent frais leur souffle au visage. L'odeur de terre et de vase a disparu, elle est remplacée par celle du bois pourri et des feuilles. Le fleuve poursuit son cours vers l'Ouest ; en cet endroit, sa largeur atteint huit cent mètres. Un pont d'une seule arche l'enjambe, il mène au village de Saint Erme. Daniel et Germain s'assied à la pointe du cap minuscule sur lequel ils se sont engagés. Ils regardent le pont dont le tablier de métal traverse l'espace où les eaux se mêlent. Derrière eux, la lune monte, elle crève les nuées, son éclat s'épand. Germain et Daniel se tournent vers l'Est. A l'orée du village dont les toits font une ligne sombre sur la rive, se dresse une muraille. Tant que le jour a duré, elle se confondait avec les murs alentour. A la nuit, la lune l'éclaire, fait lever de la terre ses contreforts. La clarté gagne ses pans les plus élevés. Les croisillons d'un vitrail apparaissent, encadrés par des arcs-boutant. Les cintres coupent d'un trait les nuages noirs. L'axe effilé d'une flèche naît contre le ciel, jet qui semble le percer. La Chapelle Saint Erme se reflète dans l'eau, l'ombre de son clocher, de son vitrail, de ses murs y bouge.

- Bohandre a tort, dit Daniel. Le mysticisme ne vaut rien ; ce sont ses monuments qui comptent.

Germain ne répond pas.

- Comment prier des pierres, une flèche ? Cette chapelle c'est une parole.

Le vent mugit sur le fleuve, heurte, en enroulant ses volutes, la nef semblable à un bateau échoué. Vers le village, des voix d'enfants crissent dans la nuit.

- Bohandre a raison, dit Germain.

Un nuage cache la lune, la chapelle s'évanouit. Daniel et Germain vont jusqu'au pont. Ils suivent le chemin de halage au bas du village, longent les murs de Saint Erme. Ils lèvent les yeux vers le vitrail ; la veilleuse de l'autel le colore.

- Ca n'a pas de sens, dit Daniel, Bohandre est fou.

Germain lui tape sur l'épaule.

- Ton grand homme, murmure-t-il, ce n'est pas un mythe ?

Ils reviennent vers la ville, en hâtant le pas. Déjà ils peuvent fixer dans le lointain les tours de la cathédrale. Ils plongent dans le sentier. Là-bas, de l'autre côté du fleuve,

la barque de Philippe se balance. Ils s'arrêtent devant la demeure des Pons. Le frère de Philippe, Michel, surnommé Biquet - il a douze ans -, gambade dans le jardin. Il est seul, il a inventé un jeu.

- Biquet, crie Daniel, ton frère est là ?
- Dans sa chambre, répond Biquet qui continue de jouer.
- Il est trop tard, dit Germain, on n'a pas le temps de monter.

Sur la façade, une fenêtre est éclairée. Philippe est à sa table ; c'est l'heure où il lit Plotin. Peut-être médite-t-il sur la mort. Dans la ville, Daniel et Germain insultent les autos ; vrombissantes, elles glissent sur le quai.

Philippe approche de la rue aux Herbes. Il porte une tartelette aux cerises. Elle tremble dans ses paumes ; le moindre trébuchement la ferait tomber. De rares passants le croisent. Ils sursautent en voyant ce garçon d'une vingtaine d'années se promener sur un trottoir en tenant avec précaution une pâtisserie. Il tourne dans la rue. Une lampe se balance au dessous d'un fil tendu entre les deux murs. La prouesse s'achève ; il aperçoit la maison Gromier, juste avant le vieil hôtel Henri IV qui est dans son prolongement. La dernière fois, moins d'une année auparavant, il avait cueilli dans la cour, derrière la maison, au bas des murs de l'église, un gros bouquet de roses et d'iris. Il l'avait enveloppé dans du papier journal et déposé dans le couloir des Gromier. Une autre fois, il avait transporté, sans le renverser, un verre d'un vin vieux que son père avait servi à des amis au repas du soir. Il lui fallait la nuit, son ciel terne, pour oser porter vers Germain ces menus cadeaux. Au grand jour, ils auraient étonné ou fait rire. La rue aux Herbes est une pente qui monte vers le centre de la ville. Elle fut autrefois la rue principale de Rasmes. Elle est bordée de vieilles bâtisses dont la plupart datent du règne de Louis XIV. Celle qui jouxte la maison des Gromier est la plus ancienne; elle a été convertie en musée ; on y montre les meubles et les colifichets d'une favorite du roi Henri. Sa cour à colonnettes est entourée de plate-bandes fleuries. On raconte que, dans son sous-sol, sont creusées des oubliettes. Une auto balaie de ses phares les trottoirs, les murs et Philippe. En le voyant, le conducteur ralentit. Le visage de ce promeneur insolite doit le rassurer. Il accélère, reprend sa vitesse. Sur le côté de la porte, deux fenêtres de rez-de-chaussée, celles du salon, surplombent la rue. Les fenêtres du premier étage sont fermées, sans lumière. Celles du second, le bureau d'André, lancent un faisceau jaune ; il atteint les arbres du jardin d'en face, touche une façade. Philippe pousse la porte ; il est dans le

couloir qui mène au bas de l'escalier. Il n'a pas utilisé la sonnette. Avec Germain, une convention s'est établie ; lorsqu'il est là, un crochet est mis, qui retient le pène de la serrure. La porte fermée signifie qu'il est absent. La cour pavée qui occupe le centre de la maison est recouverte d'une verrière. Un mur de grande hauteur la sépare de l'hôtel Henri IV. Une large vasque entourée d'une garniture de pierre est envahie par une plante grimpante qui ne fane pas en hiver ; ses feuilles tracent des figures compliquées sur la surface du mur. Au second étage, dans un couloir sombre, une porte entrouverte est celle de la chambre de Germain. Philippe entre, lui tend la tartelette.
- Tu travaillais ?, dit-il en regardant la table.
- Oui, répond Germain. Je dois parler demain au cours de Branger. Sur Spinoza.
La chambre demeure dans une pénombre où se distinguent le lit, l'armoire, le lavabo blanc. Près d'elle, une pièce plus grande, chauffée par un poêle, est le bureau d'André. Laurent a entendu la voix de Philippe. Il est monté aussitôt. Il s'autorise de sa présence pour venir chez Germain. Philippe et Laurent se connaissent depuis l'enfance. A Brévigneux, ils étaient les chefs de la bande de jeunes qui aida les résistants à reprendre la ville. Entre Laurent et Germain, lorsque Philippe est là, un peu de l'ancienne alliance réapparaît. Dans une conversation à trois, il leur arrive d'échanger quelques mots. Dès qu'il est parti, le silence se rétablit.
- Alors, vieux frère, dit Laurent s'adressant à Philippe - son frère Germain est plus jeune que lui -, quoi de neuf ?
- En philosophie, répond Philippe, tout est chaque jour nouveau. Je découvre Plotin.
- Plotin ?, dit Laurent en arquant les sourcils.
- Oui, Plotin. Un auteur chrétien. Sa dialectique est complexe, montante et descendante. Lorsqu'elle monte, elle mène à Dieu.
- Fichtre...
- La création y apparaît organisée en fonction de ce point ultime. A travers lui, les créatures prennent sens.
- Le droit nous laisse loin de si belles choses, répond Laurent. Je vois que tu étudies Spînoza, ajoute-t-il en s'adressant à Germain. Ca doit être ardu.
- Oui, répond timidement Germain.
- Tu sais, dit Philippe à Laurent - il s'adresse aussi à Germain -, un meeting se rassemblera à l'université dans le courant du mois d'Avril. J'espère qu'on t'y verra.
- J'y passerai, répond Laurent évasivement.
- Moi aussi, dit Germain.
- Où en es-tu avec tes parents ? dit Laurent. Le parti t'occupe-t-il autant qu'eux ?
En s'éloignant du parti, Philippe quitte ses parents. Son idée de la liberté n'est pas la leur. Il s'arrête à une limite qu'ils ont dépassée.
- Ce ne sont pas des fanatiques. Ce qui m'étonne, c'est leur manière, tout en reconnaissant les erreurs, de les accepter.
- Moi, la politique m'emmerde, dit tout de go Laurent. On ne peut pas étudier et agir.
- Pourquoi pas ?, dit Germain. C'est ce que nous faisions à Brévigneux.
- L'action s'imposait, dit Laurent. Aujourd'hui, il n'y a plus de combat.
- Il y a toujours un combat, dit Philippe. Il est moins évident, voilà tout.
- Bon, je te quitte, dit Laurent agacé. Je vais apprendre par coeur un cours sur le mariage.

- Salut, dit Philippe.
- On va aller au cinéma, dit Germain. On verra un beau film. Il a été tourné dans le désert.
Il ouvre une armoire, met en marche le tourne-disque qui est posé sur une étagère. La musique emplit la chambre. Il a choisi le scherzo d'une symphonie de Mozart. Entre les thèmes, la tristesse et l'espoir s'entrelacent, rappellent le passé, annoncent l'avenir. Germain s'est allongé sur le lit, dans l'ombre. Philippe vient s'asseoir près de lui. En 43, Philippe a rencontre Robert, un résistant qui venait se cacher, à Brévigneux, chez les Pons. Robert avait vingt-six ans. Ils parlaient, le soir, dans le salon, après que les parents, les grands-parents et Emilienne leur domestique se soient couchés. Une nuit d'hiver, alors qu'ils étaient seuls, au détour d'une phrase, Robert s'était levé, avait pris Philippe dans ses bras. Philippe l'avait laissé faire. Il était attiré par cet homme, mais ne savait pas pourquoi. Il le suivit dans sa chambre. Il avait aimé Robert. Rien en lui ne le choquait, ni son désir - dit anormal -, ni sa tendresse - réelle -. Robert revenait parfois chez les Pons et ils passaient la nuit ensemble. Ou bien il le retrouvait dans la forêt. C'est sous les arbres que, malgré l'hiver, il se dénudait et demeurait longtemps contre lui. Il s'était écarté des filles qui, elles-mêmes, le délaissaient. Il attendait son retour. C'était, dans ces temps troublés, le seul bonheur qu'il put avoir. Après le plaisir, Robert lui enseignait le maniement des armes, lui faisait découvrir le sens de la guerre, la justesse de la cause qu'il défendait. Grâce à lui, Philippe animait, avec Laurent, Annette, Paulette et Germain, un noyau de résistance parmi les enfants et les jeunes, à l'intérieur de Brévigneux. Il apprit brusquement sa mort par Calendreau le père, tué quelques mois plus tard, lors de la libération de la ville. Robert avait été torturé, puis fusillé dans la cour de la prison de Bellance. Le vieux Celendreau qui ne savait rien d'eux en dit trop. Philippe vécut ces minutes comme si quelqu'un l'eut frappé. Il se ressaisit, n'en voulut pas au vieil homme, se mit à ses ordres. Lorsqu'il vint à Rasmes - où ses parents, après la guerre, avaient été nommés, l'un et l'autre, professeurs au lycée -, il y retrouva Laurent et Germain. De Laurent il gardait le souvenir d'un compagnon de son âge, volontaire, présent au moment du danger. De Germain encore enfant à la fin de la guerre, il conservait une image floue ; presqu'un adolescent qui, un jour, se rebiffant contre sa mère, avait su soutenir son frère. Puis Germain avait tenté en vain de sauver deux hommes que ses grands-parents avaient dénoncés. Enfin, il avait contribué, avec d'autres enfants, à neutraliser les Allemands qui livraient un dernier combat avant la reddition de la ville. Arrivant à Rasmes, ce fut, beaucoup plus que celui de Laurent, le visage de Germain qui lui devint cher. L'enfant avait grandi, il atteignait ses dix-huit ans. Entre eux, la familiarité qu'avait créée l'écart des âges demeurait. Lorsqu'il le rencontrait, Philippe l'embrassait. Il vint le voir chez lui, rue aux Herbes. Le rôle qu'avait joué Robert en l'initiant à un plaisir différent de celui qu'il avait connu près des filles, il voulut le reproduire dans ses rapports avec Germain. Mais c'était lui l'initiateur. Il demandait et obtenait. Néanmoins Germain se pliait - même s'il y prenait du plaisir - à ce qu'il nommait ses caprices avec un sourire narquois dont il ne pouvait dire qu'il lui signifia de l'amour. Le scherzo de Mozart déroule ses méandres en sourdine. L'éclat de la lampe posée sur le bureau dessine au mur tapissé d'une cretonne à fleurs de longues ombres. La bouche de Germain a un goût de sucre, celui de la tartelette ; son

corps a l'odeur du savon dont il se sert après le sport. Entre eux il n'y a aucune contrainte. Les lourdes plaisanteries des copains sur l'amour homosexuel les laissent froids. Ils ne parlent guère de ce qu'ils font. Les préoccupent la philosophie, l'université et la politique. Germain y ajoute les filles.
- On va être en retard, dit-il.
- Il n'est que neuf heures, répond Philippe.
Le scherzo est fini, le disque s'est arrêté. Dans le silence, ils entendent le bruit du vent. La cheminée sans flammes ronfle comme une forge.
- Je vais remplir le poêle, dit Germain.
Le bureau d'André a un cabinet de toilette ; il se réduit à une table, une cuvette et un pot à eau. Au dessus de la table, sur une plaque de verre, sont rangés des flacons : lotion pour les cheveux, pommade, eau de Cologne. Dans ce coin secret, André se prépare, à l'insu de Louise. Germain choisit dans un coffre à bois, sous l'une des fenêtres, une grosse bûche. Il l'enfourne dans le poêle. Le feu repart.
- Allons-y, dit-il à Philippe. On prendra l'air, avant d'entrer.
- Par ce froid ?, répond Philippe.
A la porte, l'air frais leur brûle le visage, mais ils n'y prennent pas garde. Au coin de l'hôtel Henri IV, une rue qui coupe la rue aux Herbes mène, au delà de quelques pâtés de maison, vers un quartier qui borde le fleuve. De ce quartier ne demeurent que deux bâtiments, de part et d'autre de l'avenue du Prince, juste avant le pont. Dans un champ d'herbe, des blocs de pierre marquent l'emplacement des immeubles. Au loin se profile la statue du connétable. Vers l'Est, les deux tours de la cathédrale semblent s'élever des ruines. Sur ce paysage vide, la nuit trace des ombres. Parfois un chat traverse, disparaît dans un trou. Un chien abandonné fouille dans les touffes qui ont poussé entre les pierres. Ils gagnent la rue Saint Hilaire. Lorsqu'il fit son entrée dans la ville, Duguesclin l'avait remontée. L'enseigne du cinéma brille sur leur droite. La sonnerie d'annonce module ses stridences. Dans la salle, la lumière des rampes s'atténue. L'histoire commence, celle d'un amour qui finit mal. Elle a pour cadre un douar où des nomades ont construit un fort. Noir et blanc, le film se fantasmagorise d'une voix ; elle suit le déroulement du récit, joue avec les mots, se superpose à la bande sonore, l'éteint, la reprend. L'eau qui coule dans l'oued, les enfants, le soleil qui blanchit les murs, craquèle le sol, font de l'écran un ruissellement de sons, d'images, de rayons, de palmes. La salle est silencieuse, envoûtée, sans une toux, sans bruit de papier froissé. Le monde a quitté la rue, il s'est posé sur la toile. En contre-point du film et de son soleil, lorsqu'ils sortent, la nuit d'hiver les entoure ; ils y sont à l'aise comme ils le seraient dans le sable. Le vieil hôtel est là ; à la porte de la maison Gromier, le crochet est mis. Au lieu de se fixer sur un morceau d'un auteur classique, Germain pose sur le plateau du tourne-disque l'ouverture d'un opéra d'Offenbach. Il augmente au maximum la puissance. Quelques mois plus tôt, alors que le son se haussait, Louise était montée et avait failli les surprendre. Philippe qui avait entendu ses pas réussit à réparer le désordre. Elle s'était plainte du bruit, puis, sans méfiance, elle avait regagné sa chambre. Le pas connu ébranle les marches ; la porte du couloir grince; Louise entre sans frapper. Ses cheveux blonds-cendrés sont relevés en haut chignon sur sa nuque. Elle s'enveloppe d'une robe de chambre dont la ceinture est nouée à la taille ; par l'échancrure du col dépasse le bord de la chemise de nuit. A

Brévigneux, Louise avait su les relations de Germain et d'Annette ; à plus de vingt ans, elle lui suppose de nouvelles amours. Quant à Philippe, tous - sauf sa mère - ignorent ce qui s'est passé entre lui et Robert. Louise ne surveille pas ; elle intervient pour que cesse le vacarme.
- Dis-donc, Germain, tu te moques de moi.
- Qu'est-ce qui ne va pas ?, demande naïvement Germain.
- Tu prends Orphée aux Enfers pour une berceuse ?
- J'ai mis le disque aussi bas que possible, dit Germain, je ne peux pas diminuer encore le son.
Louise éclate.
- C'est toi qui fait la loi à présent. Ton père est sorti, d'ailleurs il s'en fout. Laurent joue les absents ou les blasés, dieu seul le sait. Mais moi je ne veux pas me laisser avoir. C'est la deuxième fois que tu me réveilles de cette manière, et dans mon premier sommeil. J'ai le droit de dormir, non ?
- Je n'ai pas dit le contraire, répond Germain.
Elle se tourne vers Philippe.
- Tu oserais, toi, faire beugler un disque à onze heures du soir, juste au dessus de la chambre de tes parents ? Mais, ici, tout est permis, n'est-ce pas ? Ecoute, Germain, si ça doit continuer, tu prends une chambre en ville. Ce n'est pas toi qui commande, même si votre père vous soutient.
Le vous fait allusion à Laurent malgré son absence.
«Tu arrêtes ce machin ou je l'emporte. Et, crois-moi, tu n'es pas prêt de le revoir.»
Germain se lève, retire le bras du tourne-disque, le dépose sur son appui.
- Vous êtes contente ?, dit-il à sa mère.
Louise sort en claquant la porte.
- Elle aurait été capable de me le prendre, la vieille vache, dit Germain.
- Tais-toi, répond Philippe.
- Une collabo. Rappelle-toi comment elle essayait de nous empêcher, Laurent et moi, d'aller en forêt. Ce n'est pas elle qui nous aurait poussés vers la résistance. Elle n'était liée, à Brévigneux, qu'avec des vendues aux Allemands, la garce Morel et la putain Degendre. Joséphа les avait jugées, ces deux-là.
- Ta mère avait peur pour vous deux, dit Philippe.
- Pour elle-même. Elle pesait les risques, elle a gagné. C'est elle qui a eu l'Ormée.
- Ce sont tes grands-parents qui ont perdu.
- Elle voulait l'Ormée.
- Tais-toi, répète Philippe.
Ils commencent à se battre silencieusement. Germain a-t-il aimé Annette ? Il en obtint, lui aussi, ce qu'il demandait. Elle l'avait attiré - il avait quatorze ans -, en lui faisant promettre, en échange de ce qu'elle lui accorderait, d'interroger Joséphа et de transmettre les informations recueillies près d'elle à son amie Pascale, la fille de la mère Morel. Lorsque lui et elle se voyaient, jamais ils ne parlaient de ces tractations ; Annette feignait d'oublier ce qu'elle avait exigé. Ils se retrouvaient dans une grange, celle de la mère Guillaume - dont Paulette, l'amie de Laurent, était la fille -. La mère Guillaume devait connaître leurs rencontres ; Laurent, Philippe, Paulette, Joséphа les avaient devinées. Mais, les jeudis soirs, lorsqu'ils se blottissaient dans le foin, l'un

contre l'autre, ils se croyaient aussi seuls que si, ensemble, ils eussent quitté Brévigneux. Un autre visage surgit de sa mémoire, celui de Régine. Dans la pièce voisine, la lumière s'allume. Germain pousse à demi la porte qui est demeurée ouverte. André tolère les airs musicaux qui traversent la cloison. Le plus souvent, il s'agit d'un concerto ou de sonates, parfois d'un orchestre de jazz. Le crépitement de sa machine à écrire coupe les sonorités d'un piano ou la plainte d'une flûte. La participation de ses deux fils au mouvement de résistance à Brévigneux a fait d'eux des compagnons. Sans se brouiller avec Louise - bien qu'à cause de la publicité de ses amours leurs rapports soient peu amènes -, il a contribué à dénouer la crise. La distance qu'il maintient entre Louise et lui aide Germain et Laurent à garder celle qu'ils ont vis à vis d'elle. Il a dépassé la cinquantaine. Sa chevelure est grisonnante. Il a renoncé à la taille en brosse et porte ses cheveux demi longs, aplatis sur le haut du crâne. Sa figure est large, sa peau rose. Il a des pommettes saillantes et des yeux d'un bleu outremer qui changent au gré de son humeur. Son complet en fil, rayé gris et noir, son chandail de cachemire, sa cravate de soie allient des tons qui s'harmonisent. Il a posé sur son nez des lunettes à fine monture ; il lit un rapport. Au coin de sa boutonnière sont accrochés plusieurs rubans : une décoration anglaise, la Légion d'honneur, la médaille de la Résistance. On lui a fait une réputation d'héroïsme dont il ne s'enorgueillit pas. Seules les filles l'intéressent. Il dort peu - quelques heures par nuit -, accomplit un métier - ingénieur à la SNCF - dont le salaire correspond au quart de ses revenus. Il court les gares, fait entretenir dans la région les voies ferrées qu'il était, pendant la guerre, chargé de détruire. Il a aimé Louise, lui garde une amitié que rien, même les pires excès qu'elle ait pu commettre, ne vient entamer. Marié sous le régime de la séparation, ses biens lui appartiennent. Louise l'a épousé pour son argent, elle voulait sauver l'Ormée - la propriété de ses parents - . Eprise d'un autre homme, Lucien, elle l'a sacrifié. André savait les conditions de son mariage. Il a restauré les fermes, agrandi le domaine. A la fin de la guerre, ses beaux-parents lui ont rendu la somme qu'il avait investie. Il a placé ces capitaux au nom de Louise, à charge, pour elle, de les transmettre à ses enfants. Mais une astuce juridique permet à André de disposer des revenus à sa guise, sans qu'elle puisse y accéder. En fait, il les ajoute à l'argent remboursé, augmente le magot. Il refuse désormais de verser un sou pour l'Ormée ; c'est la possession de sa femme, il ne veut pas en entendre parler et n'y met jamais les pieds. De bonne humeur, il a pris l'initiative d'interroger Philippe sur sa famille.

- René va bien ?

- Il a une santé de fer, répond Philippe, la captivité ne l'a pas atteinte.

- Et Odette ?

- Elle est débordée : les oeuvres, le parti.

- Elle y croit encore.

Silence de Philippe.

- Chacun ses opinions, dit André. Je ne les juge pas, malgré les camps.

- Quels camps ?, dit Philippe.

- Mon petit Philippe, tu as du lire dans les Temps Modernes la polémique Sartre-Lefort suivie de celle de Sartre avec Camus.

- Non, dit Philippe.

- Maintenant les choses sont claires...L'URSS épure, torture, enferme, tue. On attribue cela à un seul homme, mais il y faut un régime.
- Pas au courant, répond Philippe.
- Il n'est pire sourd..., commence André.
- Le capitalisme n'est pas beau, interrompt Philippe. Il tue aussi, en Afrique, en Indochine et ailleurs.
- Le jeu des équivalences ne résout pas un problème, répond André.
- Si tu meurs, dit Germain, à qui ira l'Ormée ?
- A ta mère, répond André sans hésiter.
- C'est elle la propriétaire ?
- L'Ormée appartient à tes grands-parents, pas à moi. Quand ils mourront, c'est elle qui en héritera. Je ne suis pour rien dans l'histoire.
- Quelle histoire ?, dit Germain qui subodore - a toujours, sur ce point, subodoré - des secrets.
- Tes grands-parents se sont, comme tu le sais, gravement compromis. Je les avais prévenus. Je leur disais : Soyez prudents. Ils n'en ont fait qu'à leur tête. Leur fuite était une nécessité, ils auraient été emprisonnés. Ta mère profite des circonstances.
- Crois-tu qu'elle les ait un peu provoquées ?
André se tait.
- Telle qu'on la connaît, elle a du pousser à la roue.
- Demande-le lui, répond André d'un ton roque.
- Quel type..., murmure Germain à Philippe. Jamais il ne la lâchera. Pourquoi ne vas-tu pas à l'Ormée ?, reprend-il à voix haute.
- Je m'y ennuie, dit André, je n'aime pas la campagne.
- Tu y allais avant la guerre, tu y es même retournée avant la Libération.
- Maintenant c'est toi qui m'ennuie, répond André. Laisse-moi travailler.
Germain rit.
- Je te raccompagne, dit-il à Philippe

Lorsque le syndicat étudiant traverse la place du Connétable, commencent à retentir les slogans. "Etudiants, travailleurs, même combat","Donnez-nous des restaurants universitaires". Ils sont d'abord repris par les jeunes ; se distingue, dans le bruit scandé, la voix de celui qui l'a lancé. "Etudiants, présalaire" est longuement hurlé. René se risque à crier : "Des lycées, pas de casernes" qui est répété. Eddie, Daniel, Philippe, Germain, Annette, Laurent se sont réunis. Ce n'est pas la manifestation qui les passionne, mais ce qu'ils feront au week-end.
- On pourrait aller chez Daniel à Vinsange, dit Laurent.
- C'est ça, venez me voir, dit Daniel. J'ai découvert un site, sans doute, d'après les plans, un ancien prieuré. Vous m'aiderez à fouiller.
- Pas question, dit Annette. On se casse les mains à gratter ta terre. Tu nous a déjà fait le coup. Si on vient, c'est pour se taper une bonne graine. On apportera ce qu'il faut.
- Bon, dit Daniel conciliant, je fournirai le vin.
- C'est une vache idée, dit Eddie. Il y a un terrain de foot à côté de chez toi, on pourra faire une petite partie. Est-ce que je pourrais amener Pupp et Stany ?
- Je ne m'en occuperai pas, dit Annette.
- Je t'ai demandé quelque chose ?, répond Eddie. Je sais quand même m'occuper de mon frère et de ma soeur.
- Moi, j'amène Biquet, dit Philippe. Il jouera au foot avec nous.
- Dommage qu'on ne puisse pas se baigner, dit Germain. Il y a une belle rivière.
- Si le coeur t'en dit..., murmure Daniel. Tu gèleras.
Ils échangent leurs projets, reprenant parfois d'un air distrait les slogans.
- On ira à la pêche, lance Eddie à Philippe.

Ils sont, l'un et l'autre, des mordus de la pêche à la ligne. Il y a entre eux une émulation ; celui qui attrape le plus de poissons doit rejouer la partie pour une prochaine fois.
La tête de la colonne est entrée dans la rue Francollier. Malgré le froid, des grappes d'hommes, de femmes et d'enfants s'appuient aux balustrades des balcons, aux rebords des encadrements.
- Venez avec nous, leur crie-t-on.
Le milieu de la place d'armes est un square. Pendant la guerre, les grilles qui l'entouraient ont été enlevées ; les Allemands les ont fondues. La foule se masse dans les allées, sur la pelouse, entre les arbres. Les orateurs - René, Etienne, Daniel - sont juchés sur des chaises. L'Internationale monte, vite reprise par l'ensemble des manifestants. Le défilé repart lentement, fait le tour de la place, marche, par le boulevard, vers l'université. René s'inquiète d'avoir laissé le bâtiment non surveillé.
- Des types malintentionnés pourraient s'y glisser pendant qu'on n'est pas là, et foutre le bordel après, dès qu'on sera revenu.
- La manifestation est calme, répond Etienne. Nous n'avons pas besoin de tout le service d'ordre. On va en envoyer une bonne partie à l'université, avec, comme responsable, ton fils Philippe. Il connaît les locaux, il veillera à ce que toutes les issues soient gardées.
Philippe supplie Germain de venir chez lui le soir même. Germain s'y refuse ; il a une dissertation à préparer.
- Si je ne commence pas ce soir, je n'aurai jamais le temps.
- On pourrait la travailler à deux.
- J'aime mieux réfléchir tout seul, dit Germain.
Philippe est blessé de son refus. Il ne lui parle plus. Franchissant plusieurs rangs, René l'appelle, lui demande de surveiller les portes de l'université. Il sort de la manifestation, repère des membres du service d'ordre - ils portent un brassard -. Il sait où se trouvent les différentes portes Il y a la grande entrée qui donne sur une rue adjacente. On peut aussi pénétrer dans la cour par une petite porte à l'arrière de la conciergerie. Il y en une autre derrière le centre du bâtiment, qui ouvre sur le hall. Au rez-de-chaussée, le réfectoire, la bibliothèque, les salles de réunion des religieuses sont devenus des amphithéâtres. Le gris des murs, la forme des fenêtres, les poutres marquées de croix en métal rappellent l'origine des lieux. Philippe entre dans la fraîcheur de ces espaces abandonnés pour la journée. Les tables, les chaises semblent attendre la ruée des étudiants. Au premier étage, les cellules ont été décloisonnées ; ce sont maintenant des laboratoires. Philippe regarde les cornues, le bec Bensen, les vitrines derrière lesquelles des animaux trempent dans le formol. La cage aux rats est pleine de bêtes agitées qui tournent en rond sur une planche étroite. Des cobayes, dans un coin, poussent de légers cris. Des bocaux remplis de liquides verts, rouges, noirs, garnissent les étagères. A l'étage au dessus, des entrelacs compliqués de fils aboutissent à des appareils électriques. L'un d'eux est en marche. Sur un écran, une aiguille bouge ; Philippe ne parvient pas à déchiffrer les inscriptions. Il tremble, comme si l'humidité - par économie, on ne chauffe pas en dehors des heures de cours - imprégnait peu à peu ses vêtements. Le soleil éclabousse la cour de taches qui composent avec l'ombre des arbres. Autrefois, les religieuses descendaient de front le vaste esca-

lier, étalaient leurs jupons sur les marches. Demain, les étudiantes et les étudiants les dévaleront quatre à quatre. Philippe place ses camarades aux endroits stratégiques : deux à l'entrée, deux près de la porte arrière, pour surveiller le passage vers la maison du gardien. Puis il vient dans le jardin qui la borde. Le long des allées, des fleurs ont poussé : des jacinthes et quelques touffes de violettes. Il se baisse, en cueille une qu'il met à sa boutonnière.
- Un jardin de curé, murmure-t-il.
Un socle sans statue est appuyé au mur; on peut lire sur la pierre : "Vierge Marie, priez pour nous". Philippe sourit.
- Drôle de laïcité.
Il s'assied sur le socle, demeure là immobile. Un membre du service d'ordre apparaît. C'est un jeune homme, il porte un chandail vert à col roulé et des pantalons en velours bleu. Ses cheveux fins encadrent l'ovale de son visage. Il a des yeux bruns et de longs cils recourbés. Philippe l'a rencontré aux réunions de sections, mais ils n'ont jamais travaillé ensemble. Soudain, le jeune l'aperçoit, vient vers lui.
- Tu as vu ?, dit-il, il y a une porte en fer à la grille, elle n'est pas fermée à clé.
Il regarde l'adolescent avec amitié.
- Là aussi, on mettra un garde, dit-il.
Dans le lointain, on entend la rumeur de la manifestation. Le cortège approche.
- Toutes les issues sont protégées, dit Philippe à l'un de ses camarades.
Les professeurs se sont mêlés aux représentants du syndicat étudiant. Vendel est au premier rang. Le cortège se dirige vers le perron où des syndicalistes, des enseignants, des militants prennent place. La foule grossit, envahit les recoins de l'esplanade. Le soleil descend vers le fleuve. Son rougeoiement colore les feuilles des arbres, fait scintiller comme d'étranges miroirs les toits de l'université. Odette se dirige vers la sortie. René la tient par le bras. Michel les suit. Aux jeunes - Annette, Germain, Eddie, Philippe, Laurent - Daniel crie :
- Rendez-vous au Grand Veneur.
Philippe entend une porte qui s'ouvre. Avant qu'il ait pu faire un geste, avertir, il se trouve en face d'un homme armé d'une planchette, qui lui en assène un coup sur la tête. L'homme est suivi d'une dizaine de gros bras, portant tous un objet pour frapper : une planche, un bâton, une canne. Ils ont sur le dos un sac rempli de projectiles : pierres, boîtes de conserve, morceaux de brique. La masse des manifestants reflue en désordre, s'enfuit en courant dans les rues. La police n'a pas été prévenue.
- On fera notre boulot nous-même, a dit René.
Des blessés sont allongés contre le mur : Odette, Michel, Eddie - atteint à l'oeil gauche -. Apparaissent le sparadrap, le mercurochrome, les bandes Velpeau tirés en hâte de l'infirmerie. Etendue par terre, une jeune fille sanglote. Annette s'efforce de la consoler. Claudine a assommé l'un des cogneurs qu'elle tente de ranimer. Philippe, qui s'est remis de son coup de planche, après avoir participé à la bagarre, s'affaire autour des blessés. Ceux qui sont en état de marcher sont ramenés chez eux par deux étudiants qui les soutiennent.
- Rien n'a été brisé, dit Etienne, pas un carreau. C'est aux gens qu'ils en voulaient. Ces salauds ne sont plus grand chose, ils essaient seulement de se faire remarquer.

Il appelle les membres du service d'ordre. Il cherche à savoir si, au moment de l'agression, toutes les issues étaient gardées.
- Oui, répond l'un d'eux. On a fouillé le bâtiment, il n'y avait personne. Philippe avait placé des hommes à toutes les entrées.
- Je ne comprends pas par où ils ont pu passer, dit Etienne.
Les professeurs se sont retirés. Aucun d'entre eux n'a été blessé, mais Vendel a eu un malaise. Il a fallu le ramener en ambulance à son domicile. Etienne appelle Philippe.
- Tu avais mis des gardes à toutes les portes ?
- Oui, deux à la grande entrée et tous les autres répartis à la porte du fond, à celle derrière les bâtiments et dans le passage de la conciergerie.
- Ils ne sont pourtant pas venus par les toits, dit Etienne. Allons voir, ajoute-t-il. Tu m'accompagnes.
Philippe le conduit aux différentes portes.
- Bon dieu, dit Etienne, il ne s'agissait pas de fantômes. Ils étaient dix. S'ils étaient entrés par la loge du concierge, il n'y avait aucune possibilité, avec quelques gardes au milieu du passage, qu'ils ne soient pas arrêtés.
Il sort de la loge, traverse le jardin, s'apprête à retourner dans la cour. Il regarde le socle et son inscription. Ses yeux se déplacent, fixent la grille. Il voit la petite porte entrouverte.Il hurle :
- Et ici, c'était gardé ?
- Non, dit Philippe.
Il a baissé la tête. Pourquoi, alors qu'il en avait l'intention, ne s'était-il pas préoccupé de poster deux gardes à cet endroit exposé ? Vaguement lui revient le visage du jeune dont l'ovale, le regard illuminé l'avaient séduit.
- J'ai oublié, murmure-t-il.
Etienne fait jouer les gonds de la porte qui grince faiblement.
- Ils ne l'ont pas ouverte en grand, du coup personne n'a entendu.
- Je n'étais pas loin, dit Philippe, j'ai perçu un grincement, mais il était trop tard.
Après avoir reconduit Odette et Michel, René a regagné l'université. Il est debout au milieu du terre-plein, il parle avec Eddie. Des syndicalistes sont encore là, des membres du parti et quelques militants du mouvement.
- La grille du jardin était ouverte, dit Etienne. Elle n'a pas été gardée.
Il se tourne vers Philippe.
- Tu te fous de nous. On te charge de protéger la manif' et tu oublies l'endroit le plus dangereux. Tu pouvais quand même te douter qu'ils risquaient d'entrer par là. Voilà le résultat.
D'un geste il montre la cour où gisent, allongés sur le macadam, les derniers blessés.
- Sans compter ceux qui sont rentrés chez eux et qui en ont pris aussi plein la gueule. Tu es un militant de dernier ordre, tu ne crois pas à ce que tu fais. Tu rêves, tu penses à toi-même, tu n'as aucun sens des responsabilités.
- Vous ne disiez pas ça pendant la guerre, répond Philippe.
Etienne s'est radouci, mais sa voix demeure cinglante.
- Tu as mal vieilli, Philippe, tu n'es plus bon à rien. Tu es plus pesant qu'utile. Il faudra que tu en tires les conséquences.
- Laisse-le tranquille, dit René, tout le monde peut se tromper.

- Bon, je me tais, mais c'est par amitié pour toi René, pas pour ménager ce crétin qui est capable de faire tuer par maladresse toute une escouade.
Dès le début de l'algarade, le groupe, autour d'eux, s'est disloqué. Les cris d'Etienne agacent.
- Il est trop dur, dit l'un.
- Il va le décourager, dit un autre.
Philippe quitte la cour. Son père, René, lui a posé la main sur l'épaule.
- Il n'y a pas de blessés graves. De toute manière, ces foutus merdeux seraient peut-être entrés quand même.
Philippe pense au visage du jeune, à Germain.

Régine ouvre un parapluie en toile transparente qui n'assombrit pas la lumière. Sa robe de demi-saison, taillée dans une étoffe fine, est échancrée au col ; sa couleur vert-olive s'allie avec ses cheveux noirs dénoués. Elle porte des souliers à talons carrés. La pluie ne l'effraie pas, ni la boue sur les pavés. Veuf, son père l'a élevée dans une grande maison située à plusieurs kilomètres du village de Vinsange. Depuis quelques années, elle habite Bellance où elle fait son droit. Elle a décidé, sur les

conseils d'Eddie, de poursuivre un diplôme d'études supérieures à la Faculté de Rasmes. Elle veut prendre Vendel pour la diriger. Après la mort de sa femme, le père a exploité ses terres. Auparavant, il était cadre dans une banque. Pour rester près de Régine, il a renoncé à son métier. Avec les revenus de la propriété, ils ont de quoi vivre. Depuis qu'elle est venue à Bellance, il est seul. Eddie a été l'amoureux de Régine - non payé de retour - ; il est maintenant son ami. Elle aime à être avec lui, mais il ne lui fait pas envie - ce qui naguère le vexait -. Son copain, Germain, lui non plus, ne l'attire guère, bien qu'il lui jette des regards admiratifs. Elle se voit dans la glace d'une devanture. Est-elle belle ? Elle a une longue figure, une bouche étroite, des lèvres très rouges. Son cou est mince et blanc. Elle a des seins ronds, trop petits à son gré, à plus de vingt ans elle espère qu'ils grossiront. Ses hanches flexibles lui donnent une taille souple. Elle ne doute pas de plaire, mais qui lui plaît ? Elle n'a pas encore choisi. Deux bâtiments à fronton encadrent l'entrée de la rue du Régent. Au soleil, leurs pierres ont des reflets orangés ; sous la pluie, ils ont l'aspect gris et sale des édifices administratifs. Sur le quai, elle aspire l'air mouillé que le vent traverse ; c'est celui de son village, à quelques cent cinquante kilomètres en aval; c'est celui de Bellance. Elle le retrouve dans l'Ouest, jusqu'à Mareilles où il se mêle à l'air marin. Dans cet Ouest bocager, elle se sent partout chez elle grâce à ces remous humides du ciel, salés, avec leur odeur de feuilles. Elle passe devant la maison Pons, son porche, sa cour rectangulaire, les longs pans coupés de l'église. Le toit d'ardoises de la maison Rugel s'élève au dessus d'arbres taillés ; elle est plus avenante que celle des Pons, avec sa grille peinte en vert foncé, ses allées ratissées, son jardin clos, invisible de la rue.

Eddie est amoureux d'Annette. Il ne désire plus Régine. Il ne lui en veut pas des longues heures pendant lesquelles, à Bellance, il l'a attendue. Ce qu'il nommait alors sa souffrance est devenue un souvenir qui nourrit aujourd'hui leur complicité. Il leur arrive de se baigner nus dans une cascade près du village de Régine, de dormir, après s'être racontés leurs amours, sur le même lit pour la sieste.

- Pupp entre en sixième l'année prochaine, Stany en huitième, dit Eddie à Régine qui l'a retrouvé. Maman est dans les bonnes oeuvres. Papa réussit des affaires fructueuses; il loue des terres pour l'élevage. Ca rapporte. On n'a jamais été aussi riche. Et ton père ?

- Un vrai paysan. Il se lève tous les matins à cinq heures, il est sans cesse dans les champs.

Un silence.

- Et ton amie Annette ?, dit Régine.

Eddie se tait.

- Tu es toujours aussi épris ?

Il se décide à répondre.

- Annette a accepté. Nous restons des soirées ensemble, quelquefois la nuit.

- Ca marche ?, dit Régine.

- Elle est très jolie.

- Moi, je n'ai pas trouvé de garçon qui m'emballe.

- Ca viendra, dit Eddie.

- Je suis capable de désirer un homme laid.

- Ou vieux ?
- Pourquoi pas ?
Eddie et Régine se donnent la main. Les passants les regardent.
- L'amitié entre garçons et filles existe, dit Eddie. Ici, se tenir par la main veut dire qu'on est fiancés.
Pour aller chez Daniel, il faut traverser la ville. En suivant la rue aux Herbes et la rue Francollier, ils atteindront le boulevard. Mais ils hésitent à quitter le quai. Ils n'auront plus le soleil, l'eau, et, là-bas, le long de l'hippodrome, les taches d'herbe. Le fleuve tourbillonne, aucun pêcheur ne s'y aventure. Dans l'eau constellée de dorures, des morceaux de bois et des mottes de terre glissent, comme si le courant, inexorablement, les emportait vers la mer. Beaucoup de ces débris viennent s'échouer sur la berge.
- Je ne sais pas si Annette m'aime, dit Eddie. En tout cas, elle ne me repousse pas.
- Elle peut, un jour, en préférer un autre.
- Elle était autrefois l'amie de Germain. Pendant la guerre. Ils étaient trop jeunes.
- Le problème, dit Régine, c'est de ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre. Il est rarement résolu.
- Tu voudrais être amoureuse complètement ?
- Mais oui.
- Cela fera des dégâts.
- Quels dégâts ?
- Pas mal d'hommes te recherchent. Si tu en prends un, les autres souffriront.
- C'est la règle.
Ils sont arrivés dans un café, près d'un lieu ombragé, avec un bout de prairie devant la porte. Les tables sont cirées, les chaises à haut dossier ont des coussins à losanges rouges et bleus.
- Je ne comprends pas Germain, dit Eddie qui s'est assis en face de Régine.
Ils sirotent un vin blanc.
"Il est ami avec Daniel, mais c'est Philippe qu'il reçoit"
- Philippe ne jure que par lui, dit Régine.
- Bon dieu, de quoi les soupçonnes-tu ? Germain adore les filles et tu en sais quelque chose.
- Ils en font sans doute plus qu'on ne s'imagine. Je ne les critique pas. Mais Germain est-il heureux ?
- Il est malheureux parce qu'il t'aime.
- Il croit m'aimer.
- Il t'aime trop.
Dans les feux du soleil couchant, les vitres des façades lancent des éclairs ; le quai en est embrasé.
- J'aimerais être là à le tombée de la nuit, dit Régine.
- On a jusqu'à huit heures pour voir Daniel et Germain. Puis on ira dîner. Et après, vive la danse...
- Où ?

- A la maison. Chez les Gromier, on aurait pu danser dans la cour, mais Louise est là. Ma mère est plus accueillante, surtout quand il s'agit de toi.

Du quai à la place du Connétable, la rue aux Herbes trace sa pente. Eddie et Régine ont plongé dans l'ombre, au creux de la ville, entre les vieux hôtels que le quartier, près du fleuve, enfouit dans ses profondeurs. Du ciel ils ne voient plus, au dessus d'eux, que la tranchée entre les toits. Ils débouchent sur la place et y retrouvent le soleil. Il brille sur la statue, étincelle sur les grilles du socle. Devant eux, la rue Francollier, où commencent à s'élever des immeubles neufs - dont la construction a été entreprise dans l'après-guerre - s'étend jusqu'à la place d'armes. Elle se divise en deux : une partie blanche, avec, sur ses bords, des échafaudages, une partie grise où les immeubles d'autrefois ont gardé leurs fenêtres hautes et leur porte à judas. Au milieu de la place d'armes, le square n'a pas encore reverdi. Les arbres sont couverts de minces feuilles qui ne donnent pas d'ombre. Le boulevard descend vers le fleuve. A la hauteur d'un kiosque à musique, Eddie et Régine obliquent et s'enfoncent dans un quartier, à la limite de la ville - des maisons basses - , où habite Daniel Auxel. Sa maison est au coin d'une rue. Elle se reconnaît à la frise en brique et faïence au dessus du linteau de la porte. Bâti avant la guerre, le quartier rassemble des logements dits à loyers modérés. Avec sa retraite de militaire, le père de Daniel ne pouvait s'offrir le grand luxe. Il vitupère contre la république qui, dit-il, l'a jeté, lui et sa famille, dans la misère. Il regrette Vichy, le bon temps où la presse lui renvoyait en échos ses envolées patriotiques. "De nouveau, nous sommes vendus, aux Juifs et aux Francs-maçons". Daniel ne l'écoute plus. Sa mère n'ose faire chorus aux plaintes du commandant. Elle se tait, aussitôt vaincue, quand, pour soutenir son mari, elle prend la parole, par le sourire de son fils. Daniel couvre de baisers la joue de Régine. Elle se dégage en riant.

- Ce vieux Daniel...Comme il est affectueux...Et c'est sans arrière-pensée, n'est-ce pas

- J'en profite, murmure-t-il.

Au premier étage, la chambre de Daniel forme un recoin. Avec ses multiples pans, elle ressemble à une boîte. Dans la cheminée, un feu de courtes bûches brûle en crépitant.

- Ce soir, on arrose l'arrivée de Régine, dit Eddie. Tu viens chez nous à neuf heures. On dansera.

- Chouette, dit Daniel. Est-ce que tu peux inviter ma petite amie ?

- Qui est-ce ?

- Claudine.

- Monsieur a réussi.

- J'y ai mis le temps. Germain se moquait de moi. Il ne croit pas aux miracles.

- Claudine, c'est la fille d'Etienne Bourdin, dit Régine.

- La grande Claudine...Si son papa savait ça...,murmure Eddie.

- Etienne n'en a rien à faire, répond Daniel. De toute façon, à la maison, c'est Solange et Claudine qui commandent. Solange, sa femme. Il est à genoux devant elles.

Ils retrouvent de nouveau la ville. Des verres, des assiettes et des couverts s'entrechoquent ; dans chaque maison, derrière les fenêtres du rez-de-chaussée, on met la table. La rue aux Herbes ressemble à une longue sente dans une forêt de murs.

- Elle est triste, cette rue, dit Régine. Comment Germain peut-il y vivre ?
- Il n'a pas le choix, dit Eddie. Enfin, pas encore. Il a voulu vivre à Bellance, il ne t'y a pas rencontrée.
A la porte de la maison, le crochet est mis. Au deuxième étage, ils frappent. Germain crie : J'arrive. Régine est en avant. Lorsqu'il ouvre, il se trouve face à elle. Il devient blanc, balbutie, tandis qu'elle lui entoure le cou de ses bras. Il ose à peine poser ses lèvres sur sa joue. Enfin, il parvient à dire :
- Toi, Régine...
- Eh oui, c'est moi. Tout doit être en désordre. Tu nous donneras quand même à boire.
La chambre est rangée, des fleurs ornent la cheminée. La table est couverte de livres. Germain sort une bouteille de whisky et des verres.
- Je n'ai pas de glace, hélas...Ma mère est dans la cuisine, je préfère ne pas y aller.
- Germain, dit Eddie, ce soir c'est la fête à Régine. Chez nous. Il faut que tu viennes.
- Merde, j'ai commencé une dissert.
- Laisse tomber, dit Régine. Tu la finiras demain.
La porte de la pièce voisine est ouverte. Régine se plante devant le miroir qui est au dessus de la table de toilette. Elle utilise le peigne d'André, ses lotions, ses crèmes.
- Il est outillé, ton papa. Une vraie star...
- Il soigne sa mise, dit Germain. Il faut qu'il fasse jeune.
- Comment vont tes amours ?
- Sinistres, répond Germain.
Et il ajoute :
- Sauf quand tu es là.
Eddie se tourne vers Régine, la menace.
- Pourquoi tu le provoques ?
- Je le croyais guéri, dit Régine.
- Je suis malade de toi, dit Germain. C'est une bonne maladie. On a eu une grève, poursuit-il, avec une manifestation qui s'est mal terminée. A cause soi-disant de Philippe. Il se sent coupable. J'ai beau essayer de le consoler. Etienne Bourdin, son chef de section, lui fait la gueule. Un drôle de mec, celui-là.
- Sa femme et sa fille sont pas mal. Mais lui...
- C'était un résistant de la première heure, dit Germain. Le parti lui prend tout son temps.
- Il devrait foutre la paix à Philippe, dit Régine.
- Il n'a pas le pardon facile, murmure Eddie. Laurent pourrait t'en dire long là-dessus.
- Tu penses à l'affaire Darmeuil, la dernière année de la guerre ?, dit Germain.
- Oui, Laurent m'en avait parlé.
- Il parait que c'est Etienne qui a exécuté Jean Darmeuil. Sur dénonciation.
- Par qui ?, dit Eddie.
- Mes grands-parents ont été soupçonnés, mais on n'a jamais eu de preuves, répond Germain. Eux, ils se sont contentés de faire fusiller leurs deux journaliers, Mastin et Tête de pipe. J'ai vu le fils de Mastin après la guerre. Il habite près de Vinsange avec sa mère, ils exploitent tous les deux leur ferme. Ils sont malheureux. Mes grands-parents avaient monté avec Darmeuil une scierie qui travaillait pour les Allemands.

Quand il a été dénoncé - peut-être par eux -, ils ont cru que Mastin et Tête de pipe risquaient de les dénoncer à leur tour. Ils les ont livrés aux Allemands.
- Quel truc.., dit Régine.
- C'est Odette, dit Germain, qui, à la Libération, en a parlé à Etienne. Je l'ai su par Maurice, le fils du maire. Etienne voulait les faire arrêter. Ils ont foutu le camp.
- Ils ont sauvé leur peau, dit Eddie, mais pas celle des autres.
Le retour vers la maison Rugel se fait à la nuit. Avant d'entrer, Régine jette un dernier coup d'oeil sur le fleuve. Il gronde, ses eaux semblent charrier les étoiles. Paul Rugel est debout derrière sa chaise. C'est un homme aux cheveux bruns, avec une figure en lame de couteau. Il a des yeux tristes, mais, dès qu'il voit Régine, son visage s'éclaire. Anne-Marie, une femme de quarante ans, a un long visage et un regard doux. Elle dit :
- Amusez-vous ce soir, les enfants . Après le dîner, on dégagera le salon et la salle à manger. Vous aurez de la place.
- Tu nous cèdes tout, Anne-Marie, dit Régine.
Anne-Marie sourit.
- Mon petit, il faut que tu te distraies. Ta mère était gaie aussi, elle aimait les fêtes, la danse. Ton père la suivait partout.
- A table, dit Paul. Si vous voulez avoir du temps, il faut vous dépêcher. André passera vers dix heures, pour me dire bonsoir. Il profitera de la fête.
- Comment va ton père ?, dit Anne-Marie à Régine.
- Il sème, il sarcle, il traie les vaches.
- Quelle vie..., dit Paul.
- Depuis la mort de maman, il ne se plaît qu'à la campagne.
Dehors, il fait nuit, mais les volets ne sont pas tirés. On entend les autos sur le quai et, parfois, le grondement du train qui roule sur le pont.
- Je vais vivre ici, dit Régine. Je chercherai une chambre en ville pour l'année prochaine.
- Je t'en trouverai une, dit Anne-Marie, dans le centre, ce sera plus près pour tes cours.
Philippe entre, il est seul.
- Tu es venu sans Germain ?, dit Anne-Marie.
- Je pensais le rencontrer. Il est en retard.
- Vous n'êtes pas pressés, dit Anne-Marie. Paul et moi, on vous quittera tôt. On est fatigués.
Philippe aime Anne-Marie.
- Tu as des amies-filles, lui dit-elle, quand, parfois, ils bavardent.
- Oui, ce sont des amies. Les garçons, eux, il faut que je les cherche.
- Il aime les hommes comme nous, les femmes, nous les aimons, dit-elle à Paul, moins indulgent.
- C'est une erreur, dit-il.
- Pourquoi ?, répond Anne-Marie.
- Parce que, hélas, personne n'admet ce qu'il aime.
Anne-Marie s'adresse à Daniel et à Claudine.
- Etienne et Solange viennent ?, dit-elle.

- Non, ils préparent les élections, répond Claudine.
Germain est derrière le couple. Annette court.
- Ne t'essoufle pas, lui crie Anne-Marie, la danse n'est pas commencée.
Tous savent que les parents d'Annette ne viendront pas, ni ceux de Daniel. Les péroraisons vychissoises du commandant énervent les jeunes. La bonne volonté de Roger et de Lucienne ne peut faire oublier qu'ils surent profiter des suites de l'Occupation. Des inconnus, amenés par les uns et les autres, arrivent en groupe. Ils se placent près d'Eddie ou près de Germain. Ce sont, pour la plupart, des camarades de Faculté, ils ne font pas partie de la bande. Eddie a posé sa sono sur un fauteuil. Il disperse les haut-parleurs dans les deux pièces. Il place le premier disque. Sur le parquet ciré, deux des inconnus amenés par Eddie esquissent quelques pas. Près d'eux, Régine tourne en tenant par les mains Pupp et Stany qui s'accrochent. Avant de s'en aller, Paul et Anne-Marie font un tour de piste. Par les fenêtres fermées, les lumières des lustres se déversent sur le jardin ; elles forment de longues raies qui vont jusqu'au parapet en bordure du fleuve. Vues de l'extérieur, les ombres des danseurs se découpent derrière les vitres. Les éclats de la musique s'entendent, atténués, sur le quai. Paul retourne travailler dans son bureau. Anne-Marie, épuisée, s'apprête à dormir. Ils disparaissent dans les étage. La danse recommence. Mais ce ne sont plus des tangos ou des valses que dévide le tourne-disque. La musique moderne les a remplacés : jazz, swing. Les couples se divisent, les bras se tendent, les mains s'attirent, les pas deviennent saccadés.
André Gromier a parlé avec Paul des associations d'anciens résistants dont ils sont membres, présidents ou secrétaires. Avant de partir, il décide d'aller voir les jeunes. Les danses s'arrêtent. Ediie et Germain sortent de la salle à manger par une porte qui donne sur la cuisine. Les figures se tournent vers la porte. Germain crie :
-Eteignez les lumières.
Les interrupteurs claquent. Pendant quelques secondes, les deux pièces sont dans le noir. Germain et Eddie apparaissent, portant chacun par une anse un énorme seau dans lequel le punch flambe. Des flammes bleues montent au dessus du rebord en un tourbillon peu élevé dont l'éclat pose autour des têtes et sur les murs des irisations colorées. Le seau est placé sur la desserte. Le punch continue de flamber. Tous se sont rassemblés sous sa flamme. Régine est au premier rang, le visage éclairé. André qui, dans le couloir, n'entend plus la musique, voit au dessus des têtes la flamme qui s'étire. Les voix sont devenues un chuchotis tandis que, dans un coin, tintent les verres. Annette et Claudine les apportent un à un sur la desserte. Sous la flamme, André distingue un visage, celui d'une jeune fille. Elle est à demi tournée vers le petit groupe, mais regarde le feu. Avec une louche, Eddie verse le liquide enflammé dans les verres où il s'éteint. André s'est approché de la jeune fille.
- Régine, murmure-t-il.
Il l'avait vue deux ans plus tôt à Mareilles ; elle était encore une adolescente qu'il intimidait. Ce soir, il ne la reconnaît qu'à ses yeux, à la forme de ses yeux, allongée, amincie par les paupières. Elle lui met la main sur l'épaule, répond à voix basse :
- Tu es là. Germain nous avait dit que tu viendrais.
Les lumières se rallument.

La maison des Gordes est en bordure d'une rue passante dans les faubourgs qui s'étendent vers l'Ouest. Proche de l'hôpital - construit, comme les vieux hôtels des bord du fleuve, sous Louis XV -, elle semble avoir poussé à son ombre. Un jardin la prolonge qu'un mur sépare de la cour d'une école. Les Gordes l'ont louée dans l'année 1948, en arrivant à Rasmes. Il leur fallait quitter Brévigneux. A la fin de la guerre, Roger était devenu, après la mort de Darmeuil - exécuté par la résistance -, le gérant de la scierie appartenant aux parents de Louise les Garantier. Quand, accusés de la mort de leurs deux journaliers, ils s'enfuirent en Espagne, Roger continua, en leur nom, à exploiter l'entreprise. Lucienne, sa femme, secondait comme auparavant la vieille Marthe dans l'entretien de l'Ormée. Louise venait souvent, mais c'était néanmoins le couple Gordes et Marthe qui se chargeaient de la vente des récoltes ou du bétail. Roger apprit à pratiquer maquignons, grossistes et hommes d'affaires. La scierie fut confisquée. En attendant sa mise en vente, il demeurait le gérant, non plus

au nom des Garantier mais de l'Etat. Condamnés à l'indignité nationale, frappés par contumace de lourdes peines, les Garantier n'étaient pas revenus. Ils espéraient une amnistie, ou au moins un jugement qui leur permit de rentrer. Ils avaient fait joindre Roger pour qu'il rachète. Il accepta. La scierie fut estimé à un prix très bas. Il se porta acquéreur, devint légalement le propriétaire. A Brévigneux, les Garantier n'étaient guère aimés. Leur fuite n'émut personne. Louise avait préservé, grâce à ses fils dans la résistance, sa bonne réputation. Le tour de passe-passe de Roger déplut ; il dépouillait les enfants Gromier d'une part de leur futur patrimoine. Louise sut grossier l'affaire, apitoyer sur son sort et celui de sa famille. On ne salua plus les Gordes. Prétextant la nécessité pour Annette d'achever au lycée ses études secondaires - elle avait fait sa troisième à la Communale -, les Gordes vinrent s'établir à Rasmes. Avant de partir, ils avaient choisi Degendre, l'ancien adjoint au maire de Brévigneux, comme gérant. La petite entreprise avec ses quinze apprentis est florissante. Roger se contente d'en toucher les revenus qui le font vivre dans l'aisance. Son mauvais renom l'a suivi ; mais Rasmes est grande, on peut y choisir ses amis. Annette a participé à la résistance. Elle n'est pas rejetée par les anciens et les jeunes de Brévigneux et de Rasmes. Depuis deux jours, Roger et Lucienne sont partis à Puisans chez Mariette, pour surveiller la scierie. Ils y ont construit une maison, après avoir été contraints par Louise d'abandonner celle qu'ils habitaient dans le parc de l'Ormée.
Eddie est arrivé à quatre heures après les cours. Annette n'était pas là. Depuis longtemps, elle lui a remis une clé. Il est dans la pièce du fond - un bureau - au rez-de-chaussée. Il prépare un travail pour le lendemain : le commentaire d'un texte de droit, un arrêt de jurisprudence. Lui parviennent les cris des enfants qui jouent dans la cour de l'école, de l'autre côté du mur. Puis, à un coup de sifflet, les cris s'arrêtent. Eddie entend des pas, et, quelques instants plus tard, des voix qui récitent une leçon. Vers quatre heures et demi, les cris reprennent. C'est la sortie des classes. Annette entre. Elle a un corsage boutonné haut et une longue jupe. Elle est jambes nues et porte des sandales. Ses traits sont réguliers, illuminés par ses yeux bruns. La bouche charnue se retrousse à la lèvre supérieure. Les cheveux châtains sont coupés courts. Elle s'est assise en face d'Eddie, elle a croisé haut les cuisses. La jupe retombe en plis nombreux sur les genoux. Quand Eddie la regarde, son visage se transforme, des fossettes apparaissent, des plis près des lèvres, qui deviennent un sourire. Il voudrait partir. Hanté par le Sud, il se voit quittant Rasmes après Bellance - et après Brévigneux -, laissant à leur vie monotone ces petites villes de l'Ouest. Il descend vers la mer, non celle, grise, écumante, qui déferle sur les rivages de Mareilles, mais l'autre, avec son soleil et, au dessus d'elle, l'incandescence de son ciel. Il appelle des pays où il ne pleut pas. Partir, mais pas seul. Or ce n'est pas avec Annette qui' il prend la route. Elle ne le suivra pas, elle ne cherchera pas à courir l'aventure. Elle veut faire un métier sans histoires, après sa licence de Lettres qu'elle considère comme une distraction, dans l'attente d'une autre vie, la sienne. Lui, c'est cet inconnu, le Sud, qui l'attire. Il veut traverser la mer, voir le Maghreb, y vivre, découvrir de nouveaux lieux, contempler le soleil se levant sur des roches desséchées, admirer les villes blanches au bord du sable. Son compagnon sera Germain. Lui aussi veut l'aventure, les grands départs, le rejet de la vie quotidienne dans des villes trop familières, dans cet Ouest bocager, enclos sur lui-même. Ils partiront ensemble, deux frères, deux amis. Après

leur entente, ils n'ont plus besoin de leurs corps pour s'aimer. Annette guette les yeux d'Eddie, pour qu'ils se fixent sur elle. Mais Eddie est si loin qu'il a oublié la pièce où posément il déambule, le temps qui s'écoule près d'elle, dans cette maison qui, pour un soir, est à eux. Elle sort dans le jardin. Le vent est chaud. On entend, dans le lointain, des murmures, comme si, en ce milieu de printemps, la ville, à la nuit, s'animait. Des fleurs monte un parfum acide qui lui emplit la gorge. Des larmes lui viennent aux paupières. Brévigneux lui manque. Elle se souvient de la mère Guillaume, de ses bras arrondis. Son visage se fendait d'un rire joyeux, lorsqu'elle citait les haut-faits du bébé que fut Paulette. Quand le père Guillaume revint de captivité, Paulette logea trois jours à l'Ormée chez les Gordes. Le couple Guillaume s'était enfermé. Ceux qui passaient aux environs de la ferme les entendaient rire et chanter. De longs silences coupaient ces éclats. Puis leurs voix reprenaient les chants. Leur vie continue, paisible, sans le vieux Calendreau dont ils étaient les fermiers, mort en 44 et qu'ils regrettent. La mère Guillaume a fait à son mari le récit de sa mort héroïque. Pierre, le fils du vieux, est parti, dès l'après-guerre, au Maroc, avec Monique Leboux, la fille des quincaillers qu'il a épousée. Les deux fermiers entretiennent la maison de maître. Simon Guillaume, le mari de la mère Guillaume, gère les terres, comme si c'était les siennes. Grâce à lui, Pierre Calendreau devient riche. Annette songe souvent à la maison dans le parc de l'Ormée. La vieille Garantier était une garce, mais le vieux Félix lui témoignait de l'amitié. Quant à Marthe, amie de Mariette, sa grand-mère, elle l'aimait autant que sa mère - elle l'aime beaucoup plus maintenant -. Les jours où elle allait dans la grange se dessinaient sur l'étendue des semaines. Elle attendait avec hâte leur retour, forçait Germain à venir, lorsqu'apeuré ou coupable, il hésitait. Ils ont mangé. Depuis longtemps, ils sont revenus dans le bureau. Annette lit un roman de Balzac, le Cousin Pons, dont la trame, les détails sont semblables à ceux d'un roman, d'Henry James, les Dépouilles de Poynton. Garder ce que l'on aime, même s'il s'agit d'objets, garder ces objets d'amour tant que dure le vie, peut-être, comme pour d'autres, est-ce pour elle un but. Elle eut voulu garder, les collines, Savoignes et Puisans sur le coteau, Saint Martin, mais surtout la maison de l'Ormée aujourd'hui perdue. Elle se rappelle d'Alice Garantier, regardant ses meubles, comptant ses couverts en vermeil, nettoyant, chaque jour, son argenterie. Elle aussi a tout perdu. Le vieux Garantier a du renoncer à ses terres, au paysage où il était né. Marthe lui a raconté qu'en partant il emporta des bouquets de thym et de l'ail. Eddie range ses papiers. Il soupire.

- Tu as l'air malheureux, dit Annette.
- Oui.
- Tu t'ennuies ?
- Je me tracasse pour Germain.
- A cause de Philippe ?
- C'est plus embêtant.
- Dis tout de suite.
- Je ne peux pas.
- C'est secret.
- Je ne peux pas parler, voilà tout.

Pendant la guerre, Eddie vécut séparé de ses parents. L'enfant insupportable qu'il était fut placé à Puisans dans une petite école dont Monique Leboux, la fille des quincaillers de Brévigneux, était l'institutrice. A quatorze ans, quatre ans après son retour à Bellance, il s'éprit d'une serveuse du grand café de la ville, la Renaissance, où écoliers et étudiants se rassemblaient. Elle l'emmenait dans sa chambre, deux étages au dessus de la salle. Comme l'amie de Laurent, elle s'appelait Paulette. Le patron les surprit. Il chassa la fille. Sans travail, elle dut partir, disparut. Dégoûté de Bellance, Eddie, qui commençait ses études, poussa ses parents à habiter Rasmes. Il réussit à les convaincre. Mais il était marqué par leur absence de naguère et par la disparition de son amie. Annette ne lui pose plus de questions. Elle vient dans la chambre, se prépare pour la nuit. Allongés, ils se sont endormis. Dans le jardin, un oiseau lance une trille. Des grattements dans les murs signalent la présence d'insectes. Ils ne les entendent plus. Ils dorment, épaule contre épaule, Eddie recourbé, la tête d'Annette dans le creux de son bras. A l'école de Puisans, il dormait dans un cagibi, près de la chambre de Monique Leboux, l'institutrice. Parfois, elle rentrait tard ; il avait peur. Un jour, au petit matin, il avait du avertir Mariette - la grand-mère d'Annette - que les Allemands approchaient de sa ferme. Il avait franchi les champs, atteint le poulailler. La mère Gordes était sur son seuil. Il lui avait crié : Les Allemands arrivent. Elle l'avait caché dans une chambre. Ils ouvrirent la porte. Il crut qu'ils allaient le tuer. La porte s'était refermée. Il pensait chaque jour à sa mère et à son père. Il savait pourquoi ils l'avaient mis pensionnaire dans cette école de village: une punition. A l'école primaire, dans son quartier de Bellance, il avait tondu un copain, déchiré la robe d'une fille. C'était après ces fautes que ses parents l'avait emmené à Puisans. Mais c'était aussi les débuts de la guerre, les restrictions commençaient. A Puisans, il était nourri, il reprenait du poids. Cela, comment, à dix ans, le comprendre ? Sa mère venait rarement, tout occupée de son mari, Paul, pris lui-même, avec André, dans les activités de la résistance. Il ne revint avec eux qu'après la Libération. Anne-Marie attendait Stany. Lorsqu'après la classe il allait avec ses copains à la Renaissance faire un baby-foot, la serveuse lui souriait. Ce jour-là, il fêtait son anniversaire, il avait un peu bu. Elle l'entraîna dans des couloirs, derrière la salle du café, lui fit monter des escaliers. Elle le tenait par le bras. Il se retrouva dans sa chambre. Un après-midi, le patron fit irruption. Il l'insulta, la traitant de débauchée. Assise dans le lit, elle fixait l'homme d'un regard grave. Habillée, elle descendit. Elle remonta peu après, fit sa valise. Elle dit : Il vaut mieux qu'on ne se revoit pas. Il sut par des camarades qu'elle avait cherché en vain du travail. Il ne la revit jamais plus. Avec Annette, il oublie la guerre, les Allemands, l'absence de ses parents autrefois, Paulette la serveuse aujourd'hui. Dès 43, son amie Pascale Morel avait fait entrer Annette dans la bande de jeunes que Paulette Guillaume - amie de Laurent - et Philippe Pons organisaient. Laurent en faisait partie. Germain n'y vint que plus tard, au début de l'année 44. Annette cachait des maquisards dans une cabane que les garçons avait construite, au milieu du parc de l'Ormée, dans les branches d'un châtaignier. Elle portait en forêt les lettres et les armes. Transformé en messager, Germain lui obéissait. Elle l'obligeait à l'informer. Il était encore enfant, on parlait beaucoup devant lui. Il répétait sur son ordre - et pour pouvoir aller dans la grange - les paroles qu'il s'imaginait arracher à Josépha, la domestique de Louise Gromier - elle n'était pas dupe - et

ce que disaient sa mère, ses grands-parents. Les Gordes - les parents d'Annette - demeuraient hors du jeu. Mais les Garantier, - les grands-parents de Germain - s'étaient compromis. Louise fréquentait Rose Morel et Clarisse Degendre, deux fermières qui ne se cachaient pas d'être collabos. Germain était le pivot, dans un réseau de communications qu'il ignorait. Bien qu'elle ne l'aima pas, elle le désira. Il était joli, il s'abandonnait avec confiance, comme si d'elle il eut attendu le bonheur qu'il ne trouvait guère à la maison. Elle le cajola, le rassura, lui apprit l'amour sans risque. D'autres risques rendaient l'aventure dangereuse. Germain ne pouvait les connaître, sauf à la fin, lorsqu'il dut participer à l'expédition pour tenter de sauver les deux journaliers. Ce n'était pas elle qui avait décidé - elle s'y fut opposée -, mais Josépha. Lorsqu'ils furent seuls, quelques jours plus tard, elle se jeta sur lui, le serra avec violence, tandis qu'il riait. Après la guerre, elle le revit à Rasmes. Auparavant, elle avait mis fin à leurs amours. Il n'insista pas. Il était emporté dans la lutte contre sa mère. La nuit est calme sur Rasmes, sur le fleuve, les champs, la province. Ils ne seront pas réveillés par les sirènes hurlant au dessus des toits. Ils ne devront pas courir, à demi vêtus, vers les abris. Sur la ville détruite ne passent plus que les avions transporteurs qui rejoignent l'Asie ou l'Afrique, ou qui, remontant du Sud, se dirigent vers Paris. Seules les ruines témoignent du passé. La nuit les a recouvertes. L'air tiède du printemps fait oublier aux rares promeneurs la tristesse de la guerre. Le rêve d'Eddie s'y rapporte. Il se voit dans une ville qui flambe, essayant, avec des seaux d'eau, de colmater l'incendie. Germain est mort ; le feu a calciné son cadavre. Il cherche ses parents dans la fumée ; eux aussi ont disparu. Il crie, mais de sa gorge ne sort aucun son. Il poursuit vainement son effort, tandis que les flammes détruisent les maisons et s'étendent dans la campagne. Il s'est réveillé en sueur. Il tâtonne autour de lui, touche le corps d'Annette. Il n'ose la tirer de son sommeil. Il voudrait lui parler, l'entendre, chasser à son contact le souvenir de son cauchemar. Péniblement, il ouvre les yeux. Il a allumé une lampe près du lit. Annette s'éveille.

- Régine et André sont ensemble, dit-il à voix basse.

Elle est prête à pleurer. Elle se retient, murmure :

- Peut-être une amourette qui finira aussi vite qu'elle a commencée.
- Non. Ils s'aiment.
- Régine aime André ?
- En tout cas, André, lui, l'aime. Cette fois, il ne lâchera pas.
- Tu as vu Régine ?
- Oui, hier. Depuis quinze jours, on ne la rencontrait plus. André l'a installée à Saint Erme, dans une petite maison au bout du pont, chez une de ses compagnes de la résistance. Il y va chaque jour.
- Personne ne sait ?
- Non, personne, sauf moi. Régine descendait de l'autobus, sur la place de la Gare. J'ai crié : Régine. Elle s'est retournée. Elle semblait embarrassée. Puis elle m'a pris par le bras, m'a entraîné au Grand Veneur. Nous nous sommes mis dans le fond de la salle. Alors elle m'a tout dit.
- Elle est mordue ?
- Oui. André lui plaît. Elle a envie de vivre avec lui. Elle cherchait un homme à aimer.

- Pourquoi lui ?
- Il est épris. Il veut tout quitter.
- Bon dieu.
- Il est sérieux, rassis. Il ne s'est jamais fourré à la légère dans des aventures. Il pesait toujours les risques, pour l'autre et pour lui.
- Il n'y aura rien à faire pour qu'il renonce, dit Annette. Louise cédera. Elle n'a jamais été amoureuse de lui, Germain me l'a dit. Elle est son amie, rien de plus. Elle demandera des avantages en échange, l'Ormée coûte cher.
- Je me fous pas mal de Louise, répond Eddie, elle s'en tirera. Celui qui ne pourra pas admettre, se résigner, c'est Germain.
Annette sanglote maintenant contre le cou d'Eddie.
"De n'importe quel autre il ne serait pas étonné. De moi, de Daniel ou de Philippe"
Il sourit.
"Ou même de Laurent. Il serait seulement jaloux"
- Il tient à son père, dit Annette. Il ne parviendra pas à coller l'image qu'il s'en fait sur celle d'un amoureux transi, portant beau la cinquantaine, qui lui fauche son grand amour. Le ridicule n'atténuera pas sa souffrance.
- André n'était pas au courant. Il ne sait toujours pas. Sinon, il eut peut-être hésité.
- Et Régine ?
- Cela s'est fait si vite...Elle n'a pas pu résister. Elle pense à Germain. Elle ne l'aime pas, mais elle a peur pour lui.
- Que faire ?, dit Annette. On ne peut aider Germain, tant qu'il ne sait pas. Faut-il qu'il sache ? Non. Mais il saura quand même.
Aux vitres de la chambre le jour commence à paraître. Un matin de soleil monte sur le jardin. La veille, ils n'ont pas fermé les volets ; ils veulent qu'au printemps les lueurs du petit jour les éveillent. Annette et Eddie imaginent Germain calfeutré dans sa douleur, revivant sa déchirure de l'après-guerre, lorsque, face à sa mère, il avait perdu pied, la frappant. Pour Laurent, Régine prendra seulement la suite des multiples amours de son père. Germain, lui, est mal préparé à un événement qui ne peut que le dépasser, le déborder, l'annuler. Que lui dire ?

Philippe s'est levé tôt. Il va de la cathédrale à l'hôpital, des bords du fleuve jusqu'à la gare. Le long du boulevard, des ouvriers plantent des mâts. Sur la place du Connétable, d'autres ouvriers achèvent de construire une estrade. Elle est dressée devant le socle de la statue. C'est là que seront prononcés les discours. Dans la cour de l'hôtel de ville, un tapis rouge est étendu. L'Eglise ne veut pas être en reste ; sur le parvis de la cathédrale, un tapis bleu est déroulé ; l'évêque, le maire et la personnalité politique invitée s'y rencontreront. Cette année, la personnalité politique est un ministre, celui des anciens combattants, grand ami de Duvernet, choisi, au dernier moment,

lors de la formation du gouvernement, dans l'annuaire des amicales. Philippe s'assied sur un banc du square. Sur l'allée, un rouge-gorge et un merle se sont posés ; ils se regardent, partent chacun de leur côté, en picorant le sable. Il rit. Une vieille dame qui se rend à la messe traverse le jardin. Elle a vu les oiseaux, elle sourit. Les coups de marteau s'espacent. Le commencement des cérémonies est prévu pour dix heures. Il y aura d'abord une messe solennelle, la réception du ministre, ensuite la rencontre avec l'évêque et le banquet à la salle des fêtes. L'après-midi, le défilé - avec Duguesclin sur son cheval - fera le tour de la ville. Philippe est à la permanence du parti, sur le boulevard, près de celle du mouvement. Etienne et René, eux aussi tôt levés, préparent le défilé. Comme s'il ne parlait à personne, Etienne lance :
- Il faut trier les affiches. Depuis deux jours, le local n'a pas été balayé.
Il passe dans une autre pièce. Philippe trie les affiches. Puis il prend un balai, nettoie le sol pavé. Il a donné un coup de torchon sur les tables et les étagères. Il va dans la seconde pièce où se trouvent les deux hommes. Etienne marque sur un papier les différentes étapes du parcours. René dresse la liste des participants. Prudemment, il n'a pas prononcé le nom de Philippe, sachant qu'il serait refusé. Les toiles d'araignée tombent dans les coins, la poussière vole sous le chiffon. Pour que le balai glisse en dessous, les pieds doivent se soulever. René a levé les siens. Ceux d'Etienne demeurent sur le sol. Il les décroche enfin, les lève haut avec un air de défi. Philippe lui cogne les chevilles. Etienne crie :
- Ce que tu es maladroit...Même le balayage...Tu m'as fait mal avec ton engin.
- Fais attention, Philippe, dit doucement René.
Philippe apporte sur un plateau une cafetière et deux tasses. Il les remplit. Il en prend une, tend l'autre à son père. Etienne examine les tasses. En souriant, il lui tape sur l'épaule.
- Arrête tes conneries. Donne-moi un café.
Paul, Anne-Marie, Pupp et Stany, les enfants habillés de couleurs claires, les parents en robe et veston sombres, vont lentement jusqu'au parvis de la cathédrale. Derrière les Rugel, Louise et André sont côte à côte. Lui, porte un costume gris et ses décorations à la boutonnière. Elle a mis une robe en lamé noir et un chapeau à voilette. Près d'eux, leurs fils, Laurent et Germain, sont en complet-veston. Malgré l'insistance de Louise, ils ont refusé la cravate. Apparaissent les Gordes accompagnés d'Annette. Elle a une robe blanche très simple. Son père arbore à son revers l'insigne du mouvement. Lucienne ondule dans une robe-fourreau. Sur ses épaules elle a posé une capeline. On se hâte, il est près de dix heures et la messe va commencer. L'évêque officiera. L'encens s'élèvera sous les voûtes en ogives, la chorale exécutera ses plus beaux chants. Comme l'année dernière, une homélie célébrera Duguesclin. La foule s'est engouffrée dans l'édifice. On entend les sonorités du grand orgue. A l'hôtel de ville, de l'autre côté de la place, l'arrivée du ministre est avancée à onze heures trente. Un détachement de l'armée de l'Air prend place sur l'esplanade. Bien qu'ils représentent des partis, des syndicats ou des organisations de tendances politiques opposées, les membres des délégations se connaissent entre eux. Etienne et René serrent la main de Duvernet. René était en captivité avec le frère de Duvernet. Pour Etienne, il est un compagnon de la résistance, ils se tutoient.
- Et ta campagne ?

- Elle va, répond Duvernet.
- Pourvu que tu sois élu...
- Ah bon.
- Toi, on te voit souvent, dit Etienne. Tes concurrents, des parisiens, on ne sait pas qui c'est.
- Je serai élu. Je suis le seul candidat à avoir ses chances.
Alors que René est invité en tant que membre du parti, Odette assiste officiellement aux cérémonies. Elle porte avec ostentation ses médailles. René rit en la voyant se mêler au carré des personnalités locales.
- L'homme de la famille, murmure-t-il à l'oreille d'Etienne.
Dans une voiture à cocarde, le ministre fait son entrée. Le maire l'accueille. Duvernet le suit de près. Le ministre porte l'habit et la rosette. Il a des cheveux gris, un sourire mécanique. Il serre des mains. Lorsqu'il embrasse Duvernet, son visage se détend ; il le voit depuis trop longtemps pour lui donner le change. Le détachement de troupes rend les honneurs, tandis que maire et ministre montent les marches et disparaissent dans le bâtiment. Odette reproche à Biquet de n'avoir pas mis de gilet. Solange coiffe Etienne. Claudine, d'un revers de main, lui brosse les épaules. A la fin de la messe, les assistants s'écoulent, font un cercle autour du tapis bleu. S'y ajoutent les officiels arrivés de la mairie. Le ministre et le maire se sont placés au milieu du tapis. L'évêque, mitre en tête, est chamarré de violet et d'or. Comme il tient sa crosse de la main droite, il ne peut - même par politesse - tendre l'autre au ministre. Il s'incline et le ministre en fait autant. Les grandes orgues déversent leur musique sur les crânes en sueur. Prélat et ministre échangent quelques mots. Puis les deux personnalités civiles remontent dans la voiture, se dirigent, pour le banquet, vers la salle des fêtes. Dans la maison de Saint Erme, assise au milieu de l'une des deux pièces qu'elle occupe, Régine attend André. De petits nuages planent au dessus des toits. Depuis deux semaines, les eaux du fleuve ont baissé ; des bancs de sable commencent à émerger. Vers quinze heures, la tête du défilé quitte le chevet de la cathédrale. A la queue leu leu, les enfants des écoles, le public et le privé, s'engagent dans une rue proche de la rue Saint Hilaire. Garçons et filles sont vêtus de blanc, ils chantent en marchant. Cette première cohorte est suivie par quelques associations sportives, bannières en tête, qui défilent au pas cadencé. Elles viennent se placer derrière les enfants. S'adjoignent au cortège les confréries religieuses : Enfants de Marie, soeurs de Saint Vincent de Paul, Frères des Ecoles Chrétiennes. Entre chaque groupe, les voix des haut-parleurs juchés sur des camionnettes commentent le passage. Le soleil colore les vêtements, les bannières, les visages. Les partis, les syndicats, les associations politiques prennent le relais. Ils sont précédées de deux porteurs de banderoles. Les professeurs de lycée et collèges, ceux de l'université sont derrière les associations. Ils se mettent en marche quand, à l'avant, les enfants des écoles traversent la rue du Régent et se dirigent, en défilant devant la grande Poste, vers l'Ouest de la ville. Les enseignants n'ont pas de bannière. Ceux de l'université sont en toge. Vendel est noyé dans un groupe. Des étudiants le reconnaissent et lui font une ovation. Branger est venu de Bellance. Il porte sur la tête une toque blanche et noire. Dès que les jeunes l'aperçoivent, ils poussent des hourras. Derrière les professeurs viennent les différents ordres religieux sortis des couvents et le clergé de la ville. L'évêque a gardé sa mitre

et sa crosse. C'est un vieil homme, au menton glabre. Il distribue des bénédictions. Les femmes se mettent à genoux. Il s'approche des enfants, leur fait une croix sur le front. La tête du cortège pénètre dans la rue Saint Hilaire : les séminaristes, les jeunes filles des écoles. La municipalité et son maire, accompagnés des officiels - dont Odette fait partie - entourent le ministre. Derrière eux, le détachement de l'armée de l'Air marche au pas. Les séminaristes sont en soutane. Daniel qui est près de Germain cherche parmi eux Bohandre, cet ami qu'ils eurent l'un et l'autre et dont le mysticisme les sépara. Bohandre est petit, tête nue, le visage penché. Quand il voit Daniel et Germain, il leur sourit.
- Il nous a souri, disent les deux garçons comme si ce sourire venait d'un autre monde.
- Horrible, cette soutane, dit Daniel. Lui qui était si joyeux...On s'est souvent marré ensemble. Il a fallu qu'il renonce. Pourquoi, nom de Dieu ?
- C'est le cas de le dire, murmure Germain.
- Il pouvait vivre, il aimait les filles.
- Il est allé faire une licence de Lettres à Bellance. Quand il est revenu, je lui ai dit : Continue. Prépare un doctorat, tu en es capable. Mais il voulait, m'a-t-il dit, se garder du temps pour une vie intérieure.
- Quel dingue, gronde Auxel. Il sait pourtant ce qu'il perd.
- Il gagne ailleurs. Et pas seulement lui.
- Je n'ai pas cessé de l'aimer, ce mec, dit Daniel. Mais je ne le comprends plus.
- Moi non plus, répond Germain, et pourtant je l'aime.
- Mais pourquoi Dieu ? Le mouvement me fait agir, son leader existe en chair et en os. Je préfère la réalité aux chimères.
- Le sacré, derrière ton chef, n'est pas celui de Bohandre, répond Germain. Le divin lui fournit des images, seulement des images.
- Il est patriote et il prie, dit Daniel.
- Oui, mais il prie pour une cause. Bohandre ne défend pas une cause. Il veut que la vie, la sienne, celle des autres, ait un sens.
Bohandre s'est éloigné, courbé. Après les jeunes filles des écoles, Duguesclin avance sur son cheval, accompagné de ses hommes d'armes. Il fait caracoler sa bête qui remue du haut en bas son long museau garni de sangles. Philippe, Germain, Daniel, Eddie, Annette, Laurent examinent les yeux sous le heaume. Ils crient un nom et les yeux brillent.
- Tu l'as vu, le grand homme ?, dit en riant Germain à Daniel. C'est un guerrier et un politique. Comme l'autre.
- Duguesclin invoquait ses saints, répond Daniel. L'autre aussi.
- Vieux symboles. Ils reviennent aujourd'hui sans l'auréole. Ton homme ne porte qu'un képi.
- Il parle vers le haut, dit Daniel.
André et Régine sont à la terrasse du Grand Veneur. Le défilé est proche de la gare. Ils attendront qu'autour de la statue du connétable il se soit immobilisé. Se déplaçant entre les groupes qui devront s'écarter pour leur laisser le passage, ils seront visibles. La troupe se range au pied de l'estrade. Le ministre et le maire y sont montés. La municipalité et les officiels les encadrent. Derrière le service d'ordre, la foule s'étend

jusqu'aux confins de la place. Lentement le déclin du jour retire des murs, des toits, des fenêtres la lumière. La nuit n'est pas encore là. Le début du crépuscule va se prolonger jusqu'à ce que, derrière le fleuve, l'horizon ait englouti le soleil. Dans les arbres du quai, de l'autre côté de l'eau, le pépiement des oiseaux a cessé. Alors s'élève, ici et là, la cantilène des rossignols : d'abord un son léger, puis une longue note. Elle peuple, à temps répétés, le silence. Les discours commencent ; ils sont répercutés dans le centre par les haut-parleurs. Le maire salue le ministre, le remercie d'être venu. Puis il félicite Rasmes, il exalte le courage de ses habitants pendant la guerre, en oubliant de dire que la plupart d'entre eux étaient collabos. Enfin, il fait l'éloge de Duguesclin, le donne en exemple à ceux qui veulent lutter contre un envahisseur. Le ministre lui succède. Il parle de Duguesclin, raconte son histoire. Il évite toute comparaison avec un personnage plus moderne. De même s'efforce-t-il, comme le maire, de ne faire aucune allusion à l'occupant de l'époque : les Anglais. Les grands alliés d'aujourd'hui ne doivent pas être mis à l'aune du proche ennemi d'hier. Quand un fait historique est rapporté au passé récent, la foule applaudit. André et Régine ont quitté le Grand Veneur. Ils se tiennent par le bras et avancent. Ceux qui connaissent André le regardent, abasourdis. Le couple va vers la place du Connétable. Régine se raidit, prête à faire demi tour. André la tient contre lui. Ils arrivent sur la place. Le discours du ministre se déroule. Il énumère les vertus héroïques de l'homme, il vante sa vaillance au combat. Il a des phrases que l'on dira ensuite pleines de délicatesse sur son épouse Tiphaine Raguenel.: Une Bretonne, animée de la farouche détermination qui caractérise les Bretons, patriote, soutenant son époux dans les victoires comme dans les défaites. André et Régine sont maintenant devant le groupe formé par Louise, Germain, Laurent, Eddie, Annette, Daniel, Philippe, Anne-Marie, Paul. Louise a fermé les yeux. Dès qu'ils se sont éloignés, Paul dit à Anne-Marie :

- Il va trop loin, ne fut-ce qu'à cause de sa famille.

Au bord des larmes, Anne-Marie ne répond pas. Eddie et Daniel ont légèrement détourné la tête. Daniel se penche vers Claudine.

- C'est un coup monté. Mais pourquoi ?

Philippe va près d'Annette, lui dit :

- Reste près de Germain, qu'il ne soit pas seul.

Germain a replié ses épaules, il s'est tassé sur lui-même. D'un regard fixe, il suit le couple, voit les mains enlacées, les corps l'un contre l'autre. Il a noué ses doigts et les tord.

La chambre est nouvelle. Chaque ombre et la disposition des objets et des meubles ne rappellent plus à Germain celle d'en haut où Régine était venue. Le lit n'évoque plus les moments où il voyait son visage. En baissant le son, il parvient, en cette partie écartée de la maison que des murs épais protègent, à écouter tardivement sa radio et son tourne-disque. Par dessus le haut mur, il entend les bruits de la nuit. Les feuilles du lierre bougent sous une brise qui s'enfonce dans le puits noir au centre de la maison. Dans le carré entre les toits, les étoiles se sont levées. A la porte de la rue le loquet est mis. Les pas de ses amis claquent sur le pavé du couloir d'entrée et sur les marches en bois de l'escalier ; ils chuchotent avant de frapper. Un doigt heurte le vantail. Germain crie : Entrez. Ils sont devant le vide que des rideaux roses laissent entre le mur et ses bords. Ils ne voient pas Germain assis sur son lit. Au milieu de la pièce, la grosse radio fait une ombre démesurée. Un rideau blanc qui cache une cuvette s'agite devant eux comme un fantôme. Eddie prend la parole.
- Tu es devenu fou ?
Germain rit, son premier rire depuis l'événement.
- Vous ne me croyiez pas capable de me bâtir une si belle chambre ?
Annette embrasse Germain sur les deux joues. Puis elle commence à fouiller. Philippe et Eddie se sont assis de chaque côté de la table, dans la pénombre que l'éloignement de la lampe crée près de la fenêtre.
- Ton linge est posé à même une planche, dit Annette, tu aurais pu la recouvrir d'un papier.
- Rien à foutre, dit Germain entre ses dents.
- S'il est abîmé , tu sauras pourquoi.
- Ma mère s'en occupe, dit Germain.
Philippe n'a pas dit un mot. Il regarde autour de lui ; la chambre lui plaît. Il murmure :
- Elle est mieux que l'autre. Et puis c'est toi qui l'a arrangée.
Eddie demande :
- Comment tu te chaufferas ?
- Il y a une prise-force dans le coin. Je brancherai un radiateur.
- Tu auras de la chaleur pour tout cet espace ?
- Oh, il y en aura un peu de perdu.
- Tu as pu ranger toutes tes affaires ?
- Oui. Avec les étagères que j'ai posées, tout tient.
- Au fond, pourquoi pas ?, dit Eddie. Le voisinage de ton père devenait gênant.
Germain sursaute.
- Je lui ai dit que ses longues conversations avec Laurent, le soir et au milieu de la nuit, m'empêchaient de travailler et de dormir.
- Il t'a cru ?
- Apparemment. Pourtant, chez eux, cette manie des nuits blanches n'est pas récente.
- Tu ne peux pas lui sortir la vraie raison. ? Il ne sait rien.
- Impossible.
- Peut-être trouverait-il une solution.

- Quelle solution ?
- T'aider à t'éloigner. Ou partir lui-même, s'installer ailleurs.
- Il a son boulot.
- Son boulot ne l'oblige pas à vivre à Rasmes, dit Eddie. Il peut habiter Paris.
- Il tient au pays. Les Gromier sont du Bocage. Il veut en rester proche.
- Et toi, tu serais prêt à partir ?, demande Eddie.
- Oh oui. Le plus loin possible. Me tirer de toute cette merde.
De nouveau, la porte sur la rue s'ouvre ; le loquet n'a pas été enlevé. Entrent bientôt Daniel et Laurent.
- On vous croyait à Vinsange, dit Germain.
- Et ben voilà, hier soir on est allé voir les champs de roses.
- Je les ai vus, dit Laurent à Eddie. Au soleil couchant. Pleins de roses, en ligne sur des kilomètres, jaunes, blanches, rouges, et toutes les teintes entre ces couleurs. La fin du soleil là-dessus...
- On a roulé en vélo par les petits chemins, continue Daniel. Il faisait nuit, au dessus de la forêt de Vinsange le ciel était clair. En sortant de la forêt, on a pensé à toi, Germain. On savait par Eddie que vous vous réunissiez ce soir. Laurent avait peur d'être de trop, mais, tu vois, il est venu.
Les arrivants se sont posés l'un sur le rebord de la table, l'autre sur le lit, près de Germain et d'Annette. Le silence se prolonge. Laurent commence à parler.
- L'autre jour, je regardais de vieux papiers qui traînaient dans le bureau. J'y ai retrouvé le nom de l'arrière grand-mère Garantier : Désirée Dubarry. Rien à voir avec l'autre, d'ailleurs son nom ne s'écrit pas de la même façon. Elle est morte jeune encore, longtemps avant notre naissance à Germain et à moi. Elle était paysanne. L'arrière grand-père Garantier l'avait remarquée à Bellance. Elle vendait des fleurs sur le boulevard. A l'époque, les Garantier étaient proches de leurs origines, les mêmes que celles de Désirée. L'arrière grand-père lui fit la cour, fut agréé, l'épousa. Elle était belle, il y a un portrait d'elle dans l'une des chambres de l'Ormée, peut-être peint par l'oncle Edgar, un cousin de notre grand-père, mort avant la guerre et que j'ai connu.
- Moi aussi, dit Germain.
- Désirée et l'arrière grand-père étaient très amoureux l'un de l'autre. On les voyait se promener dans les allées. Il fit part de son bonheur à l'un de ses amis, Octave Gast, un ancien condisciple du collège Saint Eudes à Bellance, son cadet de quelques années. Sur son invitation, Octave vint à l'Ormée. Il y revint souvent, parfois en son absence ; sans méfiance, lorsqu'il partait pour un certain temps, il lui confiait sa femme. Ils devinrent amants.
- Comment le sais-tu ?, demande Germain.
- Un soir où il avait bu, Grand-père a tout raconté au paternel. Lui-même savait l'histoire par de vieux métayers, des parents de Marthe. Cette histoire n'aurait guère eu de suite si Désirée n'avait pas attendu un enfant. Elle fit des aveux à son mari qui, l'aimant, lui pardonna. Elle accoucha d'un garçon, Félix, notre grand-père. Puis elle tomba gravement malade. Marthe l'a prise en charge ; elle était jeune alors. L'arrière grand-père faisait défiler les plus grands spécialistes, mais Désirée était inguérissable. Elle est morte, à moins de quarante ans, dans les années 1912.
Laurent se lève, regarde Germain avec une froideur de frère aîné et sort.

- Pourquoi a-t-il parlé ?, murmure Eddie.
- Je ne sais pas, dit Germain.
- Moi je sais, dit Daniel. Vous avez été l'un et l'autre amoureux, lui d'une certaine Paulette qui l'a abandonné, toi de Régine qui t'a préféré ton père. Alors il a déterré Désirée Dubarry, ton arrière grand-mère, et fait revivre son histoire devant toi.
- J'en crèverai aussi, dit Germain.
- C'est toi qui, à Saint Erme, m'a reproché de traiter Bohandre de fou parce qu'il voulait donner un sens à la vie. C'est toi qui m'a rappelé que mon grand homme est un mythe.
Germain s'est assis sur le lit, la tête dans ses mains. Puis il se lève, marche de long en large en disant :
- Des paroles...Je pense à un copain de lycée que je rencontre quelquefois dans les rues, son amie l'a quitté, il me regarde, derrière moi il regarde le monde, et le monde est vide, vous comprenez...
De nouveau, le silence règne sur la pièce. Chacun s'est écarté de son voisin. Daniel est descendu à la cuisine, pour faire du café. Philippe s'est assis près de Germain.
- Ecoute, dit Eddie, on partira tous les deux dans le Sud. J'ai un pote qui peut nous trouver des jobs au Maroc, dans l'administration.
Il se tait un instant, ajoute :
"Annette m'attendra"
- Bien sûr, dit Annette, mais peut-être pas toute seule.
- Je te retrouverai quand je reviendrai, dit Eddie.
- Oui, dit Annette.
- Moi, je ne retrouverai personne, dit Germain.
Daniel arrive portant un plateau.
- Peut-être, dit Philippe s'adressant à Eddie, faut-il que Germain parte avec toi. Mais si, comme je le crois, Régine n'est pas vraiment amoureuse d'André, ici il a encore sa chance. Il ne faut pas de décision brusque, de départ précipité. Ne bouge pas, ajoute Philippe en se tournant vers Germain, le jour venu tu verras.
- Un voyage comme celui que l'on peut envisager, dit Eddie, ne se prépare pas en une semaine. Au mieux, nous partirons en Octobre.
Philippe prend une tasse et la vide à petites gorgées.
- Dieu sait, dit Annette regardant Eddie, combien je voudrais que tu restes. Mais si tu as envie de te tirer...J'attendrai ton retour...en te trompant, conclut-elle.
- Salope, crie Eddie en se jetant sur elle.
Ils roulent sur le lit.
- Ne vous gênez pas, dit Germain.
Par la fenêtre, le petit jour pénètre dans la pièce. Sur le bord du mur, des oiseaux se sont perchés. Le soleil de Juin rayonne sur les tuiles. La fenêtre de l'ancienne chambre brille, ses feux frappent les vitres de la nouvelle chambre.
- Il va faire beau comme hier, dit Germain.
La lumière de la lampe domine encore sur la clarté venue de l'extérieur. Assis sur le lit et sur la chaise, les cinq copains se sont tus. Régine est là, devant eux. Elle porte une robe à col haut et une écharpe. Son visage est calme, la fraîcheur du matin a co-

loré ses joues. Ils ne disent rien, mais leurs yeux sont brillants, comme s'ils l'avaient attendue, résignés à ne pas la voir. Elle est venue.
- Je savais que ta mère n'était pas là. Quand, tout à l'heure, je suis passée devant ta porte, j'ai poussé le vantail. Je ne pensais pas la trouver ouverte. J'ai entendu vos voix à l'étage et je suis montée.
Elle verse du café dans une tasse. Elle leur raconte sa vie à Saint Erme. Eux disent les derniers potins, ce qu'ils vont faire aux vacances. Parfois une lueur naît dans le regard de Régine, une étincelle que Germain recueille et qu'il renvoie par un bref mouvement des yeux.

Le porche de la cathédrale est drapé de noir. La lettre V se détache en blanc sur l'écusson qui orne le haut des draperies. Déjà des employés des pompes funèbres apportent des couronnes et des gerbes. La cloche de l'une des tours sonne le glas. La nouvelle a éclaté dans Rasmes, deux jours plus tôt : Vendel est mort. Quand, dans les amphithéâtres de l'université, chaque professeur annonça sa mort, le silence dura aussi longtemps que, naguère, les applaudissements qui, au premier cours de l'année, l'accueillaient. Le doyen de l'université a reçu de madame Vendel un appel téléphonique. Dans la nuit, elle s'est éveillée, alertée par la respiration de son mari qui dormait près d'elle. Elle a cru qu'il rêvait, a tenté de le tirer de son sommeil. Il s'est assis, puis il est retombé en arrière, haletant. Quelques instants plus tard, c'était fini. Affilié à la Ligue des Droits de l'Homme, Vendel a été longtemps soupçonné par le milieu bien-pensant de Rasmes d'être franc-maçon. Sa femme a voulu qu'il soit enterré à l'Eglise. De discrètes tractations se sont nouées entre des amis de la famille, quelques personnalités influentes dans la ville et l'archiprêtre de la cathédrale. Madame Vendel a pu prouver que, n'étant plus croyant, Vendel a été néanmoins baptisé et n'a appartenu à aucun organisme mis à l'index par le Vatican. L'archiprêtre a autorisé l'inhumation religieuse. Au milieu du transept, le catafalque est entouré de cierges dont la flamme s'incurve à chaque souffle d'air. L'appartement des Vendel est au troisième étage d'un immeuble, rue de la Cathédrale. La porte de l'immeuble est, elle aussi, garnie de tentures, avec l'écusson portant la lettre V. La rue est pleine d'une foule en deuil. Les épouses sont là, accompagnant leur mari. Beaucoup connaissent madame Vendel et ses trois fils. Louise Gromier est venue par politesse.

Elle n'aimait guère Vendel. Elle l'avait consulté, pour qu'il prépare un dossier en vue de favoriser le retour de son père. Elle ne souhaitait pas voir revenir sa mère ; l'Ormée eut cessé d'être à elle. Mais elle plaignait son père qui s'habituait mal à la vie en Espagne. Son désir était de le faire revenir, lui, qui était moins compromis, tandis que sa mère resterait là-bas. Vendel s'était refusé à toute démarche.

- Vos parents sont coupables, avait-il dit à Louise. Lui moins qu'elle, mais peu importe, vous n'allez pas les séparer. Vu la gravité de leur acte - deux personnes ont été fusillées à cause d'eux, ne l'oubliez pas -, il est peu probable que l'amnistie les concerne. Ils seront re-jugés. A quoi bon entreprendre ce que vous me demandez ? Est-ce souhaitable pour eux ? Quant à moi, je me vois mal défendant des individus qui ont agi ainsi.

Louise avait lancé dans la ville, contre Vendel, l'accusation de partialité. André Gromier se place près de sa femme, regarde, en fronçant les sourcils, la foule qui s'entasse devant la maison. Régine arrive, en toilette sombre. André évoque fugitivement le corps nu, la bouche posée sur son visage. Elle a pris le bras de Germain et celui de Daniel. Le corbillard est un carrosse surmonté de piques et de plumes. Des pompoms noirs couvrent les oeillères des chevaux. Le cercueil couvert d'une draperie est apporté par quatre croque-morts. Eddie songe : Vendel est là-dessous./ Avant que la foule n'entre dans l'édifice, il a été défourné et posé sur le catafalque. Les grandes orgues éclatent ; dans les sonorités, l'ut majeur domine. Les chaises se garnissent. La fumée des cierges traîne en nappes au dessus des fronts. La messe est concélébrée par l'évêque, l'archiprêtre et deux autres prêtres. L'évêque monte en chaire. Prions, mes frères, pour ce pécheur. Demandons à Dieu d'accueillir son âme. Dans ces temps tourmentés, il a su garder sa droiture. Il a dispensé ses bienfaits sur nous. Mais, dans toute vie, il y a un temps où l'homme s'écarte du Seigneur, il y a les années de péché, les jours d'immoralité par les idées et par les actes. Laissons au Tout-Puissant le soin de juger celui qui se présente devant Lui. Laissons à Sa miséricorde le salut de son âme. Prions, mes frères, prions, pour que notre ami Vendel soit sauvé. André sourit aux vitraux. L'ambiguïté de l'homélie le ravit. Les prières de l'absoute ont commencé. La chorale entonne le Requiem et le De Profundis. Puis le foule tourne autour du catafalque, asperge le corps. Le corbillard a quitté l'église, il traverse la place du Connétable. Il monte vers le cimetière. Les maisons s'éclaircissent. Des jardinets emplis de tulipes précèdent des portes. Des chiens aboient en voyant les chevaux. Portant des paniers, des ménagères descendent vers le centre; elles jettent un coup d'oeil sur le long défilé, habituées, dans ce quartier, à voir des enterrements. Un riche, se disent-elles. Il y a beaucoup de monde et de fleurs. Germain est tout à sa conversation en sourdine avec Philippe.

- Tu étais en retard, lui dit-il.
- Je n'ai pas voulu assister à la messe, répond Philippe.
- Pourquoi ?
- Vendel n'était pas chrétien, que je sache. En l'enterrant à l'Eglise, on profane sa mémoire.
- Il parait, dit Germain, que ça fait plaisir à sa femme.
- C'est se moquer de lui, de ce qu'il a cru.
- Tu exagères. Les gens vivent comme ils l'entendent.

- Lui, il est mort. On n'a pas à utiliser sa mort, pour contenter ses proches et la ville.
- Sa femme et ses enfants n'auraient pas accepté un enterrement civil, dit Germain. C'était pour eux un déshonneur.
- Pas pour lui.
- Peu importe, puisqu'il n'est plus là.
- Moi, je respecte les morts, dit Philippe avec vivacité. Je crois que leur souvenir compte pour nous. On ne doit pas les défigurer, les présenter, après leur mort, comme ce qu'ils n'ont pas été.
- Vendel pratiquait des vertus religieuses. Il était bon, il croyait au bonheur possible de l'humanité.
- Des vertus civiques, dit Philippe. Il ne les mêlait pas à la religion.
- Je te dis ça pour plaisanter, répond Germain. Pour moi, la morale n'a rien à voir avec la vie. On se débrouille comme on peut.

Le soleil couvre le cimetière d'une lumière pâle qui contraste avec les pierres grises le long des allées. Là où des fleurs ont été récemment apportées, il avive leurs couleurs, les détache sur le fond morne des tombes. Le caveau est une dalle avec une stèle où des noms sont marqués : ceux du père et de la mère de Vendel, ceux de ses grands-parents. La dalle a été poussée. Les croque-morts sortent des tréteaux d'un appentis et les déposent devant la tombe. Le cercueil est placé dessus. Les décorations sont agrafées sur un coussin. Les drapeaux des associations, bleu-blanc-rouge, encadrent le corps. L'archiprêtre et les enfants de choeur se sont mis près du maire, d'un député et du candidat Duvernet. L'archiprêtre récite des prières. Le maire vante les mérites du mort, son combat dans la résistance, les services qu'il a rendus à la ville. Le député retrace son action pendant la guerre, pour défendre des militants, dit les réformes que la justice lui doit, ses interventions pour protéger les droits des inculpés. Duvernet parle des dangers courus ensemble, de leur joie quand vint la Libération. Il remercie madame Vendel de son appui pendant les heures noires, de son accueil à tous ceux et toutes celles qui, aux côtés de son mari, luttèrent contre l'ennemi. Il dit quelques mots aux enfants et s'interrompt. Entouré de cordes, le cercueil est descendu dans le caveau. La foule lance une poignée de terre sur les planches. Les chevaux du corbillard partent au petit trot, emportant les draperies et le coussin des décorations. Les drapeaux ont été enroulés. Le chemin du retour est une promenade. Michel Pons a retrouvé Pupp et Stany ; ils jouent à se poursuivre. Régine n'a pas osé s'approcher d'André. Ce soir, il sera là dans la maison de Saint Erme. Ils iront à la campagne ou bien il l'emmènera dans un cabaret, peut-être au théâtre. Auparavant, elle ira à la bibliothèque, continuera son mémoire. André compte les heures de bureau dans l'après-midi, ces heures qui le séparent de Régine. Il lui a préparé une surprise : une invitation chez l'un de ses amis. Ils danseront. Puis ils reviendront dormir à Saint Erme. Louise songe à l'Ormée, aux charges qu'il faut payer pour l'année. Elle a du louer la chasse et les pâturages ; elle a emprunté aux banques : l'échéance approche. De l'argent frais est nécessaire, sinon la terre sera vendue. Après le scandale sur la la place, elle a dit à André :

- Pourquoi ?

Il a répondu :

- Je t'en parlerai. C'est trop tôt.

Elle attend. Laurent ira à l'Ormée pour les moissons. Peut-être reverra-t-il Paulette, si elle est en vacances dans la ferme de ses parents les Guillaume. Ils referont les promenades du bon vieux temps, mais sans l'amour. Tout comme Annette avec Germain, Paulette, à la fin de la guerre, a mis fin à leur union. Parfois il la prend dans ses bras ; elle le repousse en souriant. A la sortie du cimetière, Germain et Philippe renouent leur conversation.

- Le curé n'a pas parlé, dit Philippe. Et tout ce qu'ils ont dit était vrai.
- La vérité d'un discours.. Mais tu te figures que la parole des docteurs est le dogme.
- Pour une fois, ceux qui ont parlé n'ont pas menti. La vie de Vendel n'est pas dans ce qu'ils en disent. Elle 'est dans le souvenir que sa femme, ses enfants, ses amis, ses étudiants gardent de lui. Ce souvenir peut être déformé, dès maintenant, par des paroles mensongères...ou par de faux hommages comme ceux de la religion.
- A Rasmes, la religion fait partie de la vie. Au nom de quoi, dans les cérémonies qui

l'honorent, en aurait-on privé Vendel ?

- Ecoute, Germain, dit Philippe en haussant le ton, tu te complais aux à peu près. Tu as su comme moi que, dans la résistance, ils nous auraient mené au pire.
- L'époque a changé.
- Mais enfin, en 44, pourquoi as-tu pris part au combat ?
- J'obéissais à Annette.
- Mais pourquoi obéissais-tu à Annette plutôt qu'à ta mère ?
- Annette m'avait demandé d'interroger souvent Joséphа, de m'informer près d'elle de ce que racontaient mes grands-parents, ma mère, Rose Morel et Clarisse Degendre. Il était entendu entre nous, mais on n'en parlait jamais, que je transmettrai tous les renseignements à Pascale la fille de Rose. A cette condition, à cette seule condition, j'allais dans la grange.
- Et c'est pour çà que tu as fait de la résistance ?
- Oui.
- Toi, tu as une excuse, tu avais quatorze ans. De plus, tu a été courageux face à ta mère quand elle a frappé Laurent. Mais Annette... Je ne l'aurais pas cru capable d'une chose pareille.
- Quoi Annette ?, répond Germain qui s'échauffe. Elle employait les moyens du bord.
- Je n'en doute pas, dit Philippe sèchement. Mais, pour elle, tous les moyens étaient bons. Elle n'a même pas cherché à te convaincre.
- Non, sauf par ses propres arguments. Crois-moi, ajoute Germain en riant, ils étaient sans réplique.
- Ne plaisante pas, dit Philippe. Des femmes, des hommes sont morts pendant que mademoiselle achetait le corps de monsieur, en profitait.
- Et alors ?
- Dégueulasse, un point c'est tout.
- Annette n'est pas une dégueulasse. Elle a agi pour le mieux. J'avais peur. Elle ne m'aurait pas convaincu par des paroles; J'aurais dit non. Elle m'a pris par les sentiments. Pourquoi pas ?
- Drôle de sentiments...Pour te faire agir, elle accepté que tu la sautes.

- Tais-toi, dit Germain d'une voix rageuse. Si ça ne te convient pas, n'en dégoûte pas les autres.
- Ta Mata-Hari, tu peux te la garder.
- Mata-Hari ?
- L'espionne de poche. On aurait pu se passer d'elle.
- Mon oeil...Par elle, vous saviez tout.
- J'aurais préféré savoir autrement.
- Tu es jaloux.

Leurs gestes, leurs voix montées attirent Eddie.

- Qu'est-ce qui vous prend ? On est à un enterrement.
- Ce con de Germain me provoque, dit Philippe.
- Il a commencé, dit Germain. Il bave sur tout, il en veut à toute la terre.
- Calmez-vous, dit Eddie.
- Je viens avec vous, dit Germain. D'ailleurs, ajoute-t-il à l'adresse de Philippe, j'aime mieux Annette que toi.

Régine s’est levée tard. La longue marche de la veille jusqu’au cimetière et le travail de l’après-midi l’ont fatiguée. Elle est néanmoins aller danser avec André chez son ami. Revenus après minuit, ils ont dormi ensemble; André est reparti au petit matin à Rasmes. Simone Macel protège la liaison d’André et de Régine. Elle les aide à la vivre. Son mari est mort pendant la guerre, dans la résistance ; c'était un compagnon d'André. Les Allemands l'ont abattu, alors qu'il revenait de poser une mine sous un train de munitions. André, avec un petit commando, est allé chercher le corps à la Kommandantur de Rasmes. Lui et ses hommes ont fait irruption masqués, tué les occupants et emporté Macel. On l'a enterré en forêt. Il n'a été inhumé au cimetière de Saint Erme qu'après la guerre. Les deux femmes ont fait le ménage, toutes fenêtres ouvertes, lavé le linge dans le jardin. Après l'avoir étendu, elles se sont assises sur un banc devant la façade de la maison. Elles épluchent des légumes. Simone nourrit Régine à midi ; le soir, André et elle dînent au restaurant. Régine paie son loyer et sa nourriture. Elle a interdit à Simone de recevoir pour elle de l'argent d'André.
- Tu ne veux pas être entretenue. C'est bien.
Elle a répondu :
- Je veux que, vis à vis de moi, il reste libre.
- C'est encore mieux, a dit Simone.
Elles portent de la cuisine à la table qui est sous l'orme, près du muret, au bord du chemin, les assiettes, les fourchettes, les couteaux et les verres. Le fleuve renvoie la lumière vers ses rives. Des bancs de sable le fendent dans toute sa longueur. Un chenal d'eau courante s'étire entre les langues de sable.
- Le chenal mène vers les trous, dit Simone.
- Quels trous ? , dit Régine.
- Les trous d'eau. Ils sont vers l'Est, après le pont. L'eau y tourbillonne. Si tu es emportée dedans, impossible de remonter.
- Il y a beaucoup d'accidents ?
- Quelquefois. Mais le chenal est signalé, au delà du pont, par de petits drapeaux. Il faut être fou pour s'y aventurer, même en barque.
Régine a déposé au milieu de la table les beefsteacks et la jatte remplie de patates.
- Va nous chercher du vin, dit Simone, ce sera bon avec la viande.
Le vin est un Sancerre d'un rouge transparent. Régine l'a tiré de la cave ; il pétille dans les verres.
- Un vin du pays, dit Simone. Mon mari l'aimait, je n'en bois pas d'autre. En vieillissant, il prend du bouquet.
- Comme vous, dit Régine.
- Je suis un bouquet fané, mon petit. Les hommes ne voudraient plus de moi.
- Allons donc...Pourquoi ne vous remariez-vous pas ?
Simone plisse les yeux.
- Après tout, depuis dix ans que mon voisin me fait la cour...Mais, bast, en restant seule je suis plus tranquille.
Régine a quitté Simone. Elle est loin de Saint Erme. Elle rase les murs de la rue aux Herbes, dépasse la maison des Gromier, sans regarder les fenêtres. L'ombre se casse vers le haut de la pente ; à l'extrémité de la rue, le soleil inonde une place. Lorsqu'elle entre dans la salle de la bibliothèque, une tête se lève, celle de Daniel. Les

mains tiennent un livre d'histoire. Elle s'approche. Il appuie si fortement ses lèvres près de sa bouche qu'elle ne peut se retenir de rire.
- Tu charries.
Il rit aussi.
- Tu es trop belle. Même dans ces lieux, tu m'attires.
- On sortira ensemble à cinq heures, dit Régine.
Elle s'enfonce dans sa lecture, oublie les heures. La bibliothécaire n'allume pas les lumières ; le jour d'été suffit encore à éclairer les pages des livres. Sur le chemin du retour, Régine et Daniel s'arrêtent dans un café. Il est sur le bord du fleuve, après le pont de chemin de fer, avant la maison des Pons. Régine y fait parfois une pause pour boire, lorsqu'elle se rend en ville par les grandes chaleurs.
- Comment va Germain ?, demande-t-elle.
- Philippe et lui se sont fâchés, mais ils n'ont pas tardé à se réconcilier. Ils iront ensemble aux courses, le 15.
- Tu iras aussi ?
- Oui, avec Claudine, Eddie et Annette.
- Il n'est pas trop triste ?
- Sa brouille avec Philippe l'avait affecté. Il paraissait abandonné, sans courage. Depuis, il est mieux. Ma petite Régine, tu lui manques, il t'aime. Il a raison. Tu rends les hommes fous de toi.
Il a pris ses poignets, les embrasse avec fougue.
- Finis tes bêtises. Est-ce qu'il voit Eddie ?
- Souvent. Deux ou trois fois dans la semaine. Eddie prépare leur voyage au Maroc.
- Ils y vont en vacances ?
- Mais non. Ils veulent aller ensemble là-bas, pour y habiter. Par un gars qui est sur place, Eddie a trouvé du travail pour chacun d'eux.
Régine se surprend à murmurer :
- Il part à cause de moi.
- Oui, dit Daniel. Ne te sens pas coupable. Il ne peut pas faire autrement. Amour pour son père, passion pour toi, comment s'en tirer?
Régine a posé sa joue sur sa main.
- Il ne m'est plus indifférent.
- Le veinard, dit Daniel en s'esclaffant.
Il reprend un visage sérieux.
- Donne-lui sa chance. Et puis, qu'il s'en aille.
- André souffrirait, mais ça ne durerait guère. Il faut une possibilité.
- Elle viendra, dit Daniel.
Le soleil rougit le fleuve, fait briller les bancs de sable. Dans le chenal, l'eau emporte à contre-courant les flammes du crépuscule. Régine arrive à Saint Erme. Elle n'a que le muret à enjamber ; elle lève les jambes et saute sur l'herbe. Dans la chambre, André est debout devant la fenêtre ; il est seul. Ses traits tendus, la fixité de son regard tranchent avec les expressions que, chaque jour, devant elle, il donne à son visage. Il ne l'a pas encore vue. Comme au sortir d'un rêve, il la voit, d'abord de côté, puis de face. Il bondit vers elle.
- A quoi pensais-tu ?

- A toi, lui répond-il.
La saisissant sous les bras, il l'enlève, la porte dans la chambre.
- Simone n'est pas là, dit-il. La maison est vide.
Régine le suit hors de la pièce, se fait traîner.
- On reste, supplie-t-elle.
- Non, répond André. Après, tu ne manges pas, tu prétends qu'il est trop tard.
- On a fait un gueuleton à midi, je n'ai plus faim.
- Tu dîneras. Ne crains rien. Je dors ici.
Dans la voiture, elle s'accroche à lui, tandis qu'il conduit. Le restaurant est à l'entrée du pont, non loin d'un grand hôtel, le Marteuil. Elle sommeille et il pense à elle. La tête roule sur son épaule. Elle est jeune et je suis vieux. A la durée, nul n'est tenu, elle moins que tout autre. Je la perdrai.Elle a ouvert les yeux.
- Ne prends pas cet air, souffle-t-elle. Pourquoi as-tu peur ?
- Je n'ai pas peur, dit André contre l'évidence.
La vue du Marteuil, avec sa multitude de fenêtres, ses pilastres, le rejette dans le passé. Un passé si proche qu'il lui semble tenir au présent. Après que le punch eut flambé, il était sorti de la maison des Rugel. Accoudé au parapet, il regardait le fleuve. Il y avait, sur l'autre berge, un passant qui se promenait, visible, puis invisible quand les buissons le cachaient. Comme les Rugel avaient fermé les fenêtres, la musique n'était plus qu'un palpitement, ultimes notes qui trouaient à peine le silence. Puis André entendit une porte qui s'ouvrait, mais il ne savait pas si c'était celle de la maison. Le poids d'un pas sur le gravier, une grille qui grinçait, de nouveau un piétinement et quelqu'un fut là, près de lui. Lorsqu'il se tourna vers l'être - quel être ? -, il vit en face de lui la jeune fille qu'un peu auparavant les flammes du punch éclairaient. A la lumière des étoiles qui se reflétaient dans le fleuve, il la voyait mal. Il remarqua d'abord que la lanière de l'un de ses souliers était défaite et que sa robe était froissée. Une clarté émanait d'elle, dont il s'écartait, recherchant l'ombre, mais qu'il ne parvenait plus à fuir. Elle lui posa la main sur le bras. Il ne se souvient pas de ce qu'elle disait, ni de ce qu'il lui répondait. Elle s'était tue. Alors il dit simplement :
- J'ai envie de toi.
Ils sont seuls au restaurant, dans la salle aux fenêtres closes. Elle mange. Il continue de penser à elle. Elle l'avait quitté, en lui disant :
- Attends-moi.
Lorsqu'elle revint, elle portait un sac de toile dont le haut se fermait par une corde. Elle le balançait. Ils montèrent dans la voiture. Il démarra, embraya. Le sac sur les genoux, elle fixait, par le pare-brise, l'étendue du quai devant eux. Durant le trajet, elle ne bougea pas, la tête levée, ses yeux sur un point en amont du fleuve. Depuis le début de la guerre, il loue à l'année une chambre au Marteuil. La même chambre depuis dix ans. On y renouvelle les fleurs. Il lui dit :
- On va au Marteuil.
Elle ne broncha pas, accueillant sa déclaration, comme si elle faisait partie du programme. Quand il est accompagné, il n'entre pas dans l'hôtel par la porte centrale donnant sur le quai ; il a obtenu de garer sa voiture dans la cour intérieure qui est derrière le bâtiment. Alors qu'il arrivait à la façade, il tourna dans une ruelle où s'ouvrait le portail. Les deux battants n'avaient pas été refermés ; il vint se ranger au

flanc d'une autre voiture. Comme il faisait noir, il prit le coude de Régine dans sa main. Elle le regardait du coin de l'oeil. Il murmura :
- Tu ne verras personne.
Devant eux, il poussa une porte entourée d'un rosier grimpant, dont la poignée ciselée était une tête de sirène. Un escalier faiblement éclairé allait au premier étage. Régine monta le première ; lui, tenant le sac, la suivait. Elle prit possession de la chambre comme d'un logement lui appartenant. Elle déposa son sac dans la salle de bains, alluma la lampe près du lit. Puis elle dit :
- Je reviens.
André se remémore ses propres gestes ; il se met en petite tenue, aperçoit dans une glace son corps. En attendant que Régine quitte la salle de bains, il s'assied dans un fauteuil. Elle réapparut, vêtue d'un pyjama en coton à fleurs dont ses pieds nus dépassaient. Elle s'allongea, rabattit le drap, tandis qu'il entrait dans la salle de bains. Sur le lavabo étaient posés un peigne, un tube de pâte dentifrice, une trousse d'où sortait le bout d'une lime à ongle. La robe et le linge s'entassaient, sagement rangés, sur un tabouret. Il avait emporté ses vêtements qu'il mit sur ceux de Régine - il n'y avait pas de place ailleurs -. Il se doucha. Puis il revint dans la chambre. Elle n'a pas éteint la lampe. Elle le regarde, les yeux grands ouverts. Il se penche vers elle.
- Il ne faut pas me craindre, cela m'intimide.
Dès que la nuit est faite, elle se blottit contre lui. Il entoure gauchement de ses bras ses épaules, appuie son visage contre le sien. Son odeur lui est familière, celle d'une lotion qu'il met souvent après rasage.
- Tu te sers de parfums d'homme ?
- J'ai vu Germain aujourd'hui. Je suis allée dans ton bureau, j'ai essayé tes flacons.
Ils s'étaient rejetés en arrière, secoués par le fou-rire. Régine a achevé son dîner. Il la fixe, sévère.
- Tu n'as rien bu.
Il commande des boissons fraîches au serveur.

Sur l'étendue de la pelouse, les barrières tracent leurs lignes blanches ; elles délimitent, autour de la piste, les lieux réservés à la foule. La chaleur du début de l'après-midi pèse sur ces kilomètres sans ombre d'herbe et de sable fin. La brise glisse sur la piste, soulève des volutes de poussière. Biquet est à côté de sa mère, Françoise Pons, en haut des gradins. Louise n'est pas venue ; chaque week-end du printemps ou de l'été, elle est à l'Ormée. Sur un banc de l'hippodrome, Anne-Marie et Paul gardent près d'eux Pupp et Stany. Sur la pelouse, Germain, Annette, Daniel, Claudine, Eddie, Philippe sont réunis pour prendre les paris. Réunion impromptue ; ils ne vont pas tarder à se séparer. Pour assister à chaque épreuve, chacun privilégie un angle de vue. Philippe et Germain sont d'accord et se placeront face à la tribune. Les jockeys tiennent les chevaux par le licol et les font tourner. Régine est dans les gradins, où André lui a loué une place. Les chevaux se rangent sur la ligne de départ; l'un d'eux fait un écart, mais son cavalier le ramène. Le coup de pistolet claque. Les jeunes trépignent, en surveillant l'avancée de la course. La première épreuve est sans obstacles. Pliés sur l'encolure, les jockeys taraudent les flancs en sueur, relâchent et reprennent les brides. Sous la cavalcade, un nuage de poussière s'élève, traîne longtemps sur la piste. Le dix a pris une encolure d'avance sur le onze, mais, le long des barrières, le douze remonte, s'extraie de la masse des chevaux. Le douze gagne, hurlent les jeunes. Il a fait la peau au dix. Regardez-le, plus personne ne le rattrapera. Confondu dans l'entrelacs des silhouettes en mouvement, le sept s'en détache, casse l'ordonnance de la course et, dans un long galop qui chasse devant lui la poussière, parvient à la hauteur du douze solitaire. Il s'engage dans le dernier parcours, accroît lentement son allure et franchit le poteau. Le petit - un cheval de taille moyenne - a gagné. Daniel et Claudine exultent. Eddie, Germain, Philippe et Annette avaient joué le douze et le dix. Régine n'avait pas pris de paris.

- T'a gagné, maman ?, hurlent Pupp et Stany.
- Mais non, répond Anne-Marie, j'ai perdu. Ca peut arriver.
- Elle sait pas jouer, dit Stany.

Sur la piste, la poussière est retombée. De nouveau, le soleil pèse sur la pelouse, découpe les ombres des barrières, étincelle sur leur bois peint en blanc. La série des épreuves avec obstacles va se dérouler ; quatre courses pour lesquelles les paris sont pris. Elles se succéderont sans interruption. Des haies ont été disposées de place en place sur la piste. L'une d'elle surmonte un espace rempli d'eau. Plus loin s'élèvent des barres en échelons. Balisée, la piste est traversée de ces échafaudages en voltige et de ces buissons noirs qui se dressent dans des cadres blancs. Elle ne laisse plus voir qu'entre deux môles l'étendue de son sable. Dès le départ, les chevaux courent de

front, sans parvenir à se séparer. L'un d'eux se cabre, désarçonne son cavalier. La foule pousse un oh de surprise. Le jockey se relève, ramène sa monture au paddock. Trois chevaux ont pris la tête et franchissent ensemble les haies. Quelques-uns s'envolent, retombent sur leurs pattes de devant, repartent au galop. Les uns frôlent la haie, d'autres manquent de la renverser ou essaient de la contourner. Ils sautent la rivière. L'un d'eux est tombé dans l'eau. Un autre, le dernier, a aplati une haie sur le sol. Tous les yeux sont braqués sur la file qui s'étire et perd, à chaque obstacle, l'un de ses coureurs. Un alezan noir passe les buts. Il est couvert de sueur. Pour le calmer, son jockey continue à le faire tourner, tandis que l'on s'amasse autour de lui. La bête relève ses naseaux, semble saluer ses admirateurs. Elle a gagné d'une longueur sur ses concurrents qui arrivent l'un après l'autre derrière elle. La seconde course commence aussitôt. Dès le signal, les chevaux se mettent en triangle, avec, à leur tête, un jockey célèbre qui monte une jument classée. Sur elle les paris ont afflué. Elle tombe au premier obstacle. Un cri de désappointement jaillit de la tribune, répercuté, en bas, par les jeunes. Un cheval inconnu prend le relais. Il parvient seul à la ligne d'arrivée. Personne ne regarde le second, le troisième cheval. Pendant plusieurs minutes, le vacarme domine le son des haut-parleurs. Aux deux courses qui suivent, les favoris gagnent. Les parieurs se rassérènent. Les paris qui étaient montés au plus haut produisent de fortes sommes qu'après les épreuves, les joueurs iront encaisser. Un petit homme crie : J'ai gagné, j'ai gagné. Les haies ont été enlevées, ainsi que les barres en voltige. La rivière a été recouverte de planches. De nouveau, le parcours apparaît, lisse, illuminé par le soleil à son déclin. Philippe et Germain sont à l'une des extrémités de la piste - poste d'observation que, depuis le début des courses, ils ont occupé, le meilleur selon eux -. Ils voient la tribune. Lorsqu'ils se retournent, la pelouse s'offre à eux, où s'entassent les jeunes. En se penchant, ils reconnaissent Eddie et Annette, Daniel et Claudine. Ils ne peuvent apercevoir ni Laurent, ni Bohandre. Germain n'a d'yeux que pour Régine. Elle est assise, tête nue; le haut de son corps est visible. Aucun de ses gestes ne lui échappe. Malgré la distance, il distingue, sur son visage, des sourires. La nuit précédente, il a rêvé d'elle. Il était dans l'entrée de la maison, rue aux Herbes. Il l'appelait, il la savait dans les étages. Mais sa voix se perdait, elle se dissolvait, happée par l'étendue du couloir et la hauteur de la cage de l'escalier. Régine était là, il en avait la certitude. Elle ne l'entendait pas, elle ne répondait pas, il ne pouvait pas la rejoindre. Eddie lui a annoncé, deux jours auparavant, que son copain leur a retenu deux postes. Ils travailleront pour des administrations qui, depuis longtemps, se sont établies au Maroc. Leur manque l'argent : le prix du voyage, les frais de leur installation. Près de Germain, Philippe regarde les préparatifs de la dernière course. Il jette un coup d'oeil sur son voisin, s'efforce, par tous les moyens : paroles, mouvements de la main, de le ramener au spectacle. Sans cesse les yeux de Germain vont se poser sur la tribune. Lorsque Philippe suit son regard, c'est la même personne qu'avec lui il découvre. Cette obsession marque son visage, rigidifie ses attitudes, le détache du décor, le transforme en un absent perpétuel dont il lui faut réveiller les sens - l'ouïe, la vue - pour le replonger dans la vie.

- Cesse de regarder, dit brutalement Philippe. Il n'y a rien à voir par là.

Germain se tourne vers lui.

- Rien à voir ?

- La course ne se prépare pas là-haut. Les jockeys conduisent les chevaux sur la piste
- De quoi tu te mêles ?, dit Germain.
La colère tenaille Philippe, lui refuse tout aternoiement.
- Tu viens aux courses pour lorgner Régine, pas pour t'occuper des chevaux. Tu peux la voir ailleurs.
- Tu me commandes ?, dit Germain. Fous-moi la paix ou va-t-en.
Les paris affluent sur le sept. Régine le joue, ainsi qu'André et Etienne. Solange et Anne-Marie risquent le six et le sept. Eddie, Daniel, Claudine, Annette jouent le quatre, le cinq et le sept. Paul choisit le deux et le sept. Bohandre, ainsi que Roger et Lucienne Gardes, prennent un seul pari: le sept. Personne n'a encore vu le cheval, ni son jockey. La croyance en sa victoire s'est répandue, quand quelques joueurs informés ont rappelé qu'il a gagné à Enghien, à Craon, une fois aux USA et deux fois en Grande-Bretagne. A tour de rôle, Philippe et Germain sont venus parier. Ils se sont présentés séparément aux guichets. A la fin de l'avant-dernière course, ils s'étaient mis d'accord ; Germain jouera le sept comme Philippe. Ils reviennent, leur vignette à la main, se placent à leur poste. Germain s'est détourné de la tribune. La course qui s'annonce, réputée dans l'Ouest, est celle du trot monté. De légères nacelles sont attelées, chacune, à un cheval. Le jockey est assis à l'arrière, d'où il contrôle, par les rênes, la vitesse de son véhicule. Chaque nacelle porte une couleur différente. La casaque du jockey est de la même couleur que celle de son esquif. Ces teintes diaprées éclaboussent la prairie verte et la piste sablée. Les roues tournent, en lançant des éclats de lumière. Le soleil resplendit sur l'alignement des minuscules charrettes, fait briller les casques blancs des jockeys. Les partants sont maintenant côte à côte. Le sept est au milieu de la ligne, son cheval remue la tête.
- Il est beau, dit Philippe. Ce soir, nous serons riches, nous mangerons au Grand Veneur.
- S'il gagne, tu seras riche, dit Germain. Moi, j'ai joué le trois.
- Menteur, le trois est un infâme canasson. Tu as joué le sept comme convenu.
- Tiens, répond Germain.
Il lui tend sa vignette ; elle porte le numéro trois. De nouveau, Germain s'est tourné vers la tribune. Philippe s'en va. La cohorte des chevaux s'étend sur la piste, les roues des calèches paraissent se frôler. Le trois est un cheval blanc qui demeure en queue de colonne. Son jockey le houspille, sans parvenir à l'enlever. Le sept caracole, largement en tête. La poussière ne tourbillonne plus ; elle est une longue nappe, les attelages semblent flotter sur elle. Au tournant, deux chevaux ont quitté le parcours ; ils entraînent leurs jockeys dans la prairie : le deux et le dix. Le sept accentue son avance, talonné par le onze. Au second tournant, les deux attelages roulent l'un près de l'autre. Puis le onze distancie le sept. Bientôt, il est dépassé par le quatre. Le sept a perdu son avance, il est parmi les traînards. Le trois amorce une remontée. Au dernier tournant, il se place en bonne position. A cause de sa couleur blanche qui plaît, le trois a été joué par beaucoup de ceux qui n'ont pas joué le sept. Il est encadré par le quatre et le huit. Puissamment, il se détache ; son jockey, debout, l'encourage. Il s'élance vers le but. Philippe est revenu près de Germain.
- Pourquoi as-tu joué un autre cheval ?
- Le trois est blanc, le sept est noir.

Germain suit des yeux Régine qui descend les gradins. Eddie, Daniel, Bohandre, Claudine, Annette rient de leur déconvenue. A l'écart, Philippe marche seul.

Louise est assise dans le salon près de l'entrée. Elle se réfugie là, à la fin de la matinée, lorsqu'elle a achevé ses premières tâches. Bien que sa tête soit penchée, elle maintient son buste droit. Elle tricote. Prendre les points, joindre la laine n'occupe pas sa pensée, sauf quand elle doit compter. Alors, pour un instant, elle quitte son rêve. Puis ses doigts recommencent leur jeu et, de nouveau, ses idées vagabondent. Le jardin d'en face recueille un rayon de soleil qu'il renvoie, jusqu'à midi, sur le tapis. Lorsqu'il fait beau, la pièce est jonchée d'un semis de lumière, de ronds d'or ; ils s'entrelacent aux figures du chef d'oeuvre de la Savonnerie - venu dekk k k lgl l'arrière grand-mère Désirée, à qui son mari l'avait offert - et rejaillissent jusque dans les glaces. Ce jour de Juin est si clair que, loin de la fenêtre, Louise peut tricoter. Quand elle lève les yeux, elle a, devant elle, la commode Louis XVI dont, à la mort de ses parents, André a hérité. Le mobilier est celui des deux familles : bonheur du jour, secrétaire, lampes, bibelots du côté Gromier, tapis, fauteuils, tableaux du côté Garantier. Le pastel qui orne le mur entre les deux fenêtres est un portrait d'une de ses grand-mères. Une scène de chasse représente un cerf que des chiens ont cerné : une peinture anglaise achetée par son grand-père. Des vases de Sèvres sont les ca-

deaux de mariage d'oncles par alliance morts depuis longtemps. Elle a voulu qu'après la guerre salon et salle à manger soient aménagés à son goût. Elle a vidé la maison de Brévigneux - une location - de ses propres possessions ; elle a puisé dans les greniers de l'Ormée. Enfin, elle a pu sortir les trésors qui s'entassaient dans un garde-meuble rempli après le décès de ses beaux-parents et la vente de leur maison à Bellance. L'argenterie est dans la salle à manger, ainsi que des armoires pleines de vaisselle. Mais elle préfère le salon où elle a mis ce qu'elle a de plus beau. Devra-t-elle vendre ? Depuis la fin de la guerre, André se refuse à payer pour l'Ormée. Il est pourtant gestionnaire de la somme que le père de Louise Félix Garantier lui a remis. Mais il veut garder les revenus pour Laurent et Germain. Il leur constitue lentement une petite fortune. André se venge de ce qu'il sait. Joséphа est morte sans parler - sauf à elle -. Mais auparavant, Louise avait avoué à son mari son imprudence : une conversation avec Robert Durand le résistant, à qui elle avait révélé que Jean Darmeuil, le gérant de la scierie de ses parents, travaillait pour les Allemands. A cause d'elle Darmeuil a été tué par la résistance. Se croyant menacée, sa mère a dénoncé ses deux journaliers, Mastin et Tête de pipe qui ont été fusillés par la police occupante. André n'a pas pardonné. Elle peut régner sur l'Ormée, il ne l'aidera pas. Elle a gagné. Elle a évincé sa mère - ses parents sont partis, dès la Libération, en Espagne, ils risquaient d'être arrêtés -. Mais lui, son ami et son adversaire, elle ne l'a pas vaincu. Entre elle et sa mère, l'enjeu fut l'Ormée. Dans la lutte, elle l'a emporté. Elle paie cher sa victoire, mais, jusqu'à sa mort, elle gardera désormais son bien. Encore faut-il qu'elle en trouve les moyens. Elle se souvient de la tendresse de son père. Jeune fille, elle avait su - Marthe et Lucienne en parlaient derrière les portes - ses visites aux bordels de Bellance. Ses parents étaient, l'un et l'autre, attirés par l'argent. Non pour l'accumuler, mais pour l'investir. Il se traduisait en puissance - les biens, le mobilier, les terres, le personnel domestique -. Il leur donnait pouvoir sur autrui : sur elle, ses enfants, le voisinage, les habitants du hameau de l'Ormée, des fermiers et des fermières de leur propre exploitation et des alentours, des artisans et commerçants de Brévigneux. D'où leur venait un tel appétit ? Ses grand-parents maternels étaient morts avant la guerre, sa grand-mère avant même celle de 14. Lui, le grand-père, un capitaine à la retraite, avait élevé ses fils et sa fille dans les bons principes. Les fils avaient disparu, sans plus donner de nouvelles, après que leur soeur les eut dépouillé de leur part de succession. Son grand-père Garantier ne s'était jamais consolé de la maladie et de la mort de sa femme, la belle Désirée. Sans doute son père avait-il voulu compenser son enfance prude et son adolescence obéissante à la fois par une vie libérée et une richesse qui ne dut rien à personne. Dans le pays, l'âpreté au gain de sa mère était si connue que ses fermiers l'appelaient Picsous. Transformée en servante par un père économe, rigoureux sur la morale, elle racontait souvent que, très tôt, elle s'était battue contre lui et contre ses frères. Elle avait manigancé son mariage pour se délivrer de sa famille ; elle avait séduit le fils Garantier. Louise souriait, en songeant à son père embobiné par cette tacticienne. L'Ormée était devenue son royaume, qu'elle rêva aussitôt d'agrandir. Louise avait vécu son enfance dans les parlotes d'argent, les démêlés sur les placements et, au fur et à mesure qu'avec la hausse des prix et la baisse des loyers de la terre les revenus diminuaient, dans l'angoisse du lendemain. Ses parents renonçaient aux réparations - les toits, les murs de refent, une

poutre branlante - ; ils remettaient à plus tard les travaux sur les fermes. On vivait au jour le jour, en comptant et en épargnant pour le nécessaire. Sans cesse revenait l'antienne : On sera obligé de vendre. La succession du capitaine - enrichie par sa fille de la part de ses frères - n'avait pas été suffisante pour colmater les brèches. Louise obtint d'André, en pleurant, qu'il fit changer la toiture, remonter les murs et procéder aux réfections les plus urgentes. En 38, le pire était passé. Elle était en trop non pour son père - il la cajolait -, mais pour sa mère qui, à sa naissance, fut malade. Dès qu'elle sut parler, elle posa des questions : Pourquoi n'embrasses-tu jamais papa ? , disait-elle, ou Pourquoi on est pauvre ?. Son père riait, mais sa mère grondait : On n'entre pas dans les conversations des grandes personnes. En grandissant, elle sut voir et entendre : le père absent qui revenait tout ragaillardi, la maison et les fermes qui croulaient. Sa mère lui en voulait de savoir. Louise se souvient de la chambre dite d'enfants au premier étage. Elle avait quatre ans. Marthe, le soir, la couchait, fermait la lumière. Elle gardait l'espoir que sa mère monterait. Pourtant, jamais, depuis sa petite enfance, elle n'était venue. Jamais elle ne vint. Louise ne renonça qu'à l'adolescence, lorsque l'ayant demandée, elle eut l'autorisation de lire avant de dormir. Sa vie, c'était le retour des saisons, les vaches dans les prés, les fleurs, les visites des Gromier et de Joséphа, les jeux avec les filles des fermières, Rose Morel et Clarisse Degendre. Puis ce fut sa jeunesse, Lucien se promenant avec elle. Ces événements et ces jours avaient fait de la maison et des terres son univers. Aimant Lucien, elle le repoussa, elle lui préféra l'Ormée. Il ne pouvait pas payer, il était pauvre. Il vécut à Bellance, il y est toujours. Elle l'a rarement revu. André Gromier avait de l'argent, il rebâtit les fermes, répara les toits et les murs. Lorsque, parfois, des échos lui parvenaient de sa présence avec quelques nymphes ramensines dans les endroits fréquentés - les auberges, les restaurants, le Marteuil - et qu'aussitôt elle s'en plaignait, il haussait les épaules. Rien n'était changé. Il vaquait à ses aventures avec l'insouciance d'un don juan de chef-lieu, plus assoiffé de plaisirs que de bon renom. Le faste de son dernier esclandre, le public nombreux auquel il était destiné ont montré son désir de faire connaître sa liaison, de l'étaler aux yeux de tous. Sa petite phrase de réponse : Je t'en parlerai. C'est trop tôt, offre une issue. Laquelle ? Elle ne s'est pas répétée ; elle n'a été suivie d'aucune autre. Le temps passe - presqu'un mois - , sans que rien dans ses gestes et ses actes ne fournisse d'indices sur sa décision. Il rentre rarement dormir avec elle. Elle se réveille à peine et lui se couche sans mot dire. De nouvelles factures s'accumulent : les taxes, l'entretien des terres. Si, dans six mois, elle n'a rien reçu, elle devra hypothéquer. Ensuite, comment rembourser ? La spirale des dettes se dessine, avec, au bout, la vente forcée. Les deux frères rentrent toujours pour déjeuner et dîner. Par tradition, elle prépare à manger. Elle ne manque pas - elle s'en félicite - de leur faire grief de sa fatigue. Néanmoins elle ne tolère pas leur absence. Pour avoir la paix - et aussi par souci d'économiser -, ils viennent chaque jour. Germain l'embrasse - un baiser sec de part et d'autre -.A Brévigneux, elle leur avait reproché d'être trop tendres. Ils nous lèchent, disait-elle à sa mère. Mais, s'ils oublient le salut matinal, elle éclate en reproches. Vous êtes impolis, çà vient de votre père, leur dit-elle. Comme chaque jour, matin et soir, le repas se déroule en silence. Mutuellement, ils se tendent le pain, mais la parole ne leur est pas coutumière. Louise se limite aux quelques phrases que, pendant leur enfance, elle leur débitait et aux-

quelles elle n'a pas renoncé. Mange proprement, Tu salis tes vêtements, Tu bois trop de vin, Tu te tiens mal. Elle les adresse à l'un et à l'autre, avec une préférence pour Germain le plus jeune. Comme la nourriture est bonne - meilleure qu'à Brévigneux, ici Louise ne peut plus épargner -, ils supportent ses remontrances. Aujourd'hui elle se tait. Soudain, elle lance à la cantonade :

- Comment s'appelle cette jeune fille qui, à la fête, était avec votre père ?

Germain répond :

- Régine Ferrières.
- Tu la connais ?
- Un peu.
- Qui est-ce ?
- Son père est propriétaire d'une exploitation aux environs de Bellance. Sa mère est morte. Elle achève son droit à Rasmes.

Pour justifier sa question, Louise murmure :

- Ca doit être une secrétaire de ton père. A la SNCF, ils embauchent beaucoup de jeunes.
- Non, ce n'est pas sa secrétaire, dit Laurent. Il l'a rencontrée à Mareilles, il y a deux ans, pendant les vacances. Il l'a revue récemment chez les Rugel.

Louise regarde Laurent avec reproche. Puis elle va chercher les fruits. Après le dessert, Germain retourne dans sa chambre et Laurent dans la sienne. Depuis que Germain est au premier étage, Laurent a déménagé ; il a quitté la chambre près de celle de ses parents et s'est établi dans la pièce, près du bureau de son père, que Germain avait occupée. Au commencement de l'après-midi, la chambre du premier étage, aux rideaux roses, devient lumineuse. Germain s'assied sur le lit. Le pas de son père ébranle les marches. D'habitude, il ne rentre pas à cette heure. Bientôt il entend celui de sa mère ; elle va le rejoindre. André s'apprête à se changer. Il a enlevé ses chaussures, il est en chaussettes. Lorsqu'il voit Louise, il fronce les sourcils. Sa ceinture est délacée, il est en manches de chemise, prêt à tirer son pantalon. Elle le fixe d'un air moqueur.

- En pleine journée... Tu as chaud. Mets des vêtements de saison.

Il interrompt son déshabillage.

- Je suis contente de te voir, dit-elle, à un moment où on peut te parler. Donne-moi les raison qui t'ont poussé au scandale. Après, on pourra discuter.

André se met en colère.

- Fous-moi la paix. Je suis pressé. Je prends dans une heure le train pour Paris.
- C'est trop tôt ?, dit Louise.
- Ou trop tard, comme tu veux.
- Pourquoi ? Mais pourquoi ?, dit Louise presque suppliante.

Il titube sur le plancher.

- Bon dieu, ne me tanne pas. Je tolère mal qu'on me force.

Germain a quitté la maison. Il remonte la rue aux Herbes. vers le centre, comme s'il fuyait les bords du fleuve. Il parvient sur la petite place, en haut de la rue ; elle porte le nom du vainqueur, le chef du mouvement. La traversant, il se souvient du symbole - dont Eddie et Daniel lui ont souvent rebattu les oreilles -. La politique l'attire encore, mais il est si plein de Régine que la joute électorale pour demain est devenue,

plus qu'événement proche, horizon. Il va vers la place du Connétable. La statue brille, l'épée tendue de Duguesclin semble défier le soleil. Les promeneurs se sont calfeutrés dans la fraîcheur de leur jardin, derrière ou au coeur des bâtiments, dans l'ombre de leur cour ou sont demeurés pour la sieste dans des chambres dont, depuis le matin, les volets sont fermés. Naguère, il y a si peu de temps, il courait avec Daniel dans le champ de ruines derrière l'université ; ils provoquaient les passants. Il souffrait de n'être pas avec l'absente, mais il riait encore ; les promenades lui faisaient oublier le temps qui s'écoulait à l'attendre. Si, parfois, elle venait, son visage revu suffisait à lui donner un peu de joie. L'attente, de nouveau, était un espoir. Les volets de la maison Pons sont à demi tirés. L'une des fenêtres est celle de la chambre de Biquet. Germain ramasse des petits cailloux et les lance. Biquet apparaît torse nu, se frottant les yeux.

- Je t'ai réveillé, dit Germain.
- Oui, répond Biquet en baillant.
- Philippe est là ?
- Il est parti à Vinsange avec Daniel. On est samedi. Il reviendra demain pour voter.
- Ils auraient pu me prévenir, je serais parti avec eux.
- Il n'a rien dit. il avait l'air contrarié, ça lui arrive souvent.
- Et toi ?, dit Germain.
- Je vais me baigner puisqu'il fait beau.
- Tout seul ?
- Viens avec moi si tu veux.

L'invite n'est guère appuyée.

- Non, répond Germain. Je ne peux pas. J'ai quelqu'un à voir.
- Alors salut.

Il referme les volets. Sur le fleuve, des vapeurs ondulent, montent dans l'air brûlant. L'ombre de la rue aux Herbes ne diminue guère la fournaise. A la porte, le loquet n'est pas mis. Germain doit sortir sa clé. Affalé sur son lit, il pleure. Il est à genoux, la tête enfouie dans la courtine qui recouvre les draps et les couvertures. Il est noyé dans son chagrin comme au fond d'un puits, tels ces chats à peine nés que les fermières y plongeaient ; elles les en retiraient, flasques, les jetaient au fumier. Il se soulève, se tourne vers la fenêtre. En face de lui, debout, Louise se tient raide, le fixe de son regard inexpressif, comme si elle se demandait pourquoi il s'est abattu, de quelle maladie il souffre. Germain a essuyé ses yeux, mais il a gardé cette figure pitoyable qu'il prenait à Brévigneux quand elle le battait. Il croulait dans le désespoir et elle en profitait pour lui dire les fautes qu'il devait éviter, les ordres auxquels il lui fallait se soumettre. Il est toujours trouillard et faible, se dit-elle. Ce n'est pas un homme...du moins pas encore.

- Une histoire de fille ?
- Oui.
- Mon petit, on a tous aimé à vingt ans.
- Personne ne m'aime, dit Germain. En tout cas pas vous.

Louise aime ses enfants à sa manière, elle est persuadée que c'est la bonne. L'idée qu'elle ne les aime pas ne l'a jamais effleurée. Pour elle, cela va de soi, on aime ses enfants, comme on est chrétien, français, droitier, patriote.

- J'ai tenu à vous élever sévèrement, Laurent et toi. J'ai été intransigeante, souvent sans pitié. Mais cela ne veut pas dire que je ne t'aime pas.
Germain s'est assis, le dos appuyé contre le lit.
- Vous ne venez jamais vers moi.
Elle se penche vers lui, l'embrasse.
- Tu es enfant, Germain. La vie ne permet pas les sensibleries. Il faut se battre.
- Contre qui ?
- Contre moi, contre les autres. La moindre faiblesse tue. Elle fait de nous des loques, elle nous arrache nos larmes, sans rien nous donner en échange. On est toujours coupable d'aimer.
- Non, dit Germain. Je veux aimer au delà de tout.
Louise se tait. Elle tapote nerveusement la table. Elle a aimé Lucien au delà de tout ; le moindre pli de sa bouche, un éclat de son regard était ses repères.
- Moi aussi, dit-elle, je suis au bout du rouleau. Incapable de pleurer comme toi, mais au bout quand même.
Elle avance dans un espace inconnu, elle tâte des doigts les aspérités auxquelles elle pourrait s'accrocher. Elle remonte lentement vers l'issue, mais elle ne sait pas encore où elle va.
- Ton père est avec cette fille. Avec celle-là, il fait un choix.
- Oui, dit Germain.
- Ecoute, Germain, il se moque de moi. Je suis sa femme et votre mère. Il me traite comme la servante du ménage, tout juste bonne à lui brosser ses tapis et à lui tricoter ses pulls. Devrais-je pleurer ? Je préfère me battre, lutter pour vous et pour moi.
- Pour nous ?, dit Germain. Il est trop tard. Il fallait se battre avec nous.
- Cette fille est sans doute une bonne personne, poursuit Louise sans relever la remarque.
- Je ne sais pas, dit Germain. Régine ne nous parle pas de sa vie.
- Que ton père veuille s'en aller, c'est son droit ; mais il doit au moins régler avec moi nos problèmes d'intérêts, me répondre quand je lui parle. Or il se refuse à toute discussion, il fait comme si rien n'avait changé. Il se débine. Moi, je veux que les choses soient nettes. Va voir cette Régine. Sois franc, dis-lui qui est André. Ne le noircis pas. Moi-même, tu le sais, malgré sa conduite, j'ai pour lui beaucoup plus que de l'affection. Il est, il aura été mon mari. Il est votre père. Il a réparé le toit de l'Ormée, les murs et les fermes. Il a été, pendant la guerre, un ami fidèle. Mais dis-lui qu'à cause d'elle, de lui, ma vie est intolérable, que je n'ai pas à subir tant d'avanies, de mécomptes. Dis-lui son mépris vis à vis de moi, son silence. Si elle a un peu de bonté ou de coeur, elle saura comment réagir.
- J'irai voir Régine dès ce soir, dit Germain. Mais il n'est pas sûr que je réussisse. Voudra-t-elle s'occuper de nos déboires familiaux ? Enfin, j'essaierai.
- Vas-y, dit Louise. Il suffit qu'il me parle et tout ira mieux. Elle seule peut l'influencer...puisqu'il l'aime, ajoute-t-elle.
Elle a posé ses mains sur les épaules de Germain.
- J'ai été trop dure avec toi et avec Laurent. Ta grand-mère n'était pas facile. Ton grand-père et l'oncle Edgar, eux, étaient tendres.

Il est sur les bord du fleuve. Des souffles d'air traversent la chaleur de la fin de l'après-midi. Le crépuscule est encore loin ; l'angélus de six heures sonne aux clochers. Le soir commence, et la fraîcheur. Le long du remblai, les peupliers se succèdent ; les moineaux y piaillent. Lentement, le silence s'établit. Tous les soirs, ces chants d'oiseaux s'apaisent, peu à peu disparaissent. Le roulement des autos sur le pont du Prince est à peine perceptible. Un rossignol chante ses premières notes, lentes, nouées. Un autre les reprend. Dans les flaques entre les bancs de sable, le brise soulève des vaguelettes où le ciel bouge. La lancinante voix - est-ce une voix? - glisse sur cette eau mouvante. Elle cesse, elle recommence. Derrière Germain, au delà d'un mur couronné d'une grille, le jardin de la maison Rugel dresse ses buissons, dessine ses plate-bandes. Les broussailles contre l'eau et, devant lui, la futaie sont trop hautes pour qu'il puisse distinguer au loin l'immense courbure du pont et les contreforts de l'église. Il est dans un tunnel de verdure. Les cailloux de la sente sinuent entre les ronciers. Le débouché du chemin lui offre, d'un coup, Saint Erme, la chapelle et l'arc brillant du pont. Un air vif court sur le fleuve élargi. La ligne rouge du crépuscule colore les ardoises de la flèche. Un croissant de lune se détache dans le ciel. Par dessus le muret, il voit Régine en face de lui. Elle est en tablier bleu. Un fer à la main, elle repasse. Il l'appelle et elle lève la tête.

- Deuxième porte dans le couloir, lui crie-t-elle.

Il s'est assis face à la table. Elle a repris le fer, peaufine les plis d'une robe.

- Je finis. Je la mets demain.

- Tu la portais quand tu es venu nous voir rue aux Herbes. Tu te rappelles ?

- Je la porte souvent.

Il lève les yeux vers elle.

- Régine, il ne s'agit pas de moi. Je viens de la part de quelqu'un.

Régine hausse le sourcil. Qui peut donc envoyer Germain ? Pas André qu'elle a vu le matin même, ni Eddie qu'elle a rencontré la veille, ni Philippe qui est à Vinsange. Alors qui ?

- Ma mère m'a demandé de te voir. Le scandale, lors de la fête, l'a mortifiée. Elle n'aime pas mon père, mais lui l'a aimée. Elle aurait voulu que les apparences soient respectées. Elle souffre, elle souffre vraiment. Elle voudrait seulement que tu l'encourages à s'expliquer, pour qu'elle puisse régler avec lui les intérêts qu'ils ont en commun. Jusqu'à maintenant, lorsqu'elle l'interroge, il ne répond pas. Il n'est pas méchant, mais il doit y avoir entre eux des zones d'ombre. Par l'attente qu'il lui impose, il la fait chanter. Va donc savoir pourquoi. Elle veut en sortir et, ajoutons entre nous, protéger l'Ormée, sa maison, celle de ses parents, la seule chose au monde à laquelle elle tient.

Régine a reposé le fer sur la table. Elle a replié le molleton, placé la robe sur un dos de chaise, les plis étalés. Puis elle vient près de Germain, s'assied. Il la fixe, un peu rouge, désorienté, comme un gamin à qui une dame ferait un sourire. Elle le prend dans ses bras.

- J'étais bête. Oublie tout.

Germain dit :

- Il faut que je rentre.

- Non, répond Régine. Simone, ma logeuse, est absente ; personne ne vient. Tu dînes avec moi.

A sept heures, les bureaux de vote sont ouverts. Il fait beau ; le soleil, cette année, salue, d'une date à l'autre, les événements de la ville. Depuis la veille, les comités électoraux se sont établis dans la mairie, à la salle des fêtes et dans les écoles. Les bureaux sont vides. Derrière la longue table où trône l'urne, les assesseurs sont rangés, assis, bavardant entre eux. A la mairie, les tentures rouges qui pendent dans le hall n'ont pas été enlevées. Au milieu de l'espace que traversent, chaque jour, les administrés, les isoloirs ressemblent à des tentes d'Indiens posées là pendant la nuit pour des jeux d'enfants. A la salle des fêtes, l'estrade où le chef du mouvement était monté est devenue le lieu du vote. De la cathédrale à Saint Erme, les cloches appellent à la messe. Pour les Ramensins, ce jour chômé, un dimanche, est plus important que l'élection de leurs députés. De petits groupes se dirigent vers les églises. En sortant, ils iront voter. Le mouvement s'est dépensé. Depuis plusieurs mois, il a multiplié les meetings ; il a fait venir le chef prestigieux, il a participé, drapeaux déployés, à toutes les festivités. Les communistes n'ont pas été moins vigilants. Redoutant les grands rassemblements - qui, parfois, remplissent mal les salles -, ils ont fait pulluler dans les entreprises les réunions, celles de sections dans les quartiers. Au long des mois, ils ont placardé sur tous les murs des affiches. Enfin, ils se sont montrés, à Rasmes et dans les villages alentour, aux fêtes, aux bals, aux foires et aux marchés. Les radicaux, les socialistes, les partis de droite et de gauche ont distribué des tracts qui annonçaient leur programme. Les listes ne s'opposent pas. Figurent sur chaque bulletin des noms de candidats appartenant à des partis différents. Il s'agit,

par la technique des apparentements, de faire échec aux progrès du mouvement. Le chef ne doit pas être plébiscité - sauf par ses propres partisans -. Plus encore, doit être évitée, à la prochaine assemblée, une majorité électorale composée de ses amis ou de militants proches de lui. La seule liste qui se soit refusée aux alliances est la sienne. La sortie des messes précipite vers les urnes des Ramensins et des Ramensines. Ensuite ils iront à la pâtisserie de la rue de la Gare acheter le gâteau dominical. Ils défilent en petites cohortes, sans se presser. Etienne fait partie d'un comité d'électeur. Il surveille le renouvellement des bulletins, il vérifie sur les listes l'identité des votants. A midi, il sera remplacé. Il reviendra dans la soirée pour le dépouillement. René a choisi un autre bureau. L'hostilité d'Etienne vis à vis de Philippe a mis en cause leur camaraderie. Il continue à participer aux tâches du parti. Il fuit avec Etienne les contacts trop fréquents. Odette est dans une école, à l'Est de Rasmes, en bordure des faubourgs. Elle avait espéré y faire venir René. Etienne s'y est opposé. Il fallait, disait-il, au moins un responsable du parti dans chaque bureau de vote. A la faveur de cette décision, Philippe s'est retrouvé, dans un quartier de la ville, président d'un comité. Il est assis derrière l'urne. A chaque fois qu'un électeur se présente, il se lève pour ouvrir la fente. Louise est allée voter dans un bureau près de la gare - pour la liste du mouvement -. Elle est rentrée aussitôt chez elle. Paul et Anne-Marie iront voter vers midi, en faisant leurs courses. Eux aussi veulent contribuer à élire les candidats du mouvement. Ils emmèneront Pupp et Stany. Auparavant, dans l'église qui surmonte la maison des Pons, ils assisteront à la messe. A Saint Erme, Germain s'est réveillé dans les bras de Régine. La fenêtre est entrouverte. Par les persiennes, la lumière du soleil se répand dans la pièce. La veille, Régine a dit qu'au matin quelqu'un viendrait. Avant que quiconque arrive, il faut qu'il se prépare et s'en aille. A la mairie, Eddie est sur l'estrade, tandis qu'à l'entrée Daniel surveille les bulletins de vote. Ils sont séparés par l'étendue du hall. Germain entre, serre la main de Daniel, prend quelques bulletins, s'enferme dans l'isoloir. Puis il se dirige vers l'urne. Eddie le fait voter. Ils sont dans un bistrot sur la place de la Cathédrale. En sortant de la messe, les Ramensins ne vont pas au café. La salle est déserte. Eddie lui tient les mains, les serre dans les siennes.

- Ca parait impossible, dit-il.
- Philippe avait raison, dit Germain.
- Tu renonces au voyage ?
- Non, j'irai au Maroc avec toi. Je ne l'ai pas encore dit à Régine. Je n'en ai pas eu le temps, ajoute-t-il en riant. Elle viendra me rejoindre. En ville, le second scandale va faire encore plus d'effet que le premier. Autant s'éloigner. Elle a son mémoire à finir. Ensuite, elle peut, grâce à nous, trouver du travail là-bas.
- On aura la bonne vie, dit Eddie.
- Oui, dit Germain. Hors de Rasmes, elle vivra avec moi.
- Il nous faut régler la question d'argent, dit Eddie. Nous n'avons, ni l'un ni l'autre, d'économies.
- Je t'aiderai, dit Germain. Ma mère est de mon côté. C'est elle qui m'a envoyé vers Régine.

Lorsqu'Eddie revient à la mairie, la hall est rempli d'électeurs. Une file s'étend de la porte jusqu'à l'urne. Les mères poussent leurs enfants qui s'accrochent. Les pères se

tiennent derrière elles, leur enveloppe à la main. Appuyée sur une canne, mademoiselle Stéphanie fait son entrée. Chacun sait pour qui elle votera. Son pétainisme exacerbé s'est transformé, après la Libération, en un amour quasi personnel pour le chef, ses mains, ses lunettes. Elle découpe dans les gazettes des articles sur sa vie. Quand il va à Paris, il loge dans un petit hôtel. Cet homme déteste les grandeurs, il n'est pas comme tous ces politicards qui s'enrichissent au pouvoir., répète-t-elle à sa voisine de palier. Lorsqu'il part en voyage, elle tremble. On va me le tuer, sanglote-t-elle. Le notaire côtoie l'ouvrier, le communiste est près du militant du mouvement. Les jeunes de plus de vingt et un ans votent pour les candidats du chef - sauf ceux qui, depuis longtemps, ont fait allégeance au parti -. Quelques personnes d'âge mûr choisissent les candidats qui affichent leurs convictions religieuses. Elles ont été conseillées par leur curé ; les indications données au prône leur permettent d'exclure les communistes et les radicaux ou socialistes qui sont soupçonnés d'être franc-maçons. Un groupe de religieuses a été autorisé à sortir de son couvent. Allons, mes soeurs, pas de bousculade, leur crie la mère supérieure qui les guide. André a fait en voiture les trois kilomètres qui le séparent de Régine. Lorsqu'il entre dans la chambre, sur la table sont posées deux tasses. A cette heure tardive, le lit est défait. Du linge parsème le plancher. Des mégots refroidissent dans le cendrier - ni lui, ni Régine ne fument -. Les deux pièces sont désertes, mais il entend du bruit dans la cuisine. Régine ne s'est pas jetée vers lui, comme elle le faisait souvent, du temps - si proche - où ils étaient entre eux. Quand elle entre, il dit seulement :

- Qui est-ce ?

Elle répond aussitôt :

- Depuis hier, je suis avec Germain.

André rassemble ce qui est à lui.

- Je téléphonerai à Simone, dit-il, pour qu'elle te garde. Tu es mieux chez elle que partout ailleurs.

- Je veux bien, dit Régine. Je craignais de devoir partir.

Il a entouré d'un journal les objets, les vêtements qu'il a recueillis. Il met le paquet sous son bras.

- André, dit Régine, j'aime Germain mais je t'aime aussi.

Dans les bureaux de vote, la chaleur de midi endort. Ceux qui assurent la permanence se sont accoudés à leur siège. A la mairie, Eddie et Daniel mangent des sandwichs.

- Et Philippe ?, murmure Daniel.

Eddie répond vivement :

- A brève échéance, Philippe était condamné, au moins pour ce qu'il désire. Il souffrira. De toute manière, tôt ou tard, il aurait souffert. Il faudra qu'il renonce.

Aucun d'eux ne prononce le nom d'André ; il est trop vieux.

- Tu pars quand même avec Germain, dit Daniel.

- Oui, répond Eddie. Il nous reste à trouver l'argent.

- Tu en trouveras, dit Daniel.

Quand Germain est revenu rue aux Herbes, il est monté dans la chambre de Laurent. Aussitôt, avant même qu'il ne parle, son frère l'a pris par les épaules.

- Tu viens de Saint Erme, lui a-t-il dit.

- Je voulais te le dire. Tu m'as aide.

- Si peu, lui a répondu Laurent.
- Désirée est morte, moi je suis vivant.
- Sois heureux aussi longtemps que possible....Je te le souhaite, après nos malheurs.
- Ils sont finis. Pour toi aussi.
- Sans Paulette ?, dit Laurent.
- Tant que tu la vois, rien n'est perdu.
- Tu me redonnes courage, dit Laurent. Cet été, je vais à l'Ormée. Elle sera là.
Autour de la table, ils rient sans se parler.
- Mais qu'est-ce que vous avez ?, murmure Louise.
- Il y a que je suis amoureux, dit Germain.
Il se verse un verre de vin.
- Un amoureux aimé ?, dit Louise.
- Oui, répond-il.
Elle apporte le dessert.
- Va chercher du champagne à la cave, dit-elle à Laurent. Arrosons les amours de ton frère.
Daniel est allé voir Philippe à son bureau de vote. Sa brouille avec Germain, est définitive, a dit Philippe. La présence de Régine ne leur permet plus de s'entendre. Le dénouement - qu'il avait toujours cru possible - libère Germain de leur amitié. Au volant de sa voiture, André tourne dans la ville. Il passe devant les bureaux de vote, sans s'arrêter. Devant la mairie, Eddie est debout sur le perron. André range son auto au bord de la grille. Ses relations avec Eddie son amicales ; il est le fils de Paul.
- Salut, lui crie-t-il.
Eddie descend les marches.
- Que devient ton père ? Je ne l'ai pas vu depuis le bal. Et ta mère ? Et les enfants ?
- On va bien, répond-il. Je prépare mon voyage au Maroc.
- Tu t'en vas ?
- Je pars avec Germain. Nous pensons vivre là-bas.
- Une bonne idée, dit André. Germain ne m'en a pas parlé. Mais qu'allez-vous y faire ?
- Un de mes amis qui y habite nous a obtenu du travail pour Octobre.
- Vous avez raison. Il y a tant de jeunes qui ne foutent rien.
- Ce n'est pas encore fait, dit Eddie. On cherche l'argent, pour le voyage et pour les frais.
- Je n'oserais, dit André, proposer à Germain de financer votre expédition. Il est fier. Mais j'en irai un mot à sa mère. Si elle accepte, par elle je te ferai parvenir les fonds. Tu sais que je suis riche, ajoute-t-il en souriant.
L'argent est la condition de leur départ.
- Merci, André, murmure Eddie.
Des villages voisins les paysans sont venus. La participation électorale aura été forte. Les leaders du mouvement - en particulier Duvernet - ne savent s'ils doivent s'en féliciter. Jusqu'à la proclamation des résultats, ils ignoreront s'il s'agit d'une victoire pour le chef, ou si, au contraire, les Ramensins, la banlieue, la campagne ont voté en masse contre lui. Sur le soir, aux agitations du matin, aux périgrinations vers les églises, aux attentes à la pâtisserie succèdent les promenades. Des couples avec en-

fants se dirigent vers le boulevard. Dans les cafés, quelques jeunes font marcher les billards électriques. Louise est au salon. Sitôt entré, André la voit par la porte demeurée ouverte sur le couloir. Avant de pénétrer dans la pièce, il dit :
- Excuse-moi, Louise, pour hier. J'étais d'une humeur odieuse. Je n'ai pas été très aimable.
- Aucune importance, répond Louise.
- Je suis allé à Paris. J'ai vu le chef. Il est pessimiste.
- Il ne pense pas réussir ?
- Non, pas cette fois. On dirait qu'il y croit de moins en moins.
- Drôle d'homme, murmure Louise.
- Puisque tu le veux, on va régler nos problèmes.
- Je voulais qu'on discute.
- Tu es avertie pour Germain ?
- Oui, dit Louise. Cela ne me parait pas convenable.
- Moi je propose qu'il s'en aille.
- Moi aussi, dit Louise. Mais comment ?
- Il part au Maroc, avec Eddie, en Octobre, répond André. Sans elle, ajoute-t-il à mi-voix. Ils n'ont pas d'argent, ni pour le voyage, ni pour s'installer.
- Comment le sais-tu ?
- Je viens de rencontrer Eddie.
- Tu lui as offert de l'argent . Je le lui verserai.
- Voilà.
- Tu savais que j'avais envoyé Germain ?
- Envoyé où ?
- A Régine.
Elle est forte, songe André; elle m'a eu et elle me le dit.
- Non, je ne le savais pas. J'ai pensé que Germain refuserait tout offre de ma part. Que je pouvais compter sur toi.
- Pas faux, murmure Louise.
- Je paierai pour Germain, par ton intermédiaire. Il partira, seul. Plus précisément, il partira avec Eddie. Que reste-t-il à régler ?
- L'Ormée, répond Louise en le regardant franchement.
- Avant de mourir, Joséphа m'a dit : Garde-la lui. C'est sa vie, et je lui ai répondu :
Jamais, moi vivant elle ne la perdra. Je t'en ai voulu de ton imprudence - mais tu me l'avais avouée -. Je te donnerai la somme que ton père m'avait remise et que j'ai fait fructifier. Je l'augmenterai de ma part personnelle, un portefeuille de valeurs.
A son insu, le sort de Germain est scellé. A huit heures, quelques militants du mouvement, Annette, Eddie, ses parents, Daniel et Claudine se réunissent dans la maison des Rugel. La radio donne les premiers résultats. Les chiffres se précisent. Des circonscriptions ont voté pour le mouvement, mais elles sont en petit nombre. Dans la plupart, les apparentements ont joué. Les candidats de plusieurs partis ont été élus. Les chiffres de Rasmes et des alentours sont proclamés. Duvernet est élu ainsi que le candidat communiste. La majorité revient aux partis de droite ; radicaux et socialistes sont éliminés. Sur une feuille, Paul fait le décompte des sièges. Plus tard, dans la

nuit, les résultats s'affinent. Le mouvement n'est pas défait, il n'a pas remporté la victoire. Il ne sera pas majoritaire à l'Assemblée.
- La politique des partis continuera, dit Daniel.
- L'affaire d'Indochine va traîner, ajoute Eddie.
Ils sont déçus ; ils se sont battus, jour et nuit, pour triompher.
- Ni vainqueur, ni vaincu et un grand espoir qui s'en va, dit Paul.
- Un jour, on aura notre revanche, murmure Eddie.
- Ca dépend de lui, répond Daniel. Il va peut-être se retirer.
Depuis longtemps, Pupp et Stany dorment.
- Tu te souviens du bal ?, dit Eddie à Claudine.
- Ce n'est pas si vieux, répond-elle.
- Cet été, dit Annette, on ira à la mer. Il faut se prendre du bon temps. Les élections sont finies.

Les sirènes trouent de leur hululement le calme de l'aurore ; elles annoncent dans les usines la reprise du travail. Dans le chenal, un pêcheur isolé a accroché sa barque. En ville, ce lendemain d'élections donne de l'ouvrage aux équipes de nettoyage. Elles décollent les affiches, ramassent les tracts éparpillés dans les rues et sur le sol des bureaux de vote. Elles emmènent dans des camionnettes les bulletins inutilisés qui seront brûlés. Près de la gare, autour du monument aux morts, on balaye. La cérémonie du 18 Juin est prévue à onze heures. La pierre a été lavée. Les grilles sont ouvertes. Du sable a été étendu au bas du socle. L'année précédente de Lattre a commandé une prise d'armes. On l'a vu défiler, balançant sa canne, présentant à l'assistance regroupée sur un côté du boulevard la face droite de son visage, celle qui n'a

pas de cicatrice. Cette année, la troupe n'est pas convoquée. Il n'y aura pas de héros de la guerre ou de la résistance. Victorieux ou vaincu, le chef a exigé la discrétion. De vieilles dames se rendent à la messe. Elles filent le long des trottoirs, comme des veuves, portant leur gros missel noir. Les ménagères commencent leurs emplettes. Les jeunes, les étudiants en vacances ou les enfants qui désertent l'école iront au bord du fleuve, pour se baigner. Il y aura des courses à la nage, des cavalcades sur les bancs de sable. On évitera le chenal ; il est dangereux. Les couples dormiront sur les cailloux de la berge, en attendant que les feux de l'après-midi, après avoir doré leur corps, les attirent vers la baignade. Dans une chapelle de l'abside, au fond de la cathédrale, Bohandre prie. Il a mis la tête dans ses mains. Il ne sait pas qui inspire sa prière. Il veut que monte en ceux qui souffrent un peu de cette paix qu'il ressent. Les résistants arrivent l'un après l'autre au pied du monument. Simone Macel est là, au premier rang ; elle représente son mari. Paul Rugel est en uniforme. La tête baissée, Odette s'approche des grilles, suivie de René. Elle regarde la stèle ; les noms de ses amis ont été gravés dans la pierre. Etienne est, lui aussi, en tenue. Aucun insigne n'indique son appartenance au parti. Il lit la liste sur le monument, pour lui-même. Lorsqu'André Gromier, vêtu de gris, sans décorations, apparaît, ses compagnons de la résistance viennent vers lui. Simone Macel lui dit à l'oreille :

- Régine m'a dit que tu cherchais à me téléphoner. Ce n'est pas la peine.

Il salue Etienne, se place près de Paul. Etienne est entre Germain et Philippe. Paulette, en robe noire, est venue de Brévigneux. Laurent l'accueille. Ils demeurent l'un près de l'autre, fixent la stèle. La famille de Mastin, la mère et le fils, un oncle et une tante de Tête de pipe - qui n'avait pas de famille - s'avancent. On les oblige à être devant. Des résistants apportent la gerbe. Elle est barrée d'une inscription : A nos morts" Il n'y aura pas de sonnerie, ni de roulement de tambour, seulement un appel des noms. On attend les retardataires : les nouveaux députés, Duvernet et l'élu communiste. Dans les arbres du boulevard, les oiseaux volètent. Les voitures, les promeneurs font un détour. Une auto se range contre un arbre ; deux hommes en descendent.

- La cérémonie peut commencer, dit Etienne à André.

Duvernet crie à André :

- Commandant Gromier, faites l'appel des morts.

André sort de sa poche une liste. L'un après l'autre, les noms des disparus montent dans le silence, et la mémoire de ce qu'ils furent. Des noms sont oubliés ; certains font venir les larmes.

- Edmond Mastin.
- Mort pour la patrie.

Germain se souvient de Mastin lui caressant les cheveux. J'ai un fils de ton âge. Si je ne reviens pas, va le voir. Le fils a aujourd'hui vingt-deux ans comme lui.

- Amédée Minssion, dit Tête de pipe.
- Mort pour la patrie.

Tête de pipe était avec Mastin, le jour où ils échappèrent provisoirement à l'arrestation. Il lui avait donné une pipe sculptée, une tête de silène, que Germain a conservée ; elle est sur l'une des étagères de sa chambre. Bûcherons, Mastin et Tête de pipe travaillaient pour ses grand-parents ; ils les ont fait arrêter. La liste continue.

- Georges Macel.
- Mort pour la patrie.
Simone s'est recroquevillée. Elle est près d'André. Il cesse de lire ; d'un bras il la soutient. Ils ne sont pas nombreux les résistants de Rasmes : une poignée ; quelques jeunes, ou des militaires, ou des femmes infirmières, employées, enseignantes. La ville avait accueilli les Allemands, elle les avait adoptés. La figure du maréchal cautionnait les abdications journalières. On redoutait les bombardements. On proférait des imprécations contre les aviateurs alliés qui pilonnèrent la gare et le centre. Les morts furent enterrés solennellement. Ceux de la résistance veulent être seuls à se souvenir de leurs morts à eux.
- Robert Durand.
- Mort pour la patrie.
Les Allemands l'ont pris en pleine rue, alors qu'il se rendait à la poste, pour envoyer une lettre à sa mère. Il avait été dénoncé, on ne sut jamais par qui ; son signalement était aux mains de la police ; depuis plusieurs jours, il était filé. Ceux qui sont autour de Philippe ne savent pas qu'il l'aimait. Robert livrait les renseignements qu'il lui transmettait, non la petite histoire de sa vie. Philippe a connu auparavant l'amour sans risque avec Pascale, la fille de la mère Morel. Depuis son amour avec Robert, il a négligé les filles. Après sa mort, il ne s'est pas tourné vers des hommes de l'âge de Robert, plutôt vers des jeunes à peine sortis de l'adolescence. Chaque année, il revient au monument. André achève la liste. Il prononce à part le nom de Vendel. Madame Vendel et ses fils se sont mêlés à l'assistance. La foule n'a pas répondu. On songe à lui. Un silence suit l'appel aux morts. Puis les porteurs de la gerbe - deux résistants employés des postes - déposent les fleurs au bas de la pierre. On lit les noms gravés sur la paroi ; quelques-uns à côté de ceux de la guerre de 14 - une longue liste - et de celle de 40 - une liste plus courte -. La foule s'en va. René, Etienne, Odette sont ensemble ; ils ont pris avec eux André et Simone ainsi que Paulette. On évoque des souvenirs en commun, les bons, les moins bons. Etienne dit à André :
- Tu te souviens de l'affaire Darmeuil ?
- Je n'ai été concerné que de loin. Tu menais l'enquête. J'ai su qu'il y avait eu une part d'erreur.
- Inévitable, dit Etienne. On nous dénonçait des bonshommes sur lesquels nous avions peu de renseignements. Quand on pouvait les attraper, on les interrogeait. Je me suis chargé de Jean Darmeuil. Il est venu se livrer à nous. Il était accusé de vendre le bois de sa scierie aux Allemands. Nous avions des preuves : des factures, des bons de commande. Darmeuil a affirmé que son bois était vendu à des grossistes français. Nos pièces montraient le contraire. Il y avait une filière - montée par le général Kranz qui commandait la place de Bellance - avec des complicités à Brévigneux même. Les noms des grossistes servaient pour couvrir la destination de la marchandise. Darmeuil a été imprudent, peut-être n'était-il pas coupable. Je l'ai quand même exécuté. Il fallait un exemple. Le trafic s'est arrêté.
- Mes beaux-parents étaient dans le coup, dit André. La scierie leur appartenait. Après la guerre, elle a été confisquée.
Philippe sait l'histoire de Darmeuil, non ses tenants et aboutissants. Les jeunes de Brévigneux ont toujours reproché à Etienne de l'avoir abattu. Il n'était pas collabo. Il ga-

gnait de l'argent grâce aux Garantier qui, eux, fournissaient les planches aux Allemands.
- Qui a dénoncé Darmeuil ? , demande Philippe.
- Robert, Robert Durand, répond Etienne.
L'affaire est vieille, il n'y a plus rien à cacher.
- Robert ?, dit Philippe.
Il ajoute :
- Robert était incapable de dénoncer qui que ce soit.
- Tu le connaissais ?, dit Etienne.
- Oui, dit Philippe.
- Robert a fait son travail. Il avait ses entrées dans les familles de Brévigneux. Depuis longtemps, nous suivions la piste. Ce bois vendu à l'occupant nous intriguait. D'où venait-il ? Robert a appris par hasard sa provenance, à un dîner, en parlant avec sa voisine.
- Quelle voisine ?, dit Philippe.
- Il m'a décrit une personne de trente, trente-cinq ans. Elle était apparentée à des notables du coin. Elle avait repéré la combine. Elle n'a nommé que Darmeuil.
André se tait, Philippe aussi.
- Robert n'était pas un salaud, dit Etienne. Il était impossible de laisser faire. Les planches partaient par camions entiers sur les fronts, pour étayer les blockhaus.
Le groupe se disperse. Etienne et Philippe demeurent face à face. Philippe a baissé la tête.
- Tu ne peux pas le condamner, dit Etienne.
- Jean Darmeuil avait une femme et un fils, un gosse de trois ans. Il est mort pour rien. A cause de la méchanceté d'une idiote que Robert a crue.
- A l'époque, on ne travaillait pas dans la dentelle, rappelle-toi. Robert était mon ami.
- J'étais le sien aussi, dit Philippe.
Il se met à pleurer. Etienne se souvient de ses causeries avec Robert, dans les rudes soirées d'hiver. L'autre lui avait avoué ses moeurs. Etienne ne jurait que par Solange - dont la résistance le séparait -. Chacun ses goûts. Ce n'était pas les siens. Puis, Robert mort, il avait oublié le récit - un peu triste - de ses amours. Philippe s'est appuyé à un arbre.
- Mon pauvre petit, dit Etienne qui vient vers lui les mains tendues, oublie, oublie. Garde de Robert le souvenir qu'il t'avait donné. Que de vies il a sauvé....Et il a perdu la sienne. Ne crois pas que sa mémoire puisse être salie par le boulot moche qu'on faisait. La guerre a eu sa vérole, il ne l'a pas attrapée. Il n'était pas un dénonciateur professionnel, comme il y en eut tant, des deux côtés, avant et après;
Il ajoute, d'une voix changée :
- Aime-le encore.
Les baigneurs envahissent les rives. Sur chaque berge, ils étendent leur serviette. Avec le début de la sécheresse, le courant s'est transformé en ruisselets qui serpentent entre les bancs de sable. A midi, sous le soleil, les rives sont couvertes de jeunes et d'enfants. Ils s'allongent dans l'eau tiédie par la chaleur. Vers le pont du Prince, le chenal commence. Une rivière coule sous le lit du fleuve. Lorsqu'elle ressort, elle forme un volume d'eau à forte pression qui s'enfouit de nouveau vers l'Est

dans des trous. Elle se divise en plusieurs branches qui réapparaissent en amont. En plein été, dans le chenal, ce torrent dévale. Il s'est encaissé entre deux îles qu'il a fait émerger en creusant sa fosse. Des pêcheurs s'y aventurent, en amarrant auparavant leur barque à une chaîne accrochée à un arbre de la berge ou à un piquet planté à l'entrée. De petits drapeaux jalonnent son parcours. A son ouverture, une pancarte porte la mention : "Danger". Venus de Saint Erme, Germain et Régine ont établi leur campement sur la rive droite, au pied de la maison des Rugel. Ils se sont couchés, chacun sur sa propre serviette. Le nez collé à l'étoffe, ils sommeillent. Au bas de la maison des Pons, Eddie et Annette se sont assis sur les cailloux, en s'accotant au remblai qui, au dessus d'eux, borde le quai. Ils lisent. Parfois, l'un d'eux murmure :
- Si on allait se baigner...
Plus loin, au delà du pont de chemin de fer, Daniel et Claudine ont élu résidence devant les buissons qui, à la hauteur de la rue aux Herbes, vont du bord de la chaussée jusqu'au fleuve. Ils ont emporté un jeu de dames et se sont engagés dans une série de parties. Les passants entendent les cris de Claudine, quand Daniel - qui joue mal - se trompe. Bohandre s'est installé sous une arche du pont du Prtince. Derrière lui s'élève le clocher de la cathédrale, devant lui la flèche de l'église qui domine la maison des Pons. Sa piété ne le détourne pas de ce qu'il voit. Des baigneurs s'éclaboussent. Quand un enfant s'étale dans l'eau, il rit. Les promenades de Daniel et de Germain ne se sont pas renouvelées. Depuis Avril, Eddie et Philippe ne s'affrontent plus dans des tournois de pêche à Vinsange. Laurent - qui ne vient pas à la baignade - ne rencontre plus, comme c'était le cas si souvent, Eddie et Philippe. La nuit entre amis a été l'apogée d'une communauté qui, ensuite, est allée vers son déclin. Germain les avait, une dernière fois - mais le savaient-ils ? - réunis. Déjà, les uns se soudaient, tandis que les autres se séparaient. Depuis l'enterrement de Vendel, Germain et Philippe s'évitaient. Puis, au courses du 15 Juin - il y a trois jours - , ils se sont brouillés. Avant le départ au Maroc, Eddie et Annette vivent le temps de leur amour. A la découverte d'eux-mêmes, Daniel et Claudine sont un nouveau couple. Enfin, Germain avec Régine est devenu un autre homme. Les lieux où l'on se retrouvait, à telle heure de la soirée ou de la nuit, les chambres où l'un des amis surgissait - chez Eddie, chez Daniel ou dans la maison de la rue aux Herbes - ont cessé d'être des espaces privilégiés. A la porte de la maison Gromier le loquet n'est plus mis. Qui oserait aujourd'hui se présenter sans s'être annoncé chez Daniel ? Qui se risquerait - sauf Eddie - à venir voir Annette ? Il n'y a plus certitude de trouver ceux ou celles qu'on recherche. La chambre de Germain près du bureau de son père, puis celle aux rideaux roses ne sont plus ces cénacles où, inopinément, le groupe pouvait se refaire. Quand Philippe et Etienne se quittent, la matinée est à sa fin. Au pied du monument aux morts la gerbe brille, avant que, sous la chaleur, elle ne commence à se faner. De chaque côté du boulevard, les autos ont repris leur va-et-vient. Les passants traversent de nouveau le terre-plein. A la terrasse du Grand Veneur, devant la gare, des consommateurs, à l'ombre de parasols, boivent l'apéritif. Des jeunes filles en robe courte, les épaules dénudées, défilent sur le trottoir ; elles rejoignent le fleuve, pour se baigner. Philippe court, plutôt qu'il ne marche, vers la rue aux Herbes. Les parois du boulevard lui semblent filer à toute vitesse derrière lui. Il descend la rue de la Gare, traverse la place du Connétable, puis celle qui porte le nom du chef. Il arrive

devant la porte de la maison des Gromier. Il sonne. Louise vient lui ouvrir. Elle le voit pâle, le visage boursouflé, hirsute.
- Qu'est-ce que tu as ?
- Rien. Germain est là ?
- Il est sorti depuis ce matin. Entre cinq minutes. Tu te reposeras.
- Je peux monter ?
- Bien sûr. Va dans sa chambre.
Il a gravi, en galopant, l'escalier. La fenêtre est ouverte. Les rideaux roses se balancent. Des livres sont posés sur la table. Une veste est pendue à un cintre, lui-même suspendu à un clou. Il dégringole l'escalier, passe devant Louise interloquée, fonce dans la rue. Il la remonte, retraverse la place qui porte le nom du chef, puis celle du Connétable. Il n'écoute pas les klaxons ; il se rue sur la chaussée, se jette entre les voitures. La rue Francollier s'étend comme une mer à franchir, avec ses vagues d'autos et, sur les trottoirs, ses passants pressés. Il atteint la place d'armes, tourne sur le boulevard, entre dans le quartier où s'élève la maison des Auxel. Il la reconnaît aux motifs de faïence qui surmontent :le linteau de la porte ; des fougères comme celles de Vinsange. Il carillonne. La porte s'ouvre. Madame Auxel le fixe. Au fond du couloir se profile la lourde masse du commandant. Il crie:
- C'est une manière de sonner ?
- Je viens voir Daniel, dit Philippe qui halète.
- Si vous êtes son camarade, bravo. Il les choisit à sa ressemblance, des morveux, des dépenaillés.
Madame Auxel dit :
- Il revient ce soir. Venez à six heures. Il vous attendra.
Elle referme doucement la porte. Il repart, oblique vers l'Ouest jusqu'à la maison des Gordes. Il y a un heurtoir sur la porte. Il frappe. Roger lui ouvre.
- Toi Philippe...Tu viens voir Annette. Elle est sortie. Entre donc. Lucienne sera contente.
- Non, répond Philippe, je n'ai pas le temps.
Roger repousse le vantail. Philippe se courbe, la tête pliée sur les épaules. Il parvient sur le quai, en suivant une ruelle fleurie qui débouche en plein soleil. Il se cache les yeux. A l'ombre de sa main, il remonte le trottoir. Le jardin des Rugel est vide. La porte est ouverte. Lui revient en mémoire le bal qu'Eddie avait donné pour Régine ; ils étaient là, Germain,, Annette, Claudine,, Daniel, les copains de la Faculté.
- Tiens, Philippe...Déjeune avec nous. On est seuls, Anne-Marie et moi. Tu nous tiendras compagnie.
- Non, Paul, merci. Je retourne à la maison. J'étais devant chez vous, je suis entré pour dire bonjour.
- Comme tu veux, dit Paul.
Philippe est chez lui.
- Alors, lui dit son père, on t'attendait pour se mettre à table. Biquet est au fleuve.
Il lève les yeux vers lui.
- Ce con d'Etienne t'a encore foutu en l'air. Je l'ai vu qui te parlait, tout à l'heure. Il démoralise les jeunes. Il se prend pour le Tout-Puissant. On va manger, ça te changera les idées.

- Non, dit Philippe, je n'ai pas faim.
- Viens dans mon bureau, dit René.
Au mur, dans des rayonnages, des livres de littérature sont alignés : Balzac, Zola. Des photos dans leur cadre sont appuyées aux reliures. Un rayon de soleil fait luire sur la table la boule de verre dont René se sert comme presse-papier. Philippe s'est penché, le front sur ses bras. René se carre dans son fauteuil.
- Etienne détaillait l'affaire Darmeuil. On en a tous entendu parler. Il nommait ce Robert Durand. Tu le connaissais ?
- Oui, dit Philippe.
- Un ami ?
- Plus, répond Philippe.
- Ah bon, dit René.
Il ajoute
- Tu es malade ?
- Je vais dire au revoir à maman. Je pars.
- En voyage ?
- Oui, en voyage.
- Tu veux de l'argent ?, dit timidement René.
- Non, répond Philippe, j'en ai.
Il monte dans sa chambre, se lave, se coiffe. Puis il prend une mallette dans son armoire, y dépose des lettres de Robert, des cadeaux de Germain, quelques objets offerts par son père - pour des fêtes, des anniversaires -, une photo de Biquet, un livre qui a appartenu à sa mère. Il descend dans la salle à manger.
- Embrasse Biquet, dit-il. je pars en voyage.
- Comme ça, brusquement ?, dit Odette.
Il lui sourit.
- J'ai envie de prendre le large. On est en vacances.
- Amuse-toi. Ecris-nous, qu'on ne se tracasse pas.
Il est de nouveau sur le quai, dans la lumière éblouissante. Il marche vers le chemin de Saint Erme. Sa barque est garée au bas des buissons. Par là les bancs de sable sont plus rares ; il pourra les contourner, aller en amont. La barque est tirée sur les cailloux; le soleil a séché le bois, craquelé la peinture sur la coque. Il pose la mallette à l'avant, sort les rames, les étend le long des lisses en les ajustant aux crochets. Puis il pousse le bateau vers l'eau. Il s'est assis au banc du milieu. Il empoigne les deux avirons qui glissent dans les tassots. Il manoeuvre entre les dunes que le vent agite, il longe leurs rivages immobiles. La surface de l'eau le reflète, fendue aussitôt par la courbure de la coque. Les baigneurs le saluent, l'appellent. Il franchit une arche du pont de chemin de fer, se dirige vers l'entrée du chenal. Germain et Régine courent déjà sur le quai vers le bas de la rue aux Herbes. Eddie et Annette, Daniel et Claudine se mettent à l'eau, nagent, bondissent sur les plaques de sable. Sous l'arche du pont du Prince, Bohandre file à grandes brasses. La barque s'est engagée dans le chenal. Le courant violent l'emporte. Coincée entre les deux îles, elle se soulève, retombe. Au dessus des herbes, Daniel, Eddie, Germain, Régine, Annette, Bohandre voient la tête de Philippe. Ils se sont arrêtés, debout dans l'eau qui leur monte jusqu'au ventre. Le canot à moteur des secouristes vrombit. La barque sort au delà du

pont. L'un des trous d'eau l'aspire, la retourne. Biquet n'entend pas les cris des baigneurs. Il est revenu à la maison. Il est prêt à repartir.
- Prends un vêtement pour ce soir, lui dit Odette.
- Par cette chaleur ?
- A quatre heures, l'air sera frais.
- Je rentrerai.
Il est en maillot de bain, à contre-jour, dans l'encadrement de la porte. Large d'épaules, il a de longues jambes nerveuses.
- Il sera comme Philippe, aussi grand.